



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DE LA PAGE INTERNET

Roma quadrata

Pontiques

Ovide

Traduction de M. N. Caresme, professeur de rhétorique au collège royal de Bourges

Publié par Panckoucke

1836

Livre : 1

Lettre 1 Lettre 2 Lettre 3 Lettre 4 Lettre 5 Lettre 6
Lettre 7 Lettre 8 Lettre 9 Lettre 10

Livre : 2

Lettre 1 Lettre 2 Lettre 3 Lettre 4 Lettre 5 Lettre 6
Lettre 7 Lettre 8 Lettre 9 Lettre 10 Lettre 11



Pendant les trois premières années de son exil, Ovide n'osait adresser nominativement ses lettres à ses amis, il craignait d'attirer sur eux la colère d'Auguste. C'est dans la quatrième année de son séjour dans le Pont, qu'il commença à s'affranchir de cette crainte. Les lettres qu'il a écrites à partir de cette époque, et où il nomme ceux à qui il s'adresse, ont reçu le nom de Pontiques. Il paraît que même alors il n'avait pas obtenu de ses amis l'autorisation de les nommer, ou que du moins plusieurs d'entre eux le souffraient avec peine, comme il le dit lui-même, Pont., liv.I, lett. i, v. 19.

Il en est un qui n'a jamais permis qu'Ovide fit connaître son nom, c'est celui à qui est adressée la lettre 6 du livre III. Cette lettre, la troisième, et la dernière du livre IV, sont les seules des Pontiques où l'auteur ne fait pas connaître à qui il s'adresse. Il ne faut pas chercher dans la série de lettres dont se compose chaque livre des Pontiques une suite régulière par rang de date, le poète les prenait au hasard et ne cherchait nullement à les classer suivant le temps où il les avait écrites. C'est lui qui nous l'apprend.

livre I et II

LIVRE PREMIER

Ce livre fut composé pendant le quatrième hiver qu'Ovide a passé à Tomes. Parti de Rome en décembre 762, il n'était arrivé qu'au printemps à Tomes. Le quatrième hiver depuis son arrivée est donc celui de 766 (an 13 de J .-C). Le poète était dans sa cinquante-sixième année.

LETTRE PREMIERE

à Brutus

ARGUMENT.

Ovide dédie à Brutus les lettres qu'il adresse nominativement à ses amis. Il ne peut lui nuire en lui envoyant un ouvrage où il ne fait que déplorer son exil, chanter les louanges d'Auguste, et implorer son pardon. Ovide, dont le séjour à Tomes date déjà de loin, t'envoie cet ouvrage des bords gétiques. Si tu en as le temps, Brutus, donne l'hospitalité à ces livres étrangers, accorde-leur une place, n'importe laquelle, pourvu qu'ils en aient une. Ils n'osent paraître dans les monuments consacrés aux lettres, ils craignent que leur auteur ne leur en ferme l'entrée. Oh! que de fois j'ai répété : « Assurément vous n'enseignerez rien de honteux, allez, les chastes vers ont accès en ces lieux! » Les miens, cependant, n'osent en approcher mais, tu le vois, ils croient qu'à l'abri d'un foyer domestique, ils trouveront une retraite plus sûre. Tu demandes où tu pourras les recevoir sans offenser personne? À la place où était l'Art d'aimer : elle est libre maintenant. Peut-être, à la vue de ces hôtes inattendus, demanderas-tu quel motif les amène : reçois-les tels qu'ils se présentent pourvu que ce soit sans amour. Le titre n'annonce pas la douleur cependant, tu le verras, ils ne sont pas moins tristes que ceux qui les ont précédés. Le fond est le même, le titre seul diffère et chaque lettre, sans taire les noms, porte avec elle son adresse. Cela vous déplaît, à vous, sans doute mais vous ne pouvez l'empêcher, et ma muse courtoise vient vous trouver malgré vous.

Quels que soient ces vers, joins-les à mes œuvres. Les enfants d'un exilé peuvent, sans violer les lois, résider à Rome. Tu n'as rien à craindre : on lit les écrits d'Antoine, et les œuvres du savant Brutus sont dans les mains de tout le monde. Je n'ai pas la folie de me comparer à d'aussi grands noms et cependant je n'ai pas

porté les armes contre les dieux. Enfin il n'est aucun de mes livres qui ne rende à César des honneurs qu'il ne demande pas lui-même. Si tu crains de me recevoir, reçois du moins les louanges des dieux, efface mon nom et prends mes vers.

Le pacifique rameau de l'olivier protège au milieu des combats, le nom de l'auteur même de la paix ne servirait-il de rien à mes livres? Quand Énée était courbé sous le poids de son père, on dit que la flamme elle-même livra passage au héros. C'est le petit-fils d'Énée que porte mon livre et tous les chemins ne lui seraient pas ouverts? Auguste est le père de la patrie, Anchise n'est que le père d'Énée.

Qui oserait repousser du seuil de sa maison l'Egyptien, dont la main agite le sistre bruyant? Quand, devant la mère des dieux, le joueur de flûte fait retentir son tube recourbé, qui lui refuserait une légère offrande? Nous savons que Diane ne l'exige pas et cependant le prophète a toujours de quoi vivre. Ce sont les dieux eux-mêmes qui touchent nos cœurs, on peut sans honte obéir à de tels sentiments.

Pour moi, au lieu du sistre et de la flûte phrygienne, je porte le nom sacré du descendant d'Iule. Je prédis, j'interprète l'avenir, recevez celui qui porte les choses saintes. Je le demande non pour moi, mais pour un dieu puissant. Parce que la colère du prince est tombée sur moi, ou que je l'ai méritée, ne croyez pas qu'il refuse mes hommages. J'ai vu moi-même s'asseoir devant l'autel d'Isis un prêtre qui, de son aveu, avait outragé la déesse vêtue de lin. Un autre, privé de la vue pour un crime semblable, parcourait les rues et criait qu'il avait mérité son châtiment. De semblables aveux plaisent aux habitants du ciel, ce sont des témoignages qui prouvent leur puissance. Souvent ils adoucissent la

peine des coupables, ils leur rendent la lumière dont ils les avaient privés, quand ils voient un repentir sincère.

Oh! je me repens, si un malheureux est digne de foi, je me repens, et mon crime fait mon supplice. Si je souffre de mon exil, je souffre encore plus de ma faute. Il est moins cruel de subir sa peine, que de l'avoir méritée.

Quand j'aurais la faveur des dieux, et c'est lui dont la divinité est le plus sensible à nos yeux, ma peine peut finir mais mes remords sont éternels. La mort sans doute un jour viendra terminer mon exil, mais la mort ne peut faire que je n'aie pas été coupable. Est-il étonnant que mon âme, abattue, s'amollisse et se fonde, ainsi que l'eau qui coule de la neige?

Comme le bois carié d'un vaisseau est sourdement miné par les vers, comme les rochers sont creusés par l'onde salée des mers, comme la rouille raboteuse ronge le fer abandonné, comme un livre renfermé est déchiré par la dent de la teigne, ainsi mon cœur est dévoré par d'éternels soucis, dont il sera à jamais la proie. La vie me quittera plus tôt que mes remords et mes souffrances ne finiront qu'après celui qui les endure. Si les dieux, dont nous dépendons tous, croient à mes paroles, peut-être leur paraîtrai-je digne de quelque soulagement, je serai transféré dans des lieux à l'abri de l'arc des Scythes. Demander davantage, ce serait de l'impudence.

LETTRE DEUXIÈME.

à Maxime.

Fabius Maximus, à qui Ovide adresse cette lettre, était un des favoris d'Auguste. Le poète, qui espérait

beaucoup de sa puissante intercession auprès du prince, pleure sa mort.

ARGUMENT.

Dans cette lettre, il cherche d'abord à se concilier, par des éloges, la bienveillance de Fabius puis il attire son attention, en lui apprenant de quel sujet il va l'entretenir. Il veut déplorer et raconter ses malheurs sans nombre, les dangers qu'il court au milieu des ennemis, et la nature même du lieu qu'il habite. Telles sont ses souffrances, qu'il voudrait, par une métamorphose, prendre une forme nouvelle. Il termine en disant qu'il espère de la clémence de César un changement d'exil. Il prie Maxime de le demander, et de ne rien demander de plus.

Maxime , toi qui te montres digne d'un si grand nom, et qui ajoutes à l'éclat de ta naissance par la noblesse de ton âme, toi qui n'aurais jamais vu la lumière, si le jour où tombèrent trois cents Fabius n'eut épargné celui dont tu devais sortir, peut-être demanderas-tu d'où te vient cette lettre, tu voudras savoir qui s'adresse à toi. Hélas! que ferai-je? je crains qu'à la vue de mon nom, le reste ne trouve en toi que rigueur et qu'aversion. Si l'on voyait ces vers, oserai-je bien avouer que je t'ai écrit, et que j'ai pleuré sur mes malheurs? qu'on les voie, oui, j'oserai avouer que je t'ai écrit pour t'apprendre quel est mon crime. J'en conviens, j'ai mérité un châtiment plus rigoureux, et pourtant on ne pourrait me traiter avec plus de rigueur. Entouré d'ennemis, je vis au milieu des dangers, comme si, en perdant la patrie, j'avais aussi perdu la Paix, pour que leurs blessures soient doublement mortelles, ils trempent tous leurs traits dans du fiel de vipère. C'est avec de telles armes que le cavalier court le long de nos remparts épouvantés, comme le loup qui rôde autour

de l'enceinte d'une bergerie. Une fois qu'ils ont bandé la corde rapide de leur arc, elle reste toujours attachée, sans jamais être détendue. Nos maisons sont hérissées comme d'une palissade de flèches, et les solides verroux de nos portes nous mettent à peine à l'abri de leurs armes. Ajoute l'aspect de ces lieux, que n'égaie ni arbre ni verdure, où l'hiver succède sans cesse à l'hiver engourdi. C'est là que, luttant contre le froid, contre les flèches et contre mon destin, je souffre depuis quatre hivers. Mes larmes ne tarissent que lorsque l'engourdissement en arrête le cours, et que mes sens sont plongés dans une léthargie semblable à la mort. Heureuse Niobé ! quoique témoin de tant de morts, elle a, changée en pierre, perdu le sentiment de la douleur ! heureuses vous aussi dont les lèvres, redemandant un frère, se couvrirent de l'écorce nouvelle du peuplier ! Et moi, il n'est pas d'arbre dont il me soit donné de prendre la forme, c'est en vain que je voudrais devenir rocher, Méduse viendrait s'offrir à mes regards, Méduse elle-même serait sans pouvoir. Je vis pour sentir sans relâche l'amertume de la douleur et le temps, en prolongeant ma peine, la rend plus cruelle. Ainsi, renaissant toujours, le foie immortel de Tityus ne périt jamais, afin de périr sans cesse. Mais peut-être, quand arrive le repos, le sommeil, ce remède commun des soucis, la nuit ne ramène-t-elle pas avec elle mes souffrances accoutumées ? Des songes m'épouvantent en m'offrant l'image de mes maux réels, et mes sens veillent pour mon tourment. Je crois ou me dérober aux flèches des Sarmates, ou tendre à des liens cruels mes mains captives ou, quand je suis abusé par les visions d'un plus doux sommeil, je vois à Rome ma maison abandonnée, je m'entretiens tantôt avec vous, mes amis, que j'ai tant aimés, tantôt avec mon épouse chérie. Et quand j'ai goûté un bonheur imaginaire, fugitif, cette jouissance d'un moment rend plus cruels mes

maux présents. Ainsi, que le jour éclaire cette tête malheureuse, ou que les coursiers de la nuit ramènent les frimas, mon âme, en proie à d'éternels soucis, se fond comme la cire nouvelle au contact du feu.

Souvent j'invoque la mort, et en même temps mes vœux la repoussent, je ne veux pas que mes cendres reposent sous la terre des Sarmates. Quand je songe à la clémence infinie d'Auguste, je pense qu'on pourrait accorder au naufragé des rives moins sauvages mais quand je vois combien le destin s'acharne après moi, je reste abattu, et mon faible espoir, cédant à la crainte, s'évanouit. Cependant je n'espère, je ne demande rien de plus que de changer d'exil, que de quitter ces lieux, dussé-je être mal encore. Pour peu que tu puisses me servir, voilà sans doute ce que ton amitié peut implorer pour moi sans se rendre importune. Toi, la gloire de l'éloquence latine, Maxime, sois le bienveillant défenseur d'une cause difficile. Elle est mauvaise, je le sais mais elle deviendra bonne, si tu la plaides. Dis seulement quelques mots de pitié en faveur d'un malheureux exilé. Quoiqu'un dieu sache tout, César ignore ce que sont ces lieux, situés au bout du monde.

Le fardeau de l'empire repose sur sa tête divine, de tels soins sont au dessous de son âme céleste. Il n'a pas le loisir de chercher en quelle contrée Tomes est située, Tomes à peine connue du Gète son voisin, ce que font les Sauromates, les farouches Iazyges, et la terre de la Tauride, chère à la déesse enlevée par Oreste, et ces autres nations qui, lorsque les froids ont enchaîné l'Ister, lancent leurs rapides coursiers sur le dos glacé du fleuve. La plupart de ces peuples ne songent pas à toi, superbe Rome, ils ne redoutent pas les armes du soldat de l'Ausonie. Ce qui leur donne de l'audace, ce sont leurs arcs, leurs carquois toujours pleins, et leurs chevaux, accoutumés aux courses les plus longues,

c'est qu'ils ont appris à supporter longtemps la faim et la soif, c'est que l'ennemi qui voudrait les poursuivre ne rencontrerait aucune source.

La colère d'un dieu clément ne m'aurait pas envoyé sur cette terre, s'il l'avait bien connue. Son plaisir n'est pas que moi, qu'aucun Romain, que moi surtout, à qui il a lui-même accordé la vie, je sois opprimé par l'ennemi. D'un signe il pouvait me faire périr, il ne l'a pas voulu. Est-il besoin d'un Gète pour me perdre? mais il n'a rien trouvé dans ma conduite qui méritât la mort. Il ne pouvait être moins rigoureux qu'il ne l'a été, alors même, tout ce qu'il a fait, je l'ai contraint de le faire et peut-être sa colère fut-elle plus indulgente que je ne le méritais. Fassent donc les dieux, et lui-même est le plus clément de tous, que la terre bienfaisante ne produise jamais rien de plus grand que César, que le fardeau de l'état repose longtemps sur lui, et qu'il passe après lui aux mains de ses descendants !

Mais toi, devant ce juge dont j'ai déjà moi-même éprouvé la douceur, élève la voix en faveur de mes larmes. Demande, non que je sois bien, mais mal et plus en sûreté, que, dans mon exil, je sois à l'abri d'un ennemi barbare, que cette vie, que m'ont accordée des dieux propices , ne me soit pas ravie par l'épée d'un Gète hideux qu'enfin , après ma mort, mes restes reposent dans une contrée plus paisible, et ne soient pas pressés par la terre de Scythie, que mes cendres mal inhumées, comme doivent l'être celles d'un proscrit, ne soient pas foulées aux pieds des chevaux de Thrace et si, après le trépas, il reste quelque sentiment, que l'ombre d'un Sarmate ne vienne pas effrayer mes mânes.

Voilà ce qui, dans ta bouche, pourrait toucher le cœur de César, si d'abord, Maxime, tu en étais touché toi-

même. Que ta voix, je t'en conjure, apaise Auguste en ma faveur, cette voix qui si souvent a secouru les accusés tremblants, que la douceur accoutumée de tes paroles éloquentes fléchisse l'âme de ce héros égal aux dieux. Ce n'est pas Thérômédon que tu as à implorer, ni le cruel Atrée, ni le monstre qui donnait des hommes pour pâture à ses chevaux, c'est un prince lent à punir, prompt à récompenser, qui souffre quand il est forcé d'être rigoureux, qui n'a jamais été vainqueur que pour pouvoir épargner les vaincus, et qui ferma pour toujours les portes de la guerre civile, qui retient dans le devoir plutôt par la crainte du châtiment que par le châtiment même, et dont le bras ne lance qu'à regret, que rarement la foudre. Toi donc, chargé de plaider ma cause devant un prince si indulgent, demande que le lieu de mon exil soit plus près de ma patrie.

Celui qui l'implore, ta table le voyait, les jours de fête, au nombre de tes convives, c'est lui qui célébra ton hymen devant les torches nuptiales, qui chanta des vers dignes d'une couche fortunée, c'est lui, je m'en souviens, dont tu aimais à louer les ouvrages, j'en excepte ceux qui ont perdu leur auteur, c'est à lui que tu lisais quelquefois les tiens, qu'il admirait, c'est lui à qui fut donnée une épouse de ta famille. Marcia l'estime, elle l'a toujours aimée dès son âge le plus tendre, et la compte au nombre de ses compagnes. Elle eut aussi une place parmi celles de la tante de César. Une femme qui jouit de leur estime est vraiment une femme vertueuse. Claudia elle-même, qui valait mieux que sa renommée, avec de semblables témoignages, n'aurait pas eu besoin du secours des dieux. Et moi aussi, j'avais toujours vécu pur et sans tache, il ne faut oublier que les dernières années de ma vie. Mais ne parlons pas de moi, le soin de mon épouse vous regarde, vous ne pouvez la renier sans manquer à l'honneur. Elle

a recours à vous, elle embrasse vos autels, on s'adresse avec raison aux dieux que l'on révère.. Elle vous demande, en pleurant, d'apaiser César par vos prières, pour que les cendres de son époux reposent plus près d'elle.

LETTRE TROISIEME.

A Rufin.

ARGUMENT.

Les lettres de Rufin ont charmé ses douleurs et lui ont rendu l'espérance mais ses paroles, malgré toute leur éloquence, n'ont pas eu le pouvoir de le guérir. Il en indique la cause. On ne peut lui citer pour modèle les anciens héros, qui ont supporté courageusement les chagrins de l'exil, ils n'étaient pas relégués aussi loin de leur patrie. Il avoue enfin que, s'il pouvait être guéri, il le serait par les conseils et la lettre de son ami, qu'il a reçus avec le plus grand plaisir.

Rufin , c'est Ovide, ton ami, qui t'adresse cette lettre, si toutefois un malheureux peut être l'ami de quelqu'un. Les consolations que tu as données naguère à mon âme découragée, en adoucissant ma douleur, m'ont rendu l'espérance. De même que le héros, fils de Péan, sentit sa blessure soulagée par les secours salutaires de l'habile Machaon ainsi, l'âme abattue, et frappé d'une blessure cruelle, je me suis senti fortifié par tes conseils. Déjà, près de succomber, tes paroles m'ont rendu à la vie, comme un vin pur rend au poulx son mouvement. Cependant, quelque puissante que ton éloquence se soit montrée, les discours n'ont pas guéri mon cœur. C'est en vain que tu allèges le poids de ma douleur, c'est en vain que tu épuises l'abîme de mes soucis, tu ne saurais en diminuer le nombre. Peut-être, avec le temps, la cicatrice se fermera mais une blessure

récente s'irrite sous la main qui l'approche. Il n'est pas toujours au pouvoir du médecin de rétablir le malade, le mal est quelquefois plus fort que l'art et que la science. Tu vois comme le sang qui s'épanche d'un poumon délicat, conduit par une voie sûre aux eaux du Styx. Le dieu d'Épidaure lui-même apporterait ses plantes sacrées, il ne pourrait, par aucun remède, guérir les blessures du cœur. La médecine est impuissante contre les atteintes de la goutte, elle échoue contre la maladie qui redoute l'eau. Quelquefois aussi le chagrin résiste à tous les efforts de l'art, ou, s'il peut être soulagé, ce n'est que par le temps.

Quand tes préceptes ont fortifié mon âme abattue, quand je me suis armé du courage que tu me communicates, l'amour de la patrie, plus fort que toutes les raisons, vient défaire la trame que tes conseils ont ourdie. Que ce soit piété, que ce soit faiblesse, je l'avoue, dans mon malheur, mon âme s'attendrit facilement. On ne doute pas de la sagesse du roi d'Ithaque, et cependant il désire revoir la fumée des foyers de sa patrie. La terre natale a je ne sais quels charmes qui nous enchaînent et ne nous permettent pas d'en perdre le souvenir. Quoi de plus beau que Rome? quoi de plus affreux que les rivages des Scythes? et pourtant le Barbare fuit Rome pour accourir ici. Quelque bien que soit dans sa cage la fille de Pandion captive, elle aspire à revoir ses forêts. Les taureaux retournent dans leurs pâturages accoutumés, les lions, tout sauvages qu'ils sont, retournent dans leurs repaires. Et toi, par tes consolations, tu espères bannir de mon cœur les tourments de l'exil ! Faites donc que vous-mêmes, mes amis, vous soyez moins aimables, afin que ma privation devienne moins cruelle.

Mais peut-être, exilé du sol qui m'a donné le jour, ai-je obtenu du sort un séjour humain, à l'extrémité du

monde, je languis abandonné sur des bords où le sol est caché sous des neiges éternelles. Ici la terre ne produit ni fruit, ni doux raisin, aucun saule ne verdit sur la rive, aucun chêne sur les montagnes. La mer ne mérite pas plus d'éloges que la terre, toujours privés du soleil, les flots sont soulevés sans relâche par la fureur des vents. De quelque côté que vous tourniez vos regards, s'étendent des champs que personne ne cultive, et de vastes plaines que personne ne réclame. Près de nous est l'ennemi, également à craindre sur toutes nos frontières et ce voisinage redoutable nous épouvante de tous côtés. D'une part on est exposé aux piques des Bistons, de l'autre aux traits lancés par la main des Sarmates.

Viens maintenant me citer les exemples des anciens héros qui, d'une âme courageuse, ont supporté le malheur. Admire la noble constance du magnanime Rutilius qui ne profita pas de la permission de rentrer dans sa patrie, Smyrne fut sa retraite, et non le Pont, ni une terre ennemie, Smyrne, préférable peut-être à tout autre séjour. Le cynique de Sinope ne s'affligea pas d'être loin de sa patrie car c'est toi, terre de l'Attique, qu'il choisit pour sa retraite. Le fils de Nioclès, dont les armes écrasèrent les armes persanes, passa son premier exil dans la ville d'Argos. Aristide, banni de sa patrie, se retira à Lacédémone et l'on ne savait laquelle de ces deux villes l'emportait sur l'autre. Patrocle, après un meurtre commis dans son enfance, quitta Oponte, et sur la terre de Thessalie devint l'hôte d'Achille. Exilé de l'Hémonie, c'est près des ondes de Pirène que se retira le héros qui conduisit le vaisseau sacré sur les mers de la Colchide. Le fils d'Agénor, Cadmus, abandonna les remparts de Sidon pour bâtir une ville dans un séjour plus heureux. Tydée, banni de Calydon, se réfugia près d'Adraste et ce fut

une terre chérie de Vénus qui reçut Teucer. Pourquoi parlerai-je des anciens Romains? Alors Tibur était pour les bannis la terre la plus reculée. Je les nommerais tous, aucun, dans aucun temps, ne fut envoyé si loin de sa patrie, ni dans un lieu plus horrible. Que ta sagesse pardonne donc à ma douleur, si tes paroles produisent si peu d'effet. Je ne le nie pas cependant, si mes blessures pouvaient se fermer, tes leçons les fermeraient. Mais je crains que tu ne travailles en vain à me sauver, et que, malade désespéré, je ne retire de tes secours aucun soulagement. Si je parle ainsi, ce n'est pas que je sois plus habile que toi mais mon médecin ne me connaît pas aussi bien que moi-même. Toutefois, j'ai reçu comme un grand bienfait ce témoignage de ta bienveillance.

LETTRE QUATRIÈME.

à sa femme

ARGUMENT.

Le poète écrit à sa femme qu'il dépérit et que ses cheveux blanchissent. Deux causes ont produit ce changement : la vieillesse, et la douleur qui le tourmente sans relâche. Il se compare ensuite à Jason, qui lui-même a visité la contrée où Ovide est exilé. Il a plus à souffrir que Jason n'a souffert dans ses travaux et ses voyages. Enfin, il désire qu'il lui soit permis de revenir dans sa patrie, de jouir des embrassements et des entretiens d'une épouse chérie, et de sacrifier aux Césars. Déjà au déclin de l'âge, ma tête commence à se couvrir de cheveux blancs, déjà les rides de la vieillesse sillonnent mon visage, déjà ma vigueur et mes forces languissent dans mon corps épuisé. Les jeux qui plurent à ma jeunesse ne me plaisent plus. Si tu me

voyais tout à coup, tu ne pourrais me reconnaître, tant m'ont été funestes les ravages du temps.

Je l'avoue, c'est l'effet des années mais une autre cause encore, ce sont les chagrins de l'âme et une souffrance continuelle. Car, si l'on comptait mes années par les maux que j'ai soufferts, crois-moi, je serais plus vieux que Nestor de Pylos. Tu vois comme, dans les terres difficiles, la fatigue brise le corps robuste des bœufs et pourtant quoi de plus fort que le bœuf? La terre qu'on ne laisse jamais oisive, jamais en jachère, s'épuise, fatiguée de produire sans cesse. Il périra le coursier qui, sans relâche, sans intervalle, prendra toujours part aux combats du Cirque. Quelque solide que soit un vaisseau, il périra, s'il n'est jamais à sec, s'il est toujours mouillé par les flots. Et moi aussi, une suite infinie de maux m'affaiblit et me vieillit avant le temps. Le repos nourrit le corps, c'est aussi l'aliment de l'âme mais une fatigue immodérée les consume l'un et l'autre.

Vois combien le fils d'Éson, pour être venu dans ces contrées, s'est rendu célèbre dans la postérité la plus reculée. Mais ses travaux, on l'avouera, furent plus légers et plus faciles, si toutefois le grand nom du héros n'étouffe pas la vérité. Il partit pour le Pont, envoyé par Pélidas, qu'on redoutait à peine aux frontières de la Thessalie et ce qui m'a été funeste à moi, c'est la colère de César, que, du soleil levant au soleil couchant, les deux mondes redoutent. L'Hémonie est plus voisine que Rome des rivages maudits du Pont, et la route qu'il parcourut est plus courte que la mienne. Il eut pour compagnons les princes de la terre achéenne, et je fus abandonné de tous, à mon départ pour l'exil. J'ai sillonné la vaste mer sur un bois fragile et le fils d'Éson était porté sur un vaisseau solide. Je n'avais pas Typhis pour pilote, le fils d'Agénor ne m'enseigna

pas quelles routes il fallait suivre ou éviter. Il était sous la protection de Pallas et de l'auguste Junon, et aucune divinité n'a défendu ma tête. Il fut secondé par une passion mystérieuse, par ces intrigues que je voudrais n'avoir jamais enseignées à l'amour. Il revint dans sa patrie, moi, je mourrai sur cette terre, si la redoutable colère d'un dieu que j'offensai, demeure implacable.

Ainsi, ô la plus fidèle des épouses, mon fardeau est plus lourd à porter que celui du fils d'Éson. Et toi aussi, que je laissai jeune, à mon départ de Rome, sans doute mes malheurs t'ont vieillie. Oh! fassent les dieux que je puisse te voir telle que tu es, et sur tes joues changées déposer de tendres baisers, et dans mes bras presser ce corps amaigri et dire : «C'est moi, c'est le souci qui l'a rendu si délicat, » et, mêlant mes larmes aux tiennes, te raconter mes souffrances, et jouir d'un entretien que je n'espérais plus, et offrir d'une main reconnaissante aux Césars, à une épouse digne de César, à ces dieux véritables, un encens mérité! Puisse la mère de Memnon, de sa bouche de rose, appeler bientôt ce jour, qui verra s'apaiser la colère du prince !

LETTRE CINQUIÈME.

A Maxime.

ARGUMENT.

Le poète avertît Maxime de ne pas s'étonner si les vers de son ami sont moins corrects, moins polis qu'autrefois, accablé par tant de maux , affaibli par l'inaction , son génie ne peut plus s'animer de cet enthousiasme qu'il sentait jadis. Il lui apprend ensuite pour quel motif il écrit encore, quoique ses vers lui aient été si funestes! Enfin, il lui fait connaître pourquoi il ne cherche pas à corriger, à polir ses vers.

Cet Ovide, qui jadis n'était pas le dernier parmi tes amis, te prie, Maxime, de lire ces mots : n'y cherche plus les traces de mon génie, tu semblerais ignorer mon exil. Tu vois comme l'inaction flétrit un corps oisif, comme la corruption gagne une eau sans mouvement. Et moi aussi, si j'eus quelque habitude de composer des vers, elle se perd, et s'affaiblit par une longue désuétude et même ces mots que tu lis, crois moi, Maxime, ma main les trace à regret, et je puis à peine l'y contraindre. Il m'est impossible d'assujétir mon esprit à de semblables soins et la muse que j'invoque ne vient pas chez les Gètes cruels (1). Tu le vois cependant, je lutte pour composer des vers mais je les fais aussi durs que mon destin. Quand je les relis, j'ai honte de les avoir écrits et, quoique j'en sois l'auteur, j'y vois bien des choses dignes d'être effacées et, pourtant, je ne corrige pas, c'est un travail plus fatigant que celui d'écrire, et mon esprit malade ne supporte rien de pénible. Commencerai-je en effet à me servir d'une lime plus mordante, à soumettre chaque mot à un examen sévère? La fortune sans doute me tourmente trop peu, faut-il que le Nil se joigne à l'Hèbre, et que l'Athos donne aux Alpes ses forêts? Il faut épargner un cœur atteint d'une blessure cruelle. Les bœufs dérobent au fardeau leur cou usé par la fatigue.

Mais peut-être un juste profit me dédommage-t-il de mon travail ? peut-être le champ rend-il la semence avec usure? Rappelle-toi tous mes ouvrages, jusqu'à ce jour, aucun ne m'a servi, et plutôt aux dieux qu'aucun ne m'eût été funeste ! pourquoi donc écrire ? tu t'en étonnes, je m'en étonne moi-même, et souvent je me demande: «Que m'en reviendra-t-il ? » Le peuple n'a-t-il pas raison de refuser le bon sens aux poètes? ne suis-je pas moi-même la preuve la plus sûre de cette opinion, moi qui, trompé si souvent par un champ stérile, persiste à jeter la

semence dans cette terre ruineuse ? C'est que chacun se passionne pour ses propres études, on aime à consacrer son temps à un art qu'on a toujours cultivé. Un gladiateur blessé jure de ne plus combattre, et bientôt, oubliant une ancienne blessure, il reprend les armes. Le naufragé dit qu'il n'aura plus rien de commun avec les eaux de la mer, et bientôt il agite la rame dans les ondes où naguère il a nagé. Ainsi, je blâme constamment mon inutile étude, et je reviens aux divinités que je voudrais n'avoir pas cultivées. Que ferais-je de mieux? Je ne puis languir dans un indolent repos. L'oisiveté est pour moi semblable à la mort. Mon plaisir n'est pas de rester jusqu'au jour appesanti par de copieuses libations. Les chances incertaines du jeu n'ont aucun charme pour moi. Quand j'ai donné au sommeil le temps que le corps réclame, de quelle manière employer les longues heures du jour? irai-je, oubliant les usages de la patrie, apprendre à bander l'arc des Sarmates? me laisserai-je entraîner par les exercices de ce pays? mes forces même ne me permettent pas de me livrer à ces goûts. Mon âme a plus de vigueur que mon corps débile. Cherche bien ce que je puis faire, rien de plus utile pour moi que ces occupations qui n'ont aucune utilité. J'y gagne l'oubli de mon malheur, c'est assez que ma terre me rende cette moisson. Pour vous, que la gloire vous aiguillonne, donnez vos veilles aux chœurs des Piérides, pour qu'on applaudisse la lecture de vos vers. Moi, je me contente d'écrire ce qui me vient sans effort. Un travail trop soutenu est pour moi sans motif. Pourquoi polirais-je mes vers avec un soin inquiet? craindrai-je qu'ils ne plaisent pas aux Gètes? peut-être y a-t-il de la présomption mais je me vante que le Danube n'a pas de plus grand génie que moi. Dans ces champs où il me faut vivre, c'est assez si j'obtiens d'être poète au milieu des Gètes inhumains. A quoi me servirait d'étendre ma renommée dans un autre monde? Que

ce lieu, où le sort m'a fixé, soit Rome pour moi, ma muse malheureuse se contente de ce théâtre. Ainsi je l'ai mérité, ainsi l'ont voulu des dieux puissants. Je ne pense pas que, de ces bords, mes livres parviennent jusqu'aux lieux où Borée n'arrive que d'une aile fatiguée. Le ciel entier nous sépare et l'Ourse, si éloignée de la ville de Quirinus, voit de près les Gètes barbares. A travers tant de terres, tant de mers, je puis à peine croire que les preuves de mon travail aient trouvé un passage. Suppose qu'on les lise, et, ce qui serait étonnant, suppose qu'ils plaisent, assurément cela ne serait d'aucun secours à l'auteur. A quoi te servirait d'être loué dans la chaude Syène et dans ces lieux où les flots indiens entourent Taprobane? Montons encore plus haut, si tu étais loué par les Pléiades, dont nous sépare un si long intervalle, que t'en reviendrait-il ? Avec mes faibles écrits, je n'arrive pas jusqu'aux lieux où vous êtes et ma renommée a quitté Rome avec moi. Et vous, pour qui j'ai cessé d'être, du jour où ma renommée fut ensevelie dans la tombe, aujourd'hui sans doute vous ne parlez même plus de ma mort.

(1) Ovide revient souvent sur cette pensée, qu'il développe ici longuement. En affaiblissant son corps, en le faisant vieillir avant le temps, l'exil a aussi abattu ses forces morales. Il nous explique lui-même pourquoi les vers qu'il compose aujourd'hui sont si inférieurs à ses anciens ouvrages. Il a perdu l'habitude d'écrire, il ne retrouve plus son ancien génie. C'est en vain qu'il invoque la muse, la muse ne vient pas chez les Gètes cruels. Il lutte avec effort contre la douleur, contre les tourments qu'il endure, pour composer des vers et quand il les relit, il a honte de son propre ouvrage. Cependant il ne les corrige pas, c'est un travail trop pénible pour son esprit malade. Il

cherche seulement à occuper les longues journées de l'exil, il fuit l'oisiveté mais l'amour de la gloire n'est plus un aiguillon pour lui.

LETTRE SIXIEME.

à Grecinus

La lettre 6 du livre II, et la lettre 9 du livre IV, sont adressées à Grécinus, comme celle-ci. Grécinus fut consul l'an de Rome 769, et son frère Pomponius Flaccus lui succéda l'année suivante. Voyez la lettre 9 du livre IV.

ARGUMENT.

Le poète regrette que Grécinus ne se soit pas trouvé à Rome au moment où il a été proscrit par Auguste, il pense que Grécinus a été vivement affligé à la nouvelle de sa disgrâce. Il le prie de consoler l'exilé par ses entretiens et par ses lettres, et de ne pas chercher à connaître la cause de son bannissement, de peur de rouvrir des blessures déjà fermées. Il lui apprend ensuite qu'il n'a pas perdu tout espoir de retour, qu'il a une grande confiance dans la clémence de César, il le prie d'apaiser le prince en sa faveur. Enfin, il dit que les choses les plus impossibles arriveront, avant qu'il soupçonne la fidélité de Grécinus, son ancien ami.

Lorsque tu appris mes malheurs, car alors tu étais retenu sur une terre étrangère, ton cœur en fut-il affligé ? En vain tu dissimulerais, tu craindrais de l'avouer, Grécinus, si je te connais bien, sans doute tu fus affligé. Une odieuse insensibilité n'est pas dans ton caractère, elle ne répugne pas moins aux études que tu cultives. Les lettres, pour lesquelles tu as tant de zèle, adoucissent les cœurs et bannissent la rudesse, et, plus que tout autre, tu t'y livres avec une ardeur

fidèle, quand ta charge et les travaux de la guerre te le permettent.

Moi, dès que j'ai pu sentir ce que j'étais devenu, car longtemps mon âme étourdie resta anéantie, j'ai senti un malheur de plus, tu me manquais, toi, l'ami qui devait m'être d'un si grand secours. Avec toi me manquaient les consolations de ma douleur, et la moitié de ma vie et de ma raison.

Maintenant il reste un service que je te prie de me rendre de loin, par tes entretiens soulage mon cœur, il faut plutôt, crois-en un ami qui ne ment pas, l'appeler insensé que coupable.

Il n'est ni facile ni sûr d'écrire quelle fut l'origine de ma faute, mes blessures craignent d'être touchées. Cesse de demander de quelle manière je les ai reçues, ne les tourmente pas, si tu veux qu'elles se ferment. Quelle que soit mon erreur, elle ne mérite pas le nom de forfait, ce n'est qu'une faute et toute faute contre les dieux est-elle donc un crime? Ainsi, Grécinus, l'espérance de voir ma peine adoucie n'est pas entièrement bannie de mon cœur. L'Espérance, quand les divinités quittaient ce monde pervers, seule parmi tous les dieux, resta sur cette terre odieuse. C'est par elle que vit l'esclave chargé de fers, en pensant qu'un jour ses pieds seront libres d'entraves. C'est par elle que le naufragé, bien qu'il ne voie la terre d'aucun côté, agite ses bras au milieu des flots. Souvent le malade que les soins habiles des médecins ont abandonné, ne perd pas l'espérance, quand déjà l'artère a cessé de battre. On dit que les prisonniers, dans le cachot, espèrent leur salut, il en est qui, suspendus à la croix, font encore des vœux. Combien s'attachaient au cou le lacet, que cette déesse n'a pas laissé périr de la mort qu'ils s'étaient proposée ? Et moi, quand par le

fer j'essayais de finir ma souffrance, elle m'a arrêté, elle a retenu mon bras déjà levé. «Que fais-tu? m'a-t-elle dit, il faut des larmes et non du sang, par elles souvent le courroux du prince se laisse fléchir.» Aussi, quoique j'en sois indigne, j'espère beaucoup dans la bonté de ce dieu. Que tes prières, Grécinus, me le rendent propice, que tes paroles aident à l'accomplissement de mes vœux! Puissé-je être enseveli dans les sables de Tomes, si je doute que tu fasses des vœux pour moi ! Les colombes commenceront à s'éloigner des tours, les bêtes sauvages de leurs antres, les troupeaux des pâturages, le plongeon des eaux, avant que Grécinus trahisse un ancien ami. Non, tout n'est pas changé à ce point par ma destinée.

LETTRE SEPTIÈME.

à Messalinus

Outre cette lettre, Ovide a encore adressé la deuxième lettre du livre II, à Messalinus. Il était fils de Messala Corvinus (Cicéron, lett. XIX à Brutus), qui mourut avant l'exil d'Ovide.

ARGUMENT

Le poète fait des vœux pour Messalinus. Il l'engage à suivre l'exemple de son père et de son frère, et à ne pas refuser son amitié à un malheureux exilé.

Cette lettre, au défaut de ma voix, t'apporte du pays des Gètes cruels les vœux que tu lis. Reconnais-tu l'auteur au lieu qu'il habite? ou faut-il que tu lises mon nom, pour savoir que c'est Ovide, que c'est moi qui t'écris ces mots ? Quel autre de tes amis languit relégué aux extrémités du monde ? ne suis-je pas le seul, moi qui réclame aussi ce titre? Que les dieux préservent tous ceux qui t'honorent et qui t'aiment, de

connaître ce pays ! C 'est bien assez que, moi, je vive au milieu des glaces et des flèches des Scythes, si on peut appeler vie une espèce de mort.

Que cette terre réserve pour moi les maux de la guerre, ce ciel ses frimas, que je sois en butte aux armes du Gète féroce, à la grêle, que j'habite une contrée qui ne produit ni fruit ni raisin, et que l'ennemi menace de toutes parts, pourvu qu'à l'abri de tout danger vive le reste de tes amis, parmi lesquels confondu, comme dans la foule, j'occupais une petite place. Malheur à moi, si tu t'offenses de ces paroles, si tu dis qu'en aucune façon je n'ai été des tiens. Quand cela serait vrai, si je mens, tu dois me le pardonner. L'honneur que je m'attribue n'ôte rien à ta gloire. Qui ne se vante d'être l'ami des Césars , pour peu qu'il les connaisse? Pardonne une audace que j'avoue, pour moi tu seras César. Cependant je ne force pas l'entrée des lieux qui me sont interdits, je serai content, si tu ne nies pas que ta porte me fut ouverte. Quand même il n'y aurait pas eu plus de rapports entre toi et moi, autrefois du moins une voix de plus te rendait des hommages. Ton père n'a pas désavoué mon amitié, lui qui m'encouragea dans mes études, qui me fit poète et fut mon flambeau. Aussi, à sa mort, lui ai-je offert, pour derniers honneurs, mes larmes et des vers qui furent récités dans le Forum. Je sais encore que ton frère a pour toi une affection qui ne le cède pas à celle des fils d'Atrée, ni des fils de Tyndare. Et lui, il n'a jamais dédaigné ma société ni mon amitié. Sans doute tu ne penses pas que cela puisse lui nuire, autrement, sur ce point aussi, j'avouerais que je ne dis pas la vérité. Que plutôt votre maison me soit tout entière interdite. Mais non, elle ne doit pas m'être interdite, quelque fort qu'on soit, on ne peut empêcher un ami de s'égarer. Cependant on sait que je n'ai pas commis de crime, et mon erreur même, je vou-

drais que l'on put également la nier. Si mon délit n'était excusable en partie, la peine du bannissement eût été trop légère. Mais celui dont le regard pénètre tout, César, a bien vu que ma faute ne méritait pas le nom de folie. Il m'a épargné, autant que je l'ai permis, autant que le permettaient les circonstances. Il s'est servi avec modération des feux de sa foudre, il ne m'a ôté ni la vie, ni mes biens, ni la possibilité du retour, si un jour sa colère se laisse vaincre par vos prières.

Mais ma chute a été terrible et qu'y a-t-il d'étonnant? les coups de Jupiter ne font pas de légères blessures. Achille lui-même avait beau retenir ses forces, les traits qu'il lançait portaient des coups funestes. Ainsi, puisque j'ai pour moi la sentence même de mon juge, pourquoi ta porte refuserait-elle de me reconnaître? Mes hommages, je l'avoue, n'ont pas été ce qu'ils devaient, mais ce fut sans doute encore un effet de ma destinée. Il n'est personne, cependant, que j'aie plus honoré, tour-à-tour chez l'un ou chez l'autre, sans cesse j'étais dans votre maison. Telle est ton affection pour ton frère, que, même sans te rendre ses hommages, l'ami de ton frère a sur toi quelques droits. Enfin, si la reconnaissance est toujours due à des bienfaits, n'est-ce pas à ta fortune qu'il convient de la mériter? Si tu me permets de te dire ce que tu dois désirer, demande aux dieux de donner plutôt que de rendre. C'est ce que tu fais et, autant que je puis m'en souvenir, tu aimais à obliger le plus souvent que tu, pouvais. Place-moi, Messalinus, dans le rang que tu voudras, pourvu que je ne sois pas étranger à ta maison. Et si, parce qu'Ovide a mérité ses malheurs, tu ne le plains pas de les souffrir, plains-le du moins de les avoir mérités.

LETTRE HUITIEME.

à Sévère

Sévère était poète. Outre cette lettre, Ovide lui a encore adressé la lettre 2 du livre IV.

ARGUMENT.

Il raconte à Sévère qu'entouré d'ennemis, il vit sans cesse au milieu des combats, qu'il regrette vivement ses amis, sa femme, sa fille et sa patrie, qu'il n'a pas même la consolation de consacrer ses loisirs à la culture des champs. Ensuite, il se félicite de ce que tout réussit à Sévère, et le prie de demander à Auguste une contrée moins éloignée pour son ami exilé.

Reçois ce souvenir que ton cher Ovide t'envoie, Sévère, toi, la moitié de moi-même. Ne me demande pas ce que je fais, si je te raconte tout, tu pleureras, c'est assez que tu connaisses en abrégé mes souffrances. Nous vivons sans cesse au milieu des armes, sans connaître jamais la paix, sans cesse le Gète, armé de son carquois, suscite des guerres cruelles. Seul de tant de bannis, je suis tout ensemble exilé et soldat, les autres, et je n'en suis pas jaloux, vivent en sûreté. Et, pour que mes écrits te paraissent plus dignes d'indulgence, ces vers, que tu liras, je les ai faits armé pour le combat.

Près des rives de l'ister au double nom, est une ville ancienne, que ses remparts et sa situation rendent presque inabordable. Le Caspien Égyptus, si nous en croyons ce peuple sur sa propre histoire, la fonda, et appela son ouvrage de son nom. Le Gète barbare, après avoir par surprise massacré les Odrysiens, s'en empara et soutint la guerre contre le roi. Se souvenant de sa noble naissance, qu'il relève par son courage, ce prince se présenta aussitôt entouré de nombreux soldats, il ne se retira qu'après avoir versé le sang des coupables, et, par l'excès de sa vengeance, s'être rendu coupable lui-même. O roi, le plus vaillant de notre époque, puisses-

tu tenir le sceptre d'une main toujours glorieuse !
puisses- tu, et que pourrais-je te souhaiter de mieux?
recevoir toujours, comme aujourd'hui, les éloges de la
belliqueuse Rome et du grand César!

Mais revenant au sujet que j'ai quitté, je me plains,
cher ami, que de cruels combats viennent se joindre à
mes maux. Depuis que, privé de vous, je fus jeté sur ces
rives infernales, quatre fois l'automne a vu se lever
les Pléiades. Ne crois pas qu'Ovide regrette la vie de
Rome et ses agréments, et pourtant il les regrette aussi
car tantôt je me rappelle votre doux souvenir, mes amis,
tantôt je songe à ma fille, à ma chère épouse. Puis je
sors de ma maison, et je me tourne vers les diverses
parties de la belle Rome et tous ces lieux, mon esprit
les parcourt de ses regards. Tantôt je vois les places,
tantôt les palais, ou les théâtres revêtus de marbre
(1), ou tous ces portiques(2) au sol aplani, ou le gazon
du Champ-de-Mars en face de superbes jardins, et les
étangs, et les canaux, et l'eau de la Vierge. Mais peut-
être que, si, dans mon malheur, les plaisirs de la ville
me sont ravis, je puis du moins jouir d'une campagne
quelconque. Je ne regrette pas les terres que j'ai
perdues, cette belle campagne dans les plaines des
Pélignes, ni ces jardins plantés sur des collines
ombragées de pins et en vue de la voie Clodia, qui près
de là se joint à la voie Flaminienne, (*ou voie
Claudienne, commence au pont Milvius, passait par les
villes de Luques et de Florence- note du rédacteur du
site*) je les ai cultivées, je ne sais pour qui. Souvent
moi-même, et je n'en rougis pas, j'apportais aux plantes
l'eau de la source. Là doivent être, s'ils vivent
encore, des arbres que jadis ma main a plantés, mais
dont ma main ne cueillera pas les fruits. Pour remplacer
ces pertes, que ne puis-je du moins trouver ici un champ
à cultiver dans mon exil! Moi-même, et plut aux dieux

que je le pusse ! je voudrais, appuyé sur un bâton, mener au pâturage mes chèvres, suspendues aux rochers , y mener mes brebis, moi-même , pour que mon cœur ne s'arrêtât pas à ses éternels soucis, je conduirais mes bœufs labourant la terre sous le joug recourbé, j'étudierais le langage que connaissent les taureaux des Gètes, j'y ajouterais les mots menaçants qui leur sont familiers. Moi-même, dirigeant de la main le manche de la charrue pressée dans le sillon, j'apprendrais à répandre la semence sur une terre préparée. Je n'hésiterais pas à nettoyer mes champs, armé d'un long boyau, ni à donner à mon jardin altéré une eau qui l'abreuve. Mais comment le pourrais- je, moi qu'un mur et une porte fermée séparent à peine de l'ennemi?

Pour toi, à ta naissance, et mon cœur s'en félicite, les fatales déesses ont tiré de leur fuseau un fil heureux. Tantôt c'est le Champ-de-Mars qui te retient, tantôt l'ombre épaisse d'un portique, et tantôt le Forum, auquel tu ne consacres que de rares instants tantôt l'Ombrie te rappelle, ou, dirigée vers ta maison d'Albe, une roue brûlante te porte sur la voie Appienne. Là peut-être tu désires que César oublie sa juste colère, et que ta campagne soit mon asile. Ah ! c'est trop demander, mon ami, modère tes vœux, ne donne pas tant d'essor à tes désirs. Je voudrais que l'on m'accordât une terre moins éloignée, une contrée qui ne fut pas exposée à la guerre. Alors je serais soulagé d'une bonne partie de mes souffrances.

(1) Les théâtres des anciens étaient découverts, et, pour préserver les spectateurs des chaleurs excessives ou des pluies , on déployait des voiles comme sur les amphithéâtres . On ne les couvrit que longtemps après. Ovide parle donc ici des portiques en marbre qui étaient construits devant les théâtres, et où le peuple se

mettait à l'abri quand il sortait par la pluie
(Vitruve, liv. v).

(2) On avait construit des portiques ou des galeries pour la promenade dans différentes places, principalement autour du Champ-de-Mars et du Forum. Ces portiques étaient soutenus sur des colonnes de marbre ornées de peintures et de statues : quelques-uns étaient très longs (Martial, Livre des Spect., épig. II. Suet., Vie de Néron, ch. XXXI, etc.).

LETTRE NEUVIEME.

à Maxime.

ARGUMENT.

Le poète paie un tribut de larmes à la mémoire de Celsus, dont Maxime lui avait annoncé la mort. Celsus lui avait promis que Maxime serait son appui, il demande que ces paroles d'un ami ne restent pas sans effet.

La lettre que j'ai reçue de toi sur la perte de Celsus, a été aussitôt mouillée de mes larmes. Je n'ose le dire, et je le croyais impossible, c'est à regret que mes yeux ont lu ta lettre. Depuis que je suis dans le Pont, je n'avais pas encore appris, et puissé-je ne jamais apprendre de nouvelle aussi cruelle ! son image s'attache à mes regards, comme s'il était devant moi, tout mort qu'il est, ma tendresse se le représente vivant, souvent je me rappelle son abandon dans ses délassements, souvent sa probité si pure dans les affaires sérieuses. Cependant, aucune époque ne me revient plus souvent à l'esprit, que ces jours, qui auraient dû être les derniers de ma vie, où ma maison, ébranlée tout à coup, s'écroula et tomba sur la tête de son maître. Il vint à moi lorsque la plupart m'abandonnèrent, Maxime et il ne suivit pas la fortune.

Je l'ai vu pleurer ma mort, comme s'il eût eu un frère à mettre sur le bûcher. Il me tint embrassé, me consola dans mon abattement, et ne cessa de mêler ses larmes aux miennes.

Oh! que de fois, surveillant odieux d'une vie cruelle, il retint mon bras prêt à terminer mes destins! que de fois il me dit : « La colère des dieux n'est pas inexorable, vis et ne dis pas toi-même qu'on ne peut te pardonner! » Mais voici ce qu'il me répétait surtout : « Vois de quel secours Maxime doit être pour toi, Maxime ne négligera rien, avec tout le zèle de l'amitié, il demandera que la colère de César ne tienne pas jusqu'à la fin. A ses efforts il joindra ceux de son frère, il n'est rien qu'il ne tente pour adoucir ton sort. »

Ces paroles ont soulagé l'ennui de ma vie malheureuse. Toi, Maxime, fais qu'elles ne restent pas sans effet. Souvent aussi il me jurait qu'il viendrait ici, pourvu que tu lui permisses de faire ce long voyage car ta demeure était sacrée pour lui, il l'honorait avec ce respect que tu portes toi-même aux dieux maîtres du monde. Crois-moi, tu as bien des amis, et tu le mérites, dans le nombre, il n'en est aucun qui l'emportât sur lui, si toutefois ce ne sont ni les richesses, ni le nom d'illustres aïeux, mais la vertu et les qualités du cœur qui distinguent les hommes.

C'est donc avec raison que je pleure la mort de Celsus, comme il me pleura, vivant, au moment de mon départ, c'est avec raison que je lui consacre des vers qui rendent témoignage à ses qualités si rares. Il faut que la postérité, Celsus, y lise ton nom. C'est tout ce que je puis t'envoyer des bords gétiques, c'est la seule chose ici qu'on ne puisse me contester. Je n'ai pu accompagner tes funérailles, ni parfumer ton corps, et l'univers entier me sépare de ton bûcher. Maxime, qui le

pouvait, Maxime que, vivant, tu honorais comme un dieu, t'a rendu tous les derniers devoirs, il a présidé à tes funérailles, il a offert à tes restes de pompeux honneurs, il a répandu l'amour sur ton sein glacé, dans sa douleur, il a mêlé aux parfums des larmes abondantes, et renfermé dans une terre voisine l'urne de tes cendres. S'il rend à ses amis morts tous les devoirs qui leur sont dus, nous aussi il peut nous compter parmi les morts.

LETTRE DIXIEME

à Flaccus

Cette lettre est adressée à Pomponius Flaccus, qui fut consul, après son frère Grécinus, l'an de Rome 770. Voyez lettre 6 du livre 1.

ARGUMENT.

Le poète, dans cette lettre, apprend à Flaccus que ses forces s'affaiblissent, il lui en fait connaître la cause. II le prie d'unir ses efforts à ceux de son frère pour secourir l'exilé, pour apaiser César en sa faveur. Du fond de son exil, Ovide envoie ce salut à Flaccus, son ami, si cependant on peut envoyer ce qu'on n'a pas. Depuis longtemps miné par d'amers soucis, mon corps languit et n'a plus de forces. Je n'éprouve aucune douleur, je ne suis pas brûlé par une fièvre suffocante, et mon pouls marche toujours aussi calme, aussi régulier. Mon palais est émoussé, tout ce qu'on me sert excite mon dégoût et je me plains quand vient l'heure odieuse du repas. Qu'on me serve ce que produit la mer, et l'air, et la terre, il n'y aura rien qui réveille mon appétit. Que la belle Hébée, de sa main empressée, me présente le nectar et l'ambrosie, le breuvage et les mets des dieux, leur saveur n'excitera pas mon palais engourdi,

ils resteront longtemps, comme un poids, sur mon estomac paresseux.

Quelque vrai que cela soit, je n'oserais l'écrire à tout autre, on appellerait délicatesse mes plaintes et mes souffrances. En vérité, dans ma position, dans l'état de ma fortune, la délicatesse serait bien à sa place! Je souhaite les mêmes épreuves à la délicatesse de celui qui craindrait que la colère de César ne fut trop douce pour moi. Le sommeil lui-même, cet aliment d'un corps délicat, ne nourrit pas de ses bienfaits mon corps exténué mais je veille, avec moi veillent sans relâche mes douleurs, qu'entretient encore la tristesse de ce séjour. Aussi, en me voyant, pourrais-tu à peine reconnaître mes traits. Que sont devenues, dirais-tu, ces couleurs que tu avais jadis? quelques gouttes de sang coulent à peine dans mes membres chétifs, et mon corps est plus pâle que la cire nouvelle. Ces ravages ne viennent pas de l'excès du vin, tu sais que l'eau est presque mon unique breuvage. Je ne me charge pas de mets, et, quand j'en aurais le désir, je ne pourrais le satisfaire dans le pays des Gètes. Ce ne sont pas les dangereux plaisirs de Vénus qui m'énervent, rarement elle visite une couche désolée. C'est l'eau, c'est le climat qui me nuit, et plus encore cette inquiétude de l'âme qui ne me quitte jamais. Si tu ne la soulageais, avec un frère qui te ressemble, mon âme affligée supporterait à peine le poids de sa tristesse. Vous êtes pour ma barque fragile un rivage hospitalier et cette assistance que tant d'autres me refusent, vous, vous me la donnez, donnez-la-moi toujours, je vous prie, parce que toujours j'en aurai besoin, tant que le divin César sera irrité contre moi. Implorez l'un et l'autre tous vos dieux, non pour qu'il mette un terme à sa colère bien méritée, mais pour qu'il la modère.

LIVRE DEUXIEME.

Les lettres de ce livre furent composées, pour la plupart, pendant l'année 766. Tibère a triomphé des Pannoniens et des Dalmates à la fin de l'année 765 ou au commencement de 766. Ovide, qui célèbre ce triomphe, n'a pu en avoir connaissance, et, par conséquent, n'a pu le célébrer que dans l'année 766.

LETTRE PREMIÈRE.

à Germanicus César

ARGUMENT.

Il se félicite d'avoir appris de la renommée le triomphe de César (il s'agit du triomphe de Tibère sur l'Illyrie). Heureux de cette nouvelle, il décrit le triomphe, et annonce l'espérance qu'Auguste sera aussi clément pour lui que pour les ennemis. Il prédit à Germanicus un semblable triomphe.

Elle est aussi parvenue dans ces lieux, la renommée du triomphe de César, dans ces lieux où arrive à peine le souffle languissant du Notus fatigué. J'avais pensé que , chez les Scythes, je n'aurais jamais aucun plaisir, aujourd'hui ce pays me devient moins odieux, enfin j'ai vu la sérénité, un instant ramenée, dissiper le nuage de mes soucis, et j'ai mis en défaut ma fortune. Quand César voudrait m'interdire toute jouissance, celle-là du moins il peut permettre que tous la partagent. Les dieux aussi, pour que la joie accompagne les hommages de la piété, ordonnent à tous de bannir la tristesse aux jours qui leur sont consacrés. Enfin, et c'est une vraie folie que d'oser l'avouer, quand il le défendrait, je jouirais malgré lui de l'allégresse commune. Toutes les fois que Jupiter ranime les champs par des pluies salutaires, la bardane tenace croît mêlée à la moisson. Moi de même, herbe inutile, je sens l'influence d'une divinité fécondante, et souvent,

malgré les dieux, leurs bienfaits me soulagent. Les joies de César m'appartiennent pour ma part, cette famille n'a rien qui soit à elle seule. Grâce à toi, Renommée, c'est par toi qu'enfermé au milieu des Gètes, j'ai vu la pompe du triomphe. Tes récits m'ont appris que naguère des peuples innombrables se sont rassemblés pour contempler les traits de leur chef et que Rome, dont les vastes remparts embrassent l'univers entier, eut à peine assez de place pour tant d'étrangers. Tu m'as raconté qu'avant le triomphe, pendant plusieurs jours, le nuageux Auster avait versé sur la terre des pluies continues mais que le soleil serein brilla d'un éclat céleste dans ce jour qui se conformait à l'aspect joyeux du peuple et qu'ainsi le vainqueur put distribuer aux guerriers, à qui sa voix donnait de glorieux éloges, les prix de la valeur. Avant de revêtir la robe brodée, brillant insigne du triomphateur, il offrit de l'encens sur les foyers sacrés, et apaisa par de pieux hommages la Justice, à qui son père éleva des autels, la Justice, qui dans son cœur réside comme dans un temple.

Partout sur ses pas les applaudissements se mêlaient aux vœux de bonheur, et une pluie de roses rougissait le pavé. Devant lui, on portait les images en argent des murailles renversées, des villes prises sur les Barbares, avec leurs habitants vaincus puis des fleuves et des montagnes, et des pâturages au milieu de hautes forêts, et des trophées d'armes groupées avec des traits. L'or porté en triomphe, sous les feux du soleil, dorait de son reflet les maisons du Forum romain. Les chefs, qui courbaient sous les fers leurs têtes captives, étaient si nombreux, qu'on aurait dit une armée d'ennemis, la plupart obtinrent la vie et le pardon, et entré eux Bâton, l'âme et le chef de cette guerre. Et pourquoi dirai-je que la colère divine ne

peut s'apaiser en ma faveur, quand je vois les dieux si cléments envers les ennemis?

La même renommée nous a appris, Germanicus, que, dans cette pompe triomphale, parurent aussi des villes inscrites sous ton nom et que leurs solides remparts, la force des armes, la nature des lieux n'avaient pu les protéger contre toi. Que les dieux te donnent les années, le reste, tu le trouveras en toi-même, ta vertu n'a besoin que d'une longue vie.

Mes prières seront exaucées, les oracles des poètes ont quelque valeur car un dieu a donné à mes vœux des présages favorables. Toi aussi, Rome te verra, traîné par des chevaux couronnés, monter vainqueur sur la roche Tarpéienne. Ton père, témoin des honneurs décernés à son fils si jeune encore, sentira à son tour cette jouissance, qu'il donna lui-même aux auteurs de ses jours. Toi, le modèle des jeunes Romains, dans la paix et dans la guerre, c'est dès aujourd'hui, ne l'oublie pas, que mes paroles t'annoncent cet avenir. Mes vers peut-être rediront aussi ce triomphe, pourvu que ma vie résiste à mes souffrances, qu'auparavant la flèche d'un Scythe ne s'abreuve pas de mon sang; que cette tête ne tombe pas sous l'épée d'un Gète farouche. Si, avant ma mort, tu reçois dans nos temples la couronne de laurier, tu diras que deux fois mes prédictions se sont vérifiées.

LETTRE DEUXIÈME.

à Messalinus

ARGUMENT.

Le poète s'adresse à Messalinus, dont la famille a toujours été bienveillante pour lui, et qui jouit de la faveur d'Auguste, il le prie de profiter de la joie que

le triomphe de l'Illyrie inspire à tous pour obtenir du prince que son exil soit adouci, et pour plaider sa cause auprès de lui.

Cet ami qui, dès son enfance, honora ta famille, Ovide relégué sur la rive gauche du Pont-Euxin, t'envoie, Messalinus, du milieu des Gètes indomptables, ces vœux qu'avant son absence il t'apportait lui-même. Malheur à moi, si, à la vue de mon nom, tu changes de visage, si tu hésites à achever la lecture ! achève, ne bannis pas mes paroles avec moi votre ville n'est pas interdite à mes vers. Je n'ai pas eu la pensée qu'en entassant Pélion sur Ossa, je pourrais de ma main atteindre aux astres brillants. Je n'ai pas, suivant les drapeaux insensés d'Encélade, déclaré la guerre aux dieux maîtres du monde. Je n'ai pas, comme le bras téméraire de Tydée, dirigé mes traits contre une divinité. Ma faute est grave mais mon audace n'a perdu que moi, et n'a pas médité de plus grands forfaits. On ne peut m'appeler qu'insensé et téméraire, voilà les seuls noms que l'on puisse me donner.

Je l'avoue, après que j'ai mérité la colère de César, tu as le droit aussi de te montrer difficile à mes prières. Telle est ta vénération pour le nom d'Iule, que tu te crois offensé par quiconque offense un de ceux qui le portent. Mais en vain tu serais armé et prêt à porter des coups funestes, tu ne saurais te faire craindre de moi. Une poupe troyenne accueille le Grec Achéménide, la lance d'Achille guérit le roi de Mysie. Parfois le profanateur du temple se réfugie près de l'autel, et ne craint pas d'implorer l'assistance de la divinité qu'il a outragée. C'est dangereux, dira-t-on, je l'avoue, mais ce n'est pas à travers une mer paisible que navigue mon vaisseau. Que d'autres songent à leur sûreté, l'extrême misère ne craint pas le danger, elle n'a pas à redouter un sort plus funeste. Pourquoi ne pas s'abandonner au

destin, quand on est entraîné par le destin? Souvent une rude épine produit de douces roses. Celui qu'emporte la vague écumante tend les bras vers les récifs, il se prend aux ronces, aux pointes des rochers. L'oiseau qui, d'une aile rapide, s'efforce d'échapper au terrible épervier, ose, fatigué, se réfugier dans le sein de l'homme. Elle ne craint pas de se confier à la cabane voisinera biche qui fuit, épouvantée, la fureur des chiens.

Je t'en conjure, laisse-toi toucher par mes larmes, ne les repousse pas, que ta porte ne se ferme pas sans pitié à ma voix timide. Transmets avec bonté ma prière aux divinités que Rome adore, et que tu révères autant que le dieu du tonnerre, le dieu du Capitole. Manda, taire chargé de ma requête, prends en main ma cause quoi qu'avec mon nom toute cause soit mauvaise. Déjà presque dans la tombe, déjà saisi du moins par le froid de la mort, c'est avec peine que tu me sauveras, si toutefois tu me sauves. Qu'aujourd'hui se déploie pour ma fortune abattue, ce crédit, que t'accorde César, et puisse son amitié te l'accorder toujours! qu'elle t'inspire aujourd'hui, cette éloquence brillante, héréditaire, si souvent utile à l'accusé tremblant. Car la voix éloquente de votre père revit en vous, c'est un bien qui a trouvé un digne héritier. Je ne l'implore pas pour qu'elle essaie de me défendre, un accusé qui avoue ne doit pas être défendu. Couvriras-tu ma faute du nom d'erreur? ou serait-il plus utile de ne pas agiter une semblable question? c'est à loi d'en juger. Ma blessure est de celles qu'on ne guérit pas, peut-être serait-il plus sûr de n'y pas toucher. Arrête, langue imprudente, tu ne dois pas dévoiler ce mystère, que ne puis-je l'enfouir moi-même avec mes cendres ! Parle-lui donc comme si je n'avais pas été abusé par une erreur, pour qu'enfin il me laisse jouir de la vie que je lui dois.

Quand son regard te paraîtra serein, quand il aura déridé ce front qui ébranle le monde et l'empire, demanderai de ne pas m'abandonner, faible victime , à la fureur des Gètes, et d'accorder à mon misérable exil un plus doux climat.

Le moment est favorable pour la prière, heureux lui-même, il voit prospérer, ô Rome, la puissance qu'il t'a faite. Les dieux veillent sur les jours d'une épouse fidèle à sa couche. Son fils agrandit l'empire de l'Ausonie. Ger manicus lui-même devance les années par sa valeur, et le courage de Drusus ne le cède pas à sa noblesse. Ses brus aussi, ses tendres petites-filles, les enfants de ses petits-fils, enfin tous les membres de la famille d'Auguste sont dans l'état le plus florissant. Les Péoniens viennent d'être subjugués, et les bras des Dalmates condamnés au repos dans leurs montagnes, l'Illyrie, déposant les armes, n'a pas refusé de courber sa tête esclave sous les pieds de César. Lui-même, sur son char, attirant les regards par la sérénité de son visage, portait entrelacés sur ses tempes, des rameaux de la vierge aimée d'Apollon. Avec vous, l'accompagnaient, dans sa marche, des fils pieux, dignes de leur père et des titres qu'ils ont reçus, semblables à ces frères que, du haut de sa demeure sacrée, le divin Iule voit occuper le temple voisin. Messalinus ne leur refuse pas, à eux à qui tout doit céder, le premier rang dans l'allégresse commune, après eux, il n'est personne à qui il ne le dispute en dévouement. Non, sur ce point, aucun homme ne l'emportera sur toi. Tu l'honores celui qui, récompensant ton mérite avant l'âge, couronna ton front des lauriers dus à la valeur, heureux ceux qui ont pu être témoins de ces triomphes, et jouir de l'aspect d'un prince égal aux dieux ! Et moi, au lieu des traits de César, il faut que je voie des Sauromates, et une

terre privée de la paix, et des eaux enchaînées par la glace !

Si pourtant tu m'entends, si ma voix arrive jusqu'à toi, qu'à la faveur de ton crédit j'obtienne un autre séjour. Ton père, que j'honorai dès mon jeune âge, te le demande avec moi, s'il reste quelque sentiment à son ombre éloquente. Ton frère te le demande aussi, quoiqu'il craigne peut-être que le désir de me sauver ne te soit funeste. Toute ta famille enfin te le demande. Et toi-même, tu ne peux nier que j'aie fait partie de tes amis. Du moins tu applaudissais à ce génie dont je sens que j'ai abusé tu ne blâmais que mes leçons d'amour. Et ma vie, si tu en retranches mes dernières fautes, ne peut faire rougir ta maison. Puisse donc prospérer le foyer de votre famille! Puissent les dieux et César te protéger, si tu implores cette divinité bienveillante, mais justement irritée contre moi, pour qu'elle me délivre de la contrée sauvage des Scythes ! La tâche est difficile, je l'avoue mais la vertu affronte les obstacles, et, pour un tel bienfait, ma reconnaissance sera plus grande. Et cependant ce n'est pas Polyphème dans la profonde caverne de l'Etna, ce n'est pas Antiphates qui recevra tes prières, c'est un père indulgent et bon, disposé à pardonner, et qui souvent fait gronder son tonnerre sans lancer les feux de sa foudre, qui ne peut prendre une décision sévère sans en souffrir lui-même, qui se punit, pour ainsi dire, en punissant. Cependant ma faute a vaincu sa clémence, j'ai forcé sa colère de s'armer de son pouvoir. Puisque, séparé de la patrie par l'univers entier, je ne puis me jeter aux pieds des dieux eux-mêmes, prêtre chargé de ma requête, porte-la aux divinités que tu honores. A mes paroles ajoute tes propres prières et cependant ne tente pas ce moyen si tu y vois du danger. Pardonne : naufragé, je crains toutes les mers.

LETTRE TROISIÈME.

à Maxime

ARGUMENT.

Le poète fait l'éloge de l'amitié constante et fidèle que Maxime lui témoigne dans son malheur. Ce n'est pas l'intérêt qui le guide, comme le commun des hommes, dans le choix de ses amis, c'est la vertu et la probité. Ovide l'engage à persévérer dans sa fidélité, et à le secourir autant qu'il le pourra.

Maxime, toi qui, par l'éclat de tes vertus, soutiens dignement ton nom, qui ne laisses pas la noblesse éclipsée chez toi le mérite, toi que j'honorerai jusqu'au dernier instant de ma vie (car mon état présent diffère-t-il de la mort?), tu n'as pas repoussé ton ami malheureux, cette constance est bien rare au siècle où nous vivons. J'ai honte à le dire mais soyons sincères, en fait d'amitié, c'est l'intérêt qui sert de guide au commun des hommes. On songe au profit avant de songer à la vertu et la fidélité tombe, ou se soutient avec la fortune. Sur des milliers d'hommes, à peine en trouveras-tu un seul qui pense que la vertu porte avec elle sa récompense. L'honneur même d'une belle action, si elle reste sans salaire, ne touche pas, on regretterait d'être gratuitement vertueux, on n'aime que ce qui est utile. Va, enlève à nos âmes cupides l'espérance du profit et, après cela, cherche encore des vertus.

Chacun aujourd'hui s'attache à ses revenus, on compte sur des doigts inquiets ce qui rapportera le plus. L'amitié, cette divinité jadis si vénérable, est exposée en vente, et, comme une prostituée, se livre à qui l'achète. Je t'en admire davantage, toi, qui résistes au torrent, qui ne te laisses pas entraîner par

la contagion du désordre général. On n'aime que celui que la fortune favorise. L'orage gronde, et bientôt tout fuit à l'entour.

Me voilà, moi, que jadis entourèrent de nombreux amis, tant qu'un souffle favorable a gonflé mes voiles. Dès qu'un vent orageux a soulevé la mer furieuse, on m'abandonne au milieu des eaux avec ma poupe brisée. Et, quand la plupart craignent même de paraître m'avoir connu, à peine êtes-vous restés deux ou trois pour me secourir dans mon naufrage. Tu fus le premier, tu étais digne en effet de ne pas suivre, mais de commencer, de ne pas recevoir, mais de donner l'exemple. Ne cherchant dans ce que tu fais que le témoignage d'une conscience pure, tu aimes la probité, le devoir pour eux-mêmes, tu penses que la vertu n'attend pas de salaire, et qu'elle doit être recherchée pour elle-même, quoique seule et sans aucun cortège de biens étrangers. C'est une honte à tes yeux qu'un ami soit repoussé, parce qu'il est dans l'infortune, qu'il cesse d'être ton ami, parce qu'il est malheureux. L'humanité demande qu'on soutienne de la main la tête du nageur fatigué, au lieu de le plonger au sein des flots. Vois ce que fit, pour son ami mort, le petit-fils d'Éacus, ma vie aussi, crois-moi, est une sorte de mort. Thésée accompagna Pirithoüs sur les bords du Styx et quelle distance me sépare des ondes du Styx ! Le jeune Phocéén n'abandonna pas Oreste privé de sa raison et la folie est pour beaucoup dans ma faute.

Toi aussi, partage avec ces héros la gloire de tant de vertu, et continue à me donner, dans ma détresse, toute l'assistance qui dépend de toi. Si je te connais bien, si tu es toujours ce que tu étais autrefois, si ton cœur n'a pas changé, plus la fortune se montre cruelle, plus tu lui opposes de résistance, comme l'honneur l'exige, tu prends garde qu'elle ne triomphe de toi et l'ardeur de ton ennemi dans le combat ne fait qu'animer ton ar-

deur, ainsi la même cause me nuit et me sert en même temps.

Sans doute, excellent jeune homme, tu regardes comme indigne de toi de te joindre au cortège de la déesse toujours debout sur une roue. Ta constance est inébranlable et, si les voiles de mon vaisseau, battu par la tempête, ne sont pas dans l'état que tu voudrais, telles qu'elles sont, ta main les dirige. Ces ruines, tellement ébranlées que la chute en paraît inévitable, se soutiennent encore appuyées sur tes épaules.

Dans le premier moment, il est vrai, ta colère était juste, tu n'étais pas moins irrité que celui dont je n'avais que trop mérité le courroux. Le ressentiment qui était entré dans le cœur du grand César, tu juras aussitôt que tu le partageais avec lui mais, dès que tu appris l'origine de mon malheur, tu gémis sur mon égarement. Alors ta lettre vint m'apporter une première consolation, et me donner l'espoir qu'on pourrait fléchir le dieu que j'ai offensé, alors tu te sentis émouvoir par la constance de cette longue amitié, qui commença dans mon cœur avant ta naissance, tu te rappelas que, si tu es devenu pour d'autres un ami, tu naquis le mien, que, dans ton berceau, je te donnai les premiers baisers, qu'après avoir honoré ta famille dès ma plus tendre jeunesse, il me faut, après tant d'années, être un fardeau pour toi. Ton père, le modèle des orateurs romains, et dont l'éloquence égalait la noblesse, m'encouragea le premier à confier mes vers à la renommée, il fut le guide de mon génie. Ton frère aussi ne pourrait dire à quelle époque commença mon amitié pour lui. Mais c'est, avant tout, sur toi que se réunirent mes affections, et, dans mes diverses fortunes, tu fus toujours le premier objet de ma tendresse.

Les côtes de l'Italie me virent avec toi dans ces derniers moments où j'arrosais le rivage de mes larmes. Quand tu me demandas s'ils étaient vrais, ces bruits odieux qui t'avaient instruit de ma faute, je restais embarrassé sans avouer et sans nier, et ma pâleur révélait assez mon trouble et ma crainte. Comme la neige qui se fond au souffle humide de l'Auster, des larmes inondaient mon visage interdit et tremblant. Ces souvenirs te sont encore présents tu penses que ma faute peut être excusée, comme on excuse une première erreur et c'est pour cela que tu ne détournes pas tes regards d'un ancien ami dans le malheur, et que tu répands sur mes blessures un baume salutaire. Pour tant de bienfaits, s'il m'était permis de donner un libre cours à mes vœux, je demanderais aux dieux de te combler de mille faveurs; mais, s'il faut me borner à l'objet de tes désirs, je leur demanderai qu'ils conservent à ton amour et César et sa mère. C'est là, je m'en souviens, la prière que tu leur adressais d'abord, quand tu offrais de l'encens sur leurs autels.

LETTRE QUATRIÈME.

à Atticus

ARGUMENT.

Il rappelle à Atticus l'ancienne amitié qui les unissait, et qui fut toujours si douce pour tous deux. Plein de ces soupirs, il est persuadé que, malgré son éloignement, son ami lui est resté fidèle, il l'engage à persévérer.

Reçois ces mots qu'Ovide t'envoie des bords glacés de l'Ister, Atticus, toi dont la fidélité ne peut m'être suspecte. Te souviens-tu encore de ton ami malheureux? ou ton cœur a-t-il cessé de s'occuper de moi? Non, les dieux ne me sont pas cruels à ce point, je ne saurais le

croire, il est impossible que tu m'aies oublié, ton image est toujours devant mes yeux, je crois voir tes traits toujours présents à ma pensée. Je me rappelle nos fréquents entretiens sur des objets sérieux, et ces douces causeries qui nous prenaient une bonne partie de notre temps. Souvent, en conversant, nous avons abrégé les heures, souvent nos discours se prolongèrent au delà du jour. Souvent tu écoutas des vers que je venais d'achever, et ma muse nouvelle se soumettait à ton jugement. Tes éloges étaient pour moi les applaudissements du peuple, c'était le prix le plus doux de mon travail récent. Pour que mon ouvrage fût poli par la lime d'un ami, j'ai effacé bien des choses en suivant tes avis. Souvent le forum, les portiques, les rues nous virent ensemble, souvent le théâtre nous réunit l'un près de l'autre. Enfin, mon ami, notre attachement ne le céda jamais à celui d'Achille et du petit fils d'Actor.

Non, quand tu boirais des eaux du fleuve d'oubli, je ne croirais pas que ces souvenirs pussent s'effacer de ton cœur. La saison des frimas ramènera les longs jours, les nuits d'hiver seront plus courtes que les nuits d'été, Babylone n'aura plus de chaleurs, le Pont n'aura plus de froids, le souci l'emportera sur la rose parfumée de Pestum, avant que mon souvenir s'efface de ta mémoire, non, ma destinée n'est pas malheureuse à ce point. Prends garde cependant qu'on ne puisse dire que ma confiance m'a trompé, que j'ai été abusé par une sotte crédulité. Protège, avec une fidélité constante, ton ancien ami, protège-le autant que tu le peux, sans qu'il te soit à charge.

LETTRE CINQUIÈME.

à Salanus.

ARGUMENT.

Il fait l'éloge de la bonté et de la bienveillance de Salanus. Il le remercie d'avoir accordé sa faveur aux vers d'un poète exilé. Il recommande à sa protection le poème où il a célébré le triomphe de l'Illyrie.

Ovide envoie à Salanus ces mots mesurés en distiques inégaux, et les vœux qui les précèdent, puissent-ils s'accomplir ! puissent mes espérances se réaliser ! Je souhaite, ami, qu'en me lisant, tu sois dans un état prospère. Ta bonté, cette vertu presque éteinte de nos jours, mérite bien de ma part de semblables vœux. Quoique je fusse peu connu de toi, on dit que tu t'es affligé de mon exil et quand tu lus ces vers que j'envoyai des bords reculés du Pont, quels qu'ils fussent, ta faveur leur servit d'appui, tu souhaitas que César, toujours protégé par les dieux, s'apaisât bientôt en ma faveur, César lui-même, s'il le savait, permettrait de semblables souhaits. C'est la bonté de ton cœur qui t'inspira des vœux si bienveillants, et ce n'est pas ce qui me les rend moins précieux.

Ce qui doit te toucher le plus dans mon malheur, éloquent Salanus, c'est sans doute la nature des lieux où je souffre, dans le monde entier, crois-moi, tu trouverais à peine une contrée qui jouît moins de la paix qu'Auguste nous a donnée. Et pourtant ces vers, que je fais ici au milieu des fureurs de la guerre, tu les lis, et, quand tu les as lus, tu les approuves, tu leur donnes des éloges, tu applaudis à mon génie, à tout ce qui coule d'une veine si stérile, et d'un ruisseau tu fais un grand fleuve. Oui, ces suffrages sont chers à mon cœur, et, tu le sais, le cœur du malheureux peut à peine s'ouvrir à la joie. Quand ma muse s'exerce sur des choses légères, mon génie suffit à un travail simple et facile. Mais naguère, quand la renommée d'un glorieux triomphe parvint jusqu'en ces lieux, j'osai entreprendre

une tâche si relevée, la grandeur et l'éclat du sujet accablèrent mon audace, je succombai sous le poids de mon entreprise.

Dans mon poème tu n'auras à louer que ma bonne volonté du reste il languit écrasé par le sujet. Si, par hasard, mon livre est parvenu jusqu'à toi, je te le recommande, prends-le sous ta protection, tu le ferais, quand je ne le demanderais pas, que, du moins, la prière d'un ami ajoute à ta bonne volonté. Je ne mérite pas d'éloges mais il y a tant de bonté dans ton cœur plus candide et plus pur que le lait, que la neige nouvelle! Tu admires les autres, toi, si digne d'être admiré, toi dont personne n'ignore les talents et l'éloquence.

Le prince des jeunes Romains, César, à qui la Germanie a donné son nom, t'associe à ses études, le plus ancien de ses compagnons, uni à lui dès l'enfance, tu lui plais par ton génie qui sympathise avec son caractère. Tu parles, et aussitôt il se sent animé, tu es là pour exciter son éloquence par la tienne. Quand tu as cessé de parler, que toute bouche mortelle s'est tue devant lui, et que le silence a régné un instant, il se lève alors, ce prince si digne de porter le nom d'Iule, semblable à l'étoile du matin sortant des ondes de l'Orient. Pendant qu'il est debout et dans le silence, son attitude, son air est celui de l'orateur, et la disposition de son vêtement annonce une voix éloquente. Enfin, quand le moment est arrivé, quand cette bouche divine a rompu le silence, vous jureriez que son langage est celui des dieux, c'est là, diriez-vous, une éloquence cligne d'un prince, tant il y a de noblesse dans sa parole! Et toi, son favori, toi dont le front touche les astres, tu veux cependant avoir les ouvrages d'un poète proscrit. Sans doute il s'établit une sorte de sympathie entre les esprits, unis par les mêmes études, c'est une alliance à laquelle chacun reste

fidèle. Le paysan s'attache au laboureur, le soldat à l'homme de guerre, le nautonnier au pilote qui dirige une barque incertaine. Ainsi le culte des Muses te plaît, à toi qui les cultives, et mon génie trouve en toi un génie qui le protège.

Nos genres ne sont pas les mêmes, mais ils sortent des mêmes sources, et c'est un art libéral que nous cultivons l'un et l'autre. Tu portes le thyrses et moi le laurier mais l'enthousiasme nous est nécessaire à tous deux. Si ton éloquence donne plus de nerf à mes vers, c'est de moi que tes paroles empruntent leur éclat. Tu penses donc avec raison que la poésie n'est pas étrangère à tes études, et que, sous les mêmes drapeaux, nous devons rester fidèles au même culte. Aussi je souhaite que jusqu'à la fin de ta vie tu conserves cet ami auquel tu as partiellement, et qu'un jour, maître du monde, il tienne lui-même les rênes de l'empire, c'est le vœu que tout le peuple forme avec moi.

LETTRE SIXIÈME.

à Grécinus.

ARGUMENT.

Le poète engage Grécinus à épargner à son ami des reproches trop tardifs, et à lui donner plutôt les secours dont il a besoin.

Ovide, qui jadis, près de Grécinus, lui offrait ses vœux de vive voix, les lui offre maintenant dans ses vers, des tristes bords de l'Euxin. C'est là le langage d'un exilé, c'est à ma plume que je dois la parole et s'il ne m'était permis d'écrire, je resterais sans voix. Tu as raison de blâmer les fautes de ton ami insensé, et de m'avertir que j'ai mérité plus encore que je ne souffre. Tes reproches sont fondés, mais ils viennent trop tard.

Sois moins sévère pour un coupable qui avoue ses torts. Quand je pouvais encore diriger mes voiles pour échapper aux monts Cérauniens, c'est alors qu'il fallait m'avertir d'éviter de funestes écueils. Maintenant, à quoi me sert d'apprendre, après le naufrage, quelle route ma barque devait tenir. Tends plutôt une main secourable au nageur fatigué, et que ton bras ne dédaigne pas de soutenir sa tête. C'est ce que tu fais, fais-le toujours, je t'en prie et que ta mère et ton épouse, tes frères et toute ta famille, soient protégés des dieux! Puissent, et c'est le vœu de ton cœur, c'est celui que tes lèvres expriment sans cesse, puissent toutes tes actions être agréables aux Césars! Quelle honte pour toi de ne soulager par aucun secours le malheur d'un ancien ami! quelle honte de reculer, de ne pas te tenir d'un pied ferme! quelle honte d'abandonner un vaisseau dans la détresse! quelle honte de suivre les chances du sort, de céder à la fortune, et de désavouer un ami quand il n'est plus heureux!

Telle ne fut pas la conduite du fils d'Agamemnon et du fils de Strophius. Telle ne fut pas l'amitié de Pirithoüs et du fils d'Égée, admirés des siècles passés, ils le seront encore des siècles à venir, et les théâtres retentissent d'applaudissements à leur honneur. Toi aussi, pour être resté fidèle à ton ami dans l'adversité, tu mérites d'être compté parmi ces grands hommes, tu le mérites, et puisque ta pieuse amitié est digne d'être célébrée, ma reconnaissance ne taira pas tes bienfaits. Crois-moi, si mes vers ne sont pas destinés à l'oubli, ton nom sera souvent répété dans la postérité. Seulement, Grécinus, ne cesse pas d'être fidèle à ton ami dans sa disgrâce, et que le temps ne ralentisse jamais l'ardeur de ton affection. Je sais que tu fais tout pour moi mais, quoique secondé par le vent,

je me sers encore de la rame, il est bon de presser de l'aiguillon le cheval lancé à la course.

LETTRE SEPTIÈME.

à Atticus.

ARGUMENT.

S 'il doute quelquefois de la fidélité de ses amis, c'est, dit il, parce qu'il est accablé sans relâche des coups de la fortune. Il ajoute qu'il a trouvé des consolations dans la constance d'Atticus.

C'est d'abord pour t'offrir mes vœux, Atticus, que je t'envoie cette lettre, du milieu des Gètes, toujours privés de la paix. Ensuite j'aurai le plus grand plaisir à apprendre ce que tu fais, et si, quels que soient les soins qui t'occupent, tu as encore quelque souci de moi. Je n'en doute pas mais la peur même du mal m'inspire, malgré moi, d'inutiles inquiétudes. Pardonne, je te prie, excuse une crainte excessive, le naufragé redoute l'onde la plus paisible. Une fois piqué par l'hameçon perfide, le poisson croit toujours voir le crochet d'airain sous l'aliment qu'il rencontre. Souvent la brebis se sauve à l'aspect du chien, qu'elle prend pour un loup et, dans son erreur, elle fuit le soutien de sa faiblesse. Un membre blessé redoute l'atteinte la plus légère, une ombre vaine fait trembler l'homme inquiet. Ainsi, percé des traits cruels de la fortune, mon cœur ne conçoit que de tristes pensées. Maintenant, je n'en doute plus, mes destins, suivant leur cours, ne sortiront pas de leurs voies accoutumées. Je crois que les dieux s'étudient à me traverser en tout, et qu'il m'est impossible de mettre en défaut la fortune, elle s'applique à me perdre, si volage d'ordinaire, elle me nuit avec une constance inébranlable. Crois-moi, tu sais combien je suis sincère, et tels sont mes malheurs,

qu'il me serait impossible de les exagérer, il serait moins long de compter les épis des moissons de Cinyphie, et les fleurs dont le thym couvre les hauteurs de l'Hybla, il te serait plus facile de dire combien d'oiseaux s'élèvent dans les airs sur leurs ailes rapides, et combien de poissons nagent dans l'Océan, que de calculer toutes les souffrances que j'ai endurées sur la terre et sur les mers. Il n'est pas dans l'univers un peuple plus féroce que les Gètes, et pourtant les Gètes ont gémi sur mes malheurs. Si ma mémoire cherchait à te les retracer dans mes vers, le récit de mes infortunes formerait une longue Iliade.

Si donc j'ai des craintes, ce n'est, pas que je te redoute , toi qui m'as donné mille preuves de ton amitié mais c'est que le malheur rend timide, c'est que, depuis longtemps, ma porte ne s'est pas ouverte à la joie. Je me suis fait une habitude de souffrir. De même que l'eau creuse le rocher, quelle frappe sans cesse dans sa chute, de même la fortune me déchire sans relâche de ses coups, elle ne trouve plus de place pour de nouvelles blessures. Le soc de la charrue est moins usé par un frottement continu, la voie Appienne est moins broyée sous la roue rapide, que mon cœur n'est abattu par une longue suite de douleurs et je n'ai rien trouvé qui pût me soulager. Plusieurs ont cherché la gloire dans la culture des arts, moi, malheureux, j'ai trouvé ma perte dans mon propre talent. Jusqu'alors ma vie a été pure, elle s'est écoulée sans tache, et cela ne m'a été d'aucun secours dans l'infortune. Souvent une faute grave est pardonnée à la prière d'un ami, pour moi l'amitié fut sans voix. C'est pour d'autres un soulagement d'être présents à leurs malheurs et moi j'étais absent, quand a éclaté l'orage qui a écrasé cette tête. Qui ne redouterait la colère de César, même quand elle se tait? des paroles terribles ont ajouté à

mes tourments. Une saison propice rend moins pénible le chemin de l'exil et moi, je fus jeté sur une mer orageuse, sous l'influence de l'Arcture et des Pléiades menaçantes. Souvent un temps calme favorise le navigateur, jamais l'onde ne fut plus cruelle à la poupe d'Ithaque. La fidélité de mes compagnons pouvait adoucir mon malheur, une troupe perfide s'est enrichie de mes dépouilles. Le séjour adoucit les rigueurs de l'exil, sous les deux pôles il n'est pas une contrée plus triste que celle que j'habite. C'est quelque chose d'être près des frontières de la patrie, je suis sur une terre reculée au bout de l'univers. Tes lauriers, César, assurent la paix aux exilés, le Pont est exposé aux attaques d'un ennemi voisin. Il est doux d'employer le temps à la culture des champs, un cruel ennemi ne permet pas de labourer cette terre. Un doux climat soulage et le corps et l'esprit, un froid éternel glace les bords de la Sarmatie. C'est un plaisir innocent que de boire une eau douce, ici l'eau est marécageuse et mêlée à l'onde salée des mers. Tout me manque à la fois, cependant mon cœur est supérieur à tout, et même il donne des forces à mon corps. Pour soutenir un fardeau, il faut se raidir de tous ses efforts, pour peu qu'on fléchisse, il tombera. C'est aussi l'espérance d'apaiser la colère du prince qui m'empêche de désirer la mort et de succomber dans l'abattement. Elles ont également leur prix, les consolations que vous me donnez, amis, peu nombreux, dont mes malheurs ont éprouvé la fidélité. Continue, je t'en prie, Atticus, n'abandonne pas mon vaisseau sur les flots. Conserve ton ami, et, en même temps, ton estime pour lui.

LETTRE HUITIÈME.

à Maximus Cotta

ARGUMENT.

Il a reçu de Cotta les portraits d'Auguste, de Tibère et de Livie. Il leur adresse ses prières comme à des divinités réellement présentes, il feint d'en espérer un exil moins pénible.

Les deux Césars viennent de m'être rendus, c'est toi, Cotta, qui m'as envoyé ces dieux, et pour qu'il ne manquât rien à ton présent, aux Césars tu as joint Livie. Heureux argent ! plus heureux que l'or le plus pur ! Naguère métal informe, maintenant il est dieu. En me donnant des trésors, tu m'aurais moins donné qu'en m'envoyant ces trois divinités. C'est quelque chose de voir les dieux, de se croire près d'eux, et de pouvoir converser avec une divinité, comme si elle était réellement présente. Quel don magnifique, des dieux ! Non, je ne suis plus au bout du monde, comme jadis, me voilà heureux au milieu de Rome. Je vois les traits des Césars, comme je les voyais autrefois. J'osais à peine espérer l'accomplissement d'un tel vœu. Comme auparavant, je salue cette divinité céleste. Non sans doute, tu n'as rien de plus précieux à m'offrir à mon retour. Que manque-t-il à mes regards, si ce n'est le palais de César ? et, sans César, que serait son palais ? En le voyant, il me semble que je vois Rome car il porte dans ses traits l'image de sa patrie. Est-ce une erreur ? ou dans ce portrait ses regards ne sont-ils pas irrités contre moi ? n'y a-t-il pas dans ses traits courroucés quelque chose de menaçant ? Pardonne, héros, que tes vertus rendent plus grand que le monde entier, suspends les coups de ta juste vengeance. Pardonne, je t'en conjure, immortel honneur de notre siècle, toi que l'on reconnaît, à ta sollicitude, pour le maître du monde, par le nom de la patrie, qui t'est plus chère que toi-même, par les dieux, qui n'ont jamais été sourds à tes vœux, par la compagne de ta couche, qui seule fut trouvée digne de toi, qui seule peut supporter l'éclat de ta

majesté, par un fils dont les vertus retracent ton image, et qui, par ses qualités, prouve qu'il sort de toi, par tes petits-fils, si dignes de leur aïeul et de leur père, et qui s'avancent à grands pas dans la route où tes vœux les appellent, daigne apporter quelque soulagement à ma peine, et m'accorder un séjour loin du Scythe ennemi. Et toi, le premier après César, que ta divinité, s'il se peut, ne soit pas contraire à mes prières et puisse bientôt la Germanie tremblante être portée captive devant ton char de triomphe ! Puisse ton père vivre aussi longtemps que le vieillard de Pylos, et la mère, que la prêtresse de Cumes ! puisses-tu longtemps être fils ! Toi aussi, digne compagne d'un auguste époux, écoute d'une oreille bienveillante les vœux d'un suppliant, et que les dieux conservent ton époux ! qu'ils conservent ton fils et tes petits-fils, tes vertueuses belles-filles avec les filles qui leur doivent le jour ! Que de tous tes enfants, celui que t'a ravi la cruelle Germanie, Drusus, soit seul la victime des coups du sort ! que ton fils, vengeant par sa valeur la mort d'un frère, soit traîné, vêtu de pourpre, par des coursiers plus blancs que la neige !

Divinités clémentes, exaucez ma timide prière, qu'il ne me soit pas inutile d'avoir des dieux près de moi ! A l'arrivée de César, le gladiateur quitte l'arène, libre de toute crainte, et l'aspect du prince est pour lui d'un puissant secours et moi, qu'il me serve aussi de contempler vos traits autant que cela m'est permis et de recevoir trois dieux dans ma seule demeure ! Heureux ceux qui voient, non leurs images, mais les dieux eux-mêmes et leurs personnes divines réellement présentes ! Puisqu'un destin cruel m'envie ce bonheur, je révère ces portraits que l'art a donnés à mes vœux. C'est ainsi que les hommes connaissent les divinités, que les hauteurs du ciel cachent à leurs regards, c'est ainsi qu'ils

adorent la figure de Jupiter, au lieu de Jupiter lui-même.

Enfin votre image est avec moi, elle y sera toujours, ne souffrez pas qu'elle reste dans un séjour odieux. Ma tête sera détachée de mon corps, mes yeux arrachés tomberont de leur orbite, avant que vous me soyez ravi, dieux que la terre adore, vous serez le port, l'autel de l'exilé. Je vous embrasserai, si les Gètes me pressent de leurs armes, vous serez mes aigles, les étendards que je suivrai. Ou je me trompe, abusé par l'ardeur de mes vœux, ou je puis espérer un plus doux exil car, dans cette image, leurs traits s'adoucissent de plus en plus, je crois les voir consentir à ma demande. Qu'ils se vérifient, je vous en conjure, ces timides pressentiments ! que la colère d'un dieu, quoique bien méritée, s'apaise en ma faveur !

LETTRE NEUVIÈME.

au roi Cotys

ARGUMENT.

Il implore le secours de Cotys, roi de Thrace. C'est à un prince distingué par sa noble origine et par son amour pour les beaux-arts, surtout pour la poésie, qu'il adresse sa prière. Exilé sur une terre voisine de son empire, il lui demande protection et sûreté.

Descendant des rois, Cotys dont la noble origine remonte jusqu'à l'illustre Eumolpus, si déjà la voix de la renommée t'a instruit de mon exil, si tu sais que je languis sur une terre voisine de ton empire, écoute, ô le meilleur des princes, la voix qui t'implore, et, puisque tu le peux, sois l'appui d'un exilé. La fortune, et je ne m'en plains pas, m'a livré entre tes mains, en cela du moins elle ne s'est pas montrée mon ennemie.

Reçois avec bienveillance sur tes bords les débris de mon naufrage, que la terre où tu règues ne me soit pas plus cruelle que les flots.

Crois-moi, il est digne d'un roi de soulager le malheur, cela convient au rang élevé que tu occupes, cela sied à ta fortune, qui, toute grande qu'elle est, peut à peine égaler ton grand cœur. Jamais la puissance n'est admirée à plus juste titre que lorsqu'elle se laisse émouvoir par la prière. C'est là ce qu'exige l'éclat de ta naissance, c'est l'apanage d'une noblesse issue des Dieux, c'est l'exemple que t'offre Eumolpus, l'illustre auteur de ta race et le bisaïeul d'Eumolpus, Erichthonius. C'est un privilège que tu partages avec les dieux, on t'adresse des prières comme à eux, et, comme eux, tu soulages les suppliants. Pour quel motif croirions-nous devoir aux puissances du ciel les honneurs que nous leur rendons, si l'on ôte à la divinité la volonté de nous secourir? Si Jupiter est sourd à la voix qui l'implore, pourquoi la victime tomberait-elle sous le couteau devant l'autel de Jupiter? Si la mer n'accorde pas un instant de calme à mon vaisseau, pourquoi offrirais-je à Neptune un inutile encens ? Si Cérès trompe les vœux du laboureur infatigable, pourquoi recevrait-elle les entrailles d'une truie près de mettre bas ? Jamais un bélier ne sera égorgé sur l'autel de Bacchus, si le vin ne jaillit de la grappe sous le pied qui l'écrase. Nous faisons des vœux pour que César tienne longtemps les rênes de l'empire, parce qu'il veille avec soin aux intérêts de la patrie. C'est donc aux services qu'ils nous rendent que les hommes et les dieux doivent leur grandeur, car nous exaltons toujours ceux qui nous protègent. Toi aussi, Cotys, digne fils d'un père illustre, oblige un malheureux relégué sur la terre où tu commandes. Le plaisir le plus digne de l'homme, c'est de sauver un

homme, il n'est pas de moyen plus sûr pour gagner les cœurs. Qui ne maudit Antiphates le Lestrigon? et qui ne loue la générosité d'Alcinoüs? Ce n'est pas au tyran de Cassandrie que tu dois le jour, ni à celui de Phérée, ni à celui qui se servit d'une machine cruelle pour en brûler l'inventeur. Mais, terrible à la guerre, invincible dans les combats, le sang te répugne, quand la paix est conclue. Te dirai-je encore que l' étude assidue des beaux-arts adoucit les mœurs et en corrige la rudesse. Or, de tous les rois aucun n'a plus que toi cultivé ces douces études, aucun n'y a consacré plus d'instant, les vers le prouvent, Ote ton nom, et je jurerais qu'ils ne sont pas l'ouvrage d'un Thrace. Non, Orphée n'est plus le seul poète de cette contrée, et la terre de Bistonie s'enorgueillit aussi de ton génie. De même que ton courage t'invite à prendre les armes, quand il en est besoin, et à tremper tes mains dans le sang ennemi, de même que tu sais lancer un javelot d'un bras vigoureux, et manier habilement un rapide coursier, de même, quand tu as donné le temps nécessaire à ces exercices de tes pères, et qu'un pénible fardeau laisse un peu de repos aux épaules qui le soutiennent, tu ne veux pas que tes loisirs se consomment dans un sommeil engourdi, et par le culte des Piérides tu te fraies une route vers les astres brillants. C'est un lien de plus qui m'unit à toi, l'un et l'autre nous sommes initiés aux mêmes mystères. Poète, je tends à un poète mes mains suppliantes, je demande sur tes bords protection pour mon exil. Je ne suis pas venu sur les rivages du Pont, après avoir commis un meurtre, ma main n'a pas mêlé de cruels poisons, je n'ai pas été convaincu d'avoir scellé d'un cachet imposteur un écrit supposé. Je n'ai rien fait que la loi défendît et cependant, je dois l'avouer, ma faute est plus grave que tout cela. Ne demande pas quelle est cette faute, j'ai écrit un Art insensé, voilà ce qui a rendu cette main coupable, ne t'informe pas si

j'ai fait plus encore, je veux que dans mon Art on voie tout mon crime. Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé dans mon juge une colère indulgente, il ne m'a privé que du séjour de la patrie, puisque je n'en jouis plus, que près de toi du moins je puisse habiter en sûreté cette terre odieuse.

LETTRE DIXIÈME.

à Macer

ARGUMENT.

Bien des souvenirs doivent rappeler à Macer le poète qui lui écrit, et son ancienne amitié. S'il n'oublie pas les gages d'une affection réciproque, son ami, bien qu'absent, sera toujours présent à ses regards. Le poète lui demande de songer souvent à lui.

Reconnais-tu, Macer, à cette image gravée sur le sceau, que cette lettre te vient d'Ovide? et, si mon cachet ne suffit pas pour te l'apprendre, reconnais-tu au moins la main qui a tracé ces caractères ? ou le temps a-t-il effacé de ton cœur ces souvenirs, et tes yeux ont-ils oublié ce que jadis ils ont vu tant de fois? Mais qu'importe que tu ne te rappelles ni le cachet ni la main, pourvu que tu aies conservé quelque souci de moi. Tu le dois à cette intimité qui nous unit depuis si longtemps, à mon épouse qui ne t'est pas étrangère, à ces études dont tu n'as pas abusé comme moi, plus sage, tu n'as pas fait un Art coupable. Ta muse continue l'œuvre de l'immortel Homère, elle achève le récit des malheurs d'Ilion. Et l'imprudent Ovide, qui enseigna l'Art d'aimer, reçoit aujourd'hui le triste salaire de ses leçons.

Cependant il est des liens sacrés qui unissent les poètes, quoique chacun de nous suive des routes

diverses. Tu t'en souviens, je le pense, malgré la distance qui nous sépare, et tu veux soulager mes malheurs. Tu fus mon guide, quand nous visitâmes ensemble les superbes villes d'Asie, quand la Sicile se montra à mes regards. Nous vîmes ensemble le ciel briller des feux de l'Etna, de ces feux que vomit la bouche du géant enseveli sous la montagne, et le lac d'Henna, et les fétides marais de Palicus, et l'Anapus mêlant ses ondes aux ondes de Cyané (1) , et la Nymphé (2) qui fuyant le fleuve de l'Élide, coule encore aujourd'hui cachée sous les eaux de la mer. C'est dans ces contrées que j'ai passé une bonne partie de l'année, ah ! qu'elles ressemblent peu au pays des Gètes ! Et qu'est-ce encore que ces souvenirs, quand je songe à tant d'autres lieux que nous vîmes ensemble dans ces voyages que tu me rendais si agréables ? Soit que notre barque, décorée de peintures, sillonnât l'onde azurée, soit qu'un char nous portât sur ses roues légères, souvent la route fut abrégée par nos entretiens et nos paroles, si tu comptes bien, étaient plus nombreuses que nos pas. Souvent la nuit venait interrompre nos discours, et les longs jours d'été ne suffisaient pas à nos causeries. C'est quelque chose, d'avoir redouté ensemble les hasards de la mer, d'avoir ensemble adressé des vœux aux dieux des ondes, d'avoir traité en commun des affaires sérieuses, d'avoir ensuite partagé les mêmes délassements, que nous pouvons nous rappeler sans rougir. Si ces souvenirs ne sont pas perdus pour toi, quoique absent, tes yeux me verront à toute heure, comme tu me voyais jadis. Pour moi, bien que relégué au bout du monde, sous l'étoile du pôle qui toujours reste au dessus de la plaine liquide, je te vois cependant, comme je le puis, des yeux de l'esprit, et souvent je m'entretiens avec toi sous ce ciel glacé. Tu es ici, et tu l'ignores, bien qu'absent, tu es souvent près de moi, et je te vois sortir de Rome pour venir chez les Gètes.

Rends-moi la pareille, et, puisque ton séjour est plus heureux que le mien fais que j'y sois toujours dans ton souvenir et dans ton cœur.

(1) Cyané était une nymphe de Sicile, et compagne de Proserpine, elle versa tant de larmes sur son enlèvement, qu'elle fut changée en fontaine. Voyez Ovide, Métamorphoses, liv. V.

(2) C'est Aréthuse, jeune vierge, chasseresse à la suite de Diane. Un jour, qu'elle se baignait dans l'Alphée, le dieu du fleuve en devint, épris. Elle se mit à fuir pour échapper à ses étreintes puis, comme il continuait de la poursuivre avec ardeur, elle implora le secours de Diane, et fut changée en fontaine. Le fleuve Alphée voulut alors mêler ses eaux à celles d'Aréthuse, et la poursuivit jusqu'en Sicile.

LETTRE ONZIÈME.

à Rufus.

ARGUMENT.

C'est à l'oncle de sa femme, Rufus Fundanus , que le poète écrit cette lettre. Il lui dit que, malgré son éloignement, il conserve le souvenir de ses bienfaits. Il prie les dieux de l'en récompenser.

Ovide, l'auteur d'un Art malheureux, t'envoie, Rufus, cet ouvrage fait à la hâte. Ainsi, quoique le monde entier nous sépare, tu sauras pourtant que je me souviens de toi. Mon nom s'effacera de ma mémoire, avant que mon cœur oublie ta pieuse amitié, mon âme s'exhalera dans le vide des airs, avant que je perde la reconnaissance de tes services, oui, c'était un grand service, ces larmes qui coulaient de tes yeux, quand une violente douleur avait tari les miennes, oui, c'était un

grand service, ces consolations, par lesquelles tu soulageais à la fois ton cœur et le mien. Sans doute mon épouse (1) est d'elle-même portée à la vertu mais tes avis la rendent encore meilleure. Ce que fut Castor pour Hermione, Hector pour Iule, tu l'es pour mon épouse, et je m'en félicite. Elle s'efforce d'égaler tes vertus, et sa conduite prouve qu'elle est de ton sang aussi, ce qu'elle eût fait, sans y être encouragée, elle le fait mieux encore, aidée de tes conseils. De même le généreux coursier, qui de lui-même disputerait dans le cirque les honneurs du triomphe, redoublera d'ardeur, s'il entend ta voix qui l'anime. Enfin tu accomplis avec une constante sollicitude les soins dont le chargea un ami absent, et nul fardeau ne pèse à ta bonté. Oh! que les dieux t'en récompensent, puisque je ne le puis moi-même, ils le feront, si ta piété n'échappe pas à leurs regards. Puissent tes forces suffire longtemps à ta vertu, Rufus, toi la gloire des champs de Fundum.

(1) Ovide épousa trois femmes, il répudia les deux premières (Tristes, liv. III , élég. 10), et se loua fort de la troisième. Voyez ibid, élég. 3, et ailleurs.

Livre 2 et 3



sommaire

Pontiques

Ovide

Traduction de M. N. Caresme, professeur de rhétorique au collège royal de Bourges

Publié par Panckoucke

1836



livre III et IV

Livre Troisième

Lettre 1Lettre 2 Lettre 3 Lettre 4 Lettre 5 Lettre 6 Lettre 7 Lettre8Lettre9

Livre Quatrième

Lettre 1 Lettre 2Lettre 3 Lettre 4Lettre 5 Lettre 6Lettre 7 Lettre 8 Lettre 9Lettre
10Lettre 11Lettre 12 Lettre 13Lettre 14 Lettre 15Lettre 16

LIVRE TROISIEME.

LETTRE PREMIERE.

à sa femme.

ARGUMENT.

Il ne peut supporter son cruel exil, il supplie sa femme de soutenir sa réputation de bonne épouse, et d'employer tous ses efforts auprès de la femme de César, pour obtenir que son époux change de séjour, et qu'il soit transféré dans une contrée moins ennemie, que la terre du Pont.

O mer ! que le vaisseau de Jason sillonna le premier, et toi, terre que de cruels ennemis, que les frimas attristent sans relâche, quand viendra le temps où Ovide vous quittera pour être transféré dans une région moins hostile ? Me faudra-t-il toujours vivre dans cette contrée barbare, et serai-je enseveli dans la terre de Tomes ? Permits que je le dise, sans cesser d'être en paix avec toi, si la paix est possible pour toi, terre du Pont, sans cesse foulée par les rapides coursiers des ennemis qui t'environnent, permets que je le dise, c'est toi qui fais le plus cruel tourment de mon exil, c'est toi qui rends mes maux plus pesants. Jamais tu ne vois le printemps couronné de fleurs, jamais tu ne vois les moissonneurs dépouillés de leurs vêtements, l'automne ne t'offre ni pampre ni raisin mais toutes les saisons t'apportent un froid rigoureux. L'hiver enchaîne les mers qui te baignent, et souvent le poisson nage au milieu des ondes, enfermé sous un toit de glace. Tu n'as point de source dont l'eau ne ressemble à l'eau des mers, c'est une boisson aussi propre peut-être à irriter la soif qu'à l'apaiser. Sur tes champs dépouillés s'élèvent à peine quelques arbres, encore sont-ils stériles et ton sol offre aux yeux l'image de la mer. Tu n'entends d'autres oiseaux que ceux qui, fuyant leurs forêts, viennent avec de rauques accents se désaltérer dans l'onde marine, la triste absinthe hérisse tes plaines stériles, moisson amère et bien digne du lieu qui la produit. Que dire encore de ces alarmes continuelles, de ces remparts battus sans cesse par un ennemi dont les flèches sont trempées dans un poison mortel, de l'éloignement de cette contrée, isolée, inaccessible, où la

terre n'offre point aux pas du voyageur plus de sûreté, que la mer aux navires?

Il n'est donc pas étonnant que, cherchant le terme de tant de maux, je demande sans cesse un autre séjour, ce qui est étonnant, chère épouse, c'est que tu n'obtiennes pas cette faveur, c'est que mes souffrances ne fassent pas sans cesse couler tes larmes. Tu demandes ce que tu dois faire, n'est-ce pas à toi à le chercher? tu le trouveras, si vraiment tu veux le trouver. Mais c'est peu de vouloir, pour arriver au but, il faut que tu désires vivement, il faut que ce souci abrège ton sommeil. La volonté, beaucoup d'autres l'ont sans doute car qui serait assez mon ennemi, pour désirer que mon exil soit privé de repos? Mais toi, c'est de tout ton cœur, de toutes tes forces que tu dois travailler à me servir, et t'employer pour moi nuit et jour. Quand d'autres me serviraient, tu dois faire plus que mes amis, toi, mon épouse, tu dois les vaincre tous par ton empressement. Mes écrits t'imposent un grand rôle, tu y es présentée comme le modèle d'une bonne épouse. Prends garde de rester au dessous, il faut qu'on croie à la vérité de mes éloges, et que tu soutiennes l'œuvre de ta renommée. Quand je ne me plaindrais pas, quand je me tairais, la renommée se plaindrait à ma place, si tu ne t'occupais pas de moi comme tu le dois.

La fortune m'a exposé aux regards du peuple, et m'a donné plus de célébrité que je n'en avais jadis. La foudre, en frappant Capanée, l'a rendu plus célèbre, Amphiaraüs, englouti avec ses chevaux dans le sein de la terre, est devenu fameux, Ulysse serait moins connu, s'il avait moins longtemps erré sur les mers, Philoctète doit à sa blessure sa grande réputation. Et moi aussi, si un nom modeste peut trouver place parmi de si grands noms, ma ruine attire sur moi les regards. Mes écrits ne le permettent pas non plus de rester ignorée, tu leur dois une renommée qui ne le cède pas à celle de Battis de Cos. Ainsi, quelle que soit ta conduite, tu seras en évidence sur un vaste théâtre, et ta piété conjugale aura de nombreux témoins. Crois-moi, toutes les fois que je te loue dans mes vers, les femmes qui lisent ces éloges demandent si tu les mérites. Sans doute il en est qui s'intéressent à tes vertus mais il en est beaucoup aussi qui voudront critiquer tes actions. Fais que leur jalousie

ne puisse dire : « Elle a bien peu de zèle pour sauver son malheureux époux. » Et puisque les forces me manquent, et que je ne puis traîner le char, cherche à soutenir seule le joug mal assuré. Malade, épuisé, je tourne les yeux vers le médecin, viens à mon secours, quand je conserve encore un dernier souffle de vie. Ce que je ferais pour toi, si j'étais le plus fort, fais-le pour moi, puisque tu as plus de vigueur, c'est ce qu'exige l'amour conjugal, le lien qui nous unit. Toi-même, mon épouse, tu le dois à ton caractère, tu le dois à la famille à laquelle tu appartiens, il faut que tu l'honores par ta vertu autant que par ton zèle à remplir les devoirs de l'amitié. Quoi que tu fasses, si tu n'es pas une digne épouse, on ne pourra croire que tu cultives l'amitié de Marcia.

Je ne suis pas indigne de ton zèle, et si tu veux convenir de la vérité, j'ai mérité de toi quelque reconnaissance. Oh! sans doute, tu me rends avec usure ce que tu me dois et l'envie, quand elle le voudrait, ne pourrait trouver prise sur toi. Il est pourtant un service qu'il faut ajouter à tous les autres, que mes malheurs te rendent entreprenante, obtiens que je sois relégué dans une contrée moins cruelle, et rien ne manquera à l'accomplissement de tes devoirs. Je demande beaucoup, mais tes prières pour moi n'auront rien d'odieux et, quand elles seraient sans succès, un refus ne saurait l'exposer. Ne t'irrite pas, si tant de fois dans mes vers je te prie de faire ce que tu fais réellement, et d'être semblable à toi-même. Le son de la trompette excite même les braves et le général anime de la voix les meilleurs soldats.

Ta vertu est connue, elle vivra dans tous les âges, que ton courage ne le cède pas à ta vertu. Je ne te demande pas de prendre pour moi la hache de l'Amazone, ni de porter d'une main agile le bouclier échancré. Il te faut implorer un dieu, non pour qu'il me devienne favorable, mais pour qu'il modère son ressentiment. Si tu n'as pas de crédit, ton crédit, ce seront tes larmes, tu ne saurais trouver, pour fléchir les dieux, de moyen plus puissant. Grâce à mes malheurs, les larmes ne te manqueront pas, celle dont je suis l'époux n'a que trop de sujets de pleurs. Telle est ma destinée, que jamais peut-être tu ne cesseras de pleurer, voilà les richesses que t'assure ma fortune.

S'il fallait, ce qu'à Dieu ne plaise, racheter ma vie aux dépens de la tienne, l'épouse d'Admète serait le modèle que tu suivrais. Tu deviendrais rivale de Pénélope, si, par un chaste artifice, tu voulais, épouse fidèle, tromper des prétendants trop empressés. Si tu devais suivre dans la tombe les mânes de ton époux, tu marcherais sur les traces de Laodamie. Tu aurais devant les yeux l'exemple de la fille d'Iphie, si tu voulais livrer ton corps généreux aux flammes de mon bûcher. Mais tu n'as besoin ni de la mort, ni de la toile de la fille d'Icarius, il faut que ta voix implore la femme de César, elle dont la vertu ne permet pas que les premiers âges ravissent à notre siècle la palme de la chasteté, elle qui, unissant la beauté de Vénus aux vertus de Junon, seule fut trouvée digne de la couche d'un dieu. Pourquoi trembler ? pourquoi craindre de l'aborder ? Ce n'est pas l'impie Progné, ou la fille d'Aeetès que ta voix doit fléchir, ni les brus d'Égyptus, ni la cruelle épouse d'Agamemnon, ni Scylla dont les flancs épouvantent les ondes de Sicile, ni la mère de Telegonus, habile à donner aux hommes de nouvelles formes, ni Méduse dont les cheveux sont entrelacés de serpents mais c'est la première entre toutes les femmes, et par elle la Fortune nous prouve qu'elle a des yeux, et qu'on l'accuse à tort d'être aveugle, le monde entier, du couchant à l'aurore, ne renferme rien de plus grand, excepté César.

Il te faut choisir, épier longtemps le moment propre à l'implorer, de peur que ton navire, en sortant du port, ne trouve une mer en courroux. Les oracles des dieux ne rendent pas toujours des réponses, les temples même ne sont pas ouverts en tout temps. Quand la ville sera dans l'état où sans doute elle est maintenant, quand aucune souffrance n'altérera les traits des citoyens, quand la maison d'Auguste, digne des mêmes honneurs que le Capitole, sera, comme aujourd'hui (et puisse-t-elle l'être toujours!), au milieu de l'allégresse et de la paix, alors fassent les dieux que tu trouves un libre accès! alors ne doute pas du succès de tes paroles. Si quelque soin important l'occupe, diffère ta démarche, et ne va pas, par ton empressement, renverser mes espérances. Je ne t'engage pas non plus à attendre qu'elle soit entièrement libre, à peine a-t-elle le loisir de songer à sa parure. Quand le palais serait entouré des vénérables sénateurs, il faut que tu pénètres à travers tous les obstacles. Lorsqu'enfin tu seras arrivée en présence de

cette autre Junon, n'oublie pas le rôle que tu as à soutenir. N'excuse pas ma faute, une mauvaise cause a besoin du silence, que tes paroles ne soient que d'ardentes prières. Alors, ne retiens plus tes larmes, et, prosternée aux pieds de l'Immortelle, tends vers elle tes bras suppliants puis ne demande qu'une seule chose, que je sois éloigné d'un ennemi barbare, qu'il me suffise d'avoir la Fortune pour ennemie. Bien d'autres idées se présentent à mon esprit mais, déjà troublée par la crainte, à peine tes lèvres tremblantes pourront-elles prononcer ce peu de mots. Je ne crains pas que ce trouble te nuise, il faut qu'elle sente que tu redoutes sa majesté. Quand tes paroles seraient entrecoupées de sanglots, ma cause n'en souffrirait pas: parfois les larmes ne sont pas moins puissantes que les paroles. Fais encore que ta démarche soit favorisée par un jour heureux, par une heure convenable, et par de bons présages mais, avant tout, allumant le feu sur les saints autels, offre de l'encens et un vin pur à tous les grands dieux, et que ces honneurs s'adressent de préférence à Auguste, à son fils pieux, à la compagne de sa couche. Puissent-ils avoir pour toi leur douceur accoutumée, et regarder tes larmes d'un œil bienveillant!

LETTRE DEUXIÈME.

à Cotta

ARGUMENT.

Il excuse ses amis, qui l'ont abandonné par crainte et non par haine. Il célèbre la tendre constance de quelques-uns d'entre eux, surtout de Cotta, dont les noms passeront à la postérité, comme ceux d'Oreste et de Pylade.

Ces vœux que je t'envoie dans ma lettre, Cotta, (1) puissent-ils se réaliser, et ne pas tromper mon espoir! Ta santé, en effet, est un grand soulagement pour mes maux, c'est la santé de la meilleure partie de moi-même. Lorsque d'autres, cédant à l'orage, abandonnent mes voiles à la fureur du vent, tu restes comme la dernière ancre de mon vaisseau fracassé, elle m'est douce, ton amitié. Je pardonne à ceux qui m'ont tourné le dos avec la fortune. La foudre, lors même qu'elle ne frappe qu'un seul homme, en épouvante plus d'un, l'effroi saisit la foule

autour de celui qu'elle atteint. Quand un mur menace ruine, une crainte inquiète rend déserts les lieux qui l'environnent. Quel est l'homme timide qui ne fuit l'abord contagieux d'un malade, de peur de gagner son mal en l'approchant ? Et moi aussi, c'est par un excès de crainte et de terreur, et non par haine, que quelques-uns de mes amis m'ont abandonné, ce n'est ni la tendresse, ni le désir de me servir, qui leur à manqué, ils ont redouté la colère des dieux. S'ils peuvent paraître trop prudents et trop craintifs, ils n'ont pas mérité d'être appelés, méchants. Mais c'est ma bonté qui excuse ainsi des amis qui me sont chers, et cherche à les laver de tout reproche à mon égard. Qu'ils soient contents de cette indulgence, ils pourront dire que leur conduite est justifiée même par mon témoignage.

Mais toi, et un petit nombre d'amis plus généreux, vous avez regardé comme une honte de ne me donner aucun secours dans ma détresse, aussi le souvenir de vos bienfaits ne périra-t-il que lorsque mon corps consumé sera réduit en cendres. Que dis-je ? il vivra plus longtemps que moi, si toutefois mes vers sont transmis à la postérité. Le bûcher réclame les corps privés de la vie mais la gloire et la renommée se dérobent à ses flammes. Thésée est mort, ainsi que le compagnon d'Oreste et tous deux cependant vivent encore par le souvenir de leurs belles actions. Vous aussi, nos derniers neveux répéteront vos louanges, et mes vers assureront votre gloire. Ici déjà les Sauromates et les Gètes vous connaissent, et ces hordes barbares applaudissent à tant de générosité. Naguère, comme je leur parlais de, votre amitié intègre (car j'ai appris à parler gète et sarmate), un vieillard qui se trouvait par hasard au nombre de mes auditeurs, répondit en ces termes à mes récits : « Étranger, nous aussi, nous connaissons fort bien le nom de l'amitié, nous qui, loin de vos contrées, habitons les bords glacés de l'Ister. Il y a dans la Scythie une région que nos ancêtres ont nommée Tauride, et qui n'est pas très loin de la terre des Gètes, c'est là que je suis né, et je ne rougis pas de ma patrie. On y adore la déesse sœur d'Apollon. Le temple subsiste encore aujourd'hui, soutenu par d'immenses colonnes, on y monte par quarante degrés. On dit que dans ce temple était une statue de la divinité et ce qui le prouve, c'est que la base qui portait la déesse est encore debout. L'autel qui jadis avait la blancheur de la pierre dont il était formé, a perdu sa couleur, rougi par le sang qui

l'arrosa. Une femme préside aux sacrifices, étrangère aux torches de l'hymen, elle surpasse en noblesse les filles de la Scythie. La loi des sacrifices établis par un ancien usage, veut que tout étranger y tombe, frappé par le couteau de la prêtresse. Thoas, illustre sur les bords des Palus-Méotides, fut roi de cette contrée, aucun autre ne fut plus célèbre sur les rives de l'Euxin. Sous son règne, je ne sais quelle vierge, nommée Iphigénie, traversa, dit-on, la plaine fluide des airs. On croit que, portée sous les nues par les vents légers, elle franchit les mers, et fut déposée par Diane dans ces lieux. Depuis plusieurs années, elle présidait selon les rites au temple de la déesse, prêtant à regret sa main à ces tristes sacrifices, quand, sur un navire aux voiles rapides, arrivent deux jeunes étrangers qui débarquent sur nos rivages. Ils avaient même âge, même amitié, l'un était Oreste, l'autre Pylade la renommée conserve leurs noms. Aussitôt on les conduit à l'autel barbare de Diane, les mains attachées derrière le dos, La prêtresse grecque répand sur les captifs l'eau lustrale, pour ceindre ensuite leur blonde chevelure d'une longue bandelette. Pendant qu'elle prépare le sacrifice, qu'elle voile leurs tempes du bandeau sacré et qu'elle trouve toujours de nouveaux prétextes de retard : « Ce n'est pas moi qui suis cruelle, jeunes étrangers, pardonnez, leur dit-elle : c'est cette terre qui ordonne ces sacrifices plus barbares qu'elle-même, tels sont les rites de ce peuple. Cependant, de quelle ville venez vous ? où vous conduisait votre poupe malheureuse ? » Elle dit et, entendant le nom de sa patrie, la vierge pieuse apprend qu'ils sont nés dans les mêmes murs qu'elle. « Que l'un de vous, dit-elle alors, tombe immolé devant l'autel, que l'autre en porte le message au séjour de vos pères. » Pylade, résolu à la mort, presse son cher Oreste de partir. Oreste refuse, ils veulent mourir l'un pour l'autre. Alors, pour la première fois, ils ne furent point d'accord. Du reste, aucun différent ne troubla jamais leur union. Pendant que ce généreux combat de l'amitié occupe les jeunes étrangers, elle trace quelques lignes adressées à son frère, elle donnait un message pour son frère, et celui qui le recevait, admirez les hasards de la vie humaine, c'était son frère lui-même. Aussitôt ils enlèvent du temple la statue de Diane, et secrètement un navire les emporte à travers l'immensité des mers. Bien des années se sont écoulées depuis, et cependant l'admirable attachement de ces jeunes cœurs

conserve encore aujourd'hui une grande renommée dans la Scythie. »

Quand il eut raconté ce fait célèbre dans ces contrées, tous applaudirent à cette conduite, à cette pieuse fidélité. C'est que sur ces bords, les plus sauvages du monde, le nom de l'amitié touche aussi les cœurs des Barbares eux-mêmes. Que ne devez-vous pas faire, vous, nés dans la capitale de l'Ausonie, puisque les Gètes farouches sont sensibles à de semblables traits? D'ailleurs ton cœur fut toujours tendre, et ta haute naissance se révèle dans ton caractère. Il ne serait désavoué ni par Volesus, d'où descend la famille de ton père, ni par Numa, ton ancêtre maternel, ils s'applaudiraient d'être alliés par toi à la famille des Cotta, dont sans toi le nom antique allait périr. Digne héritier de cette suite d'aïeux, songe qu'il sied aux vertus de ta famille de secourir un ami malheureux.

(1) Cotta Messalinus, fils de M. Valerius Messala Corvinus, avait passé par adoption dans la gent Aurélia, d'où il avait pris le surnom de Cotta. Il paraît que c'est de lui dont Perse parle avec peu d'estime dans sa deuxième satire, v. 72. D'autres écrivains en ont parlé dans le même sens défavorable, Ovide lui témoigne ici une vive et sincère amitié.

LETTRE TROISIEME

à Fabius Maxime

ARGUMENT.

Cette lettre contient l'élégant récit d'un songe où l'Amour apparaît au poète, qui lui reproche d'avoir donné à son maître un triste salaire de ses leçons. L'Amour lui promet que la colère de César s'apaisera. Le poète ne doute pas que Fabius n'intercède en sa faveur.

Si tu peux donner quelques instants à un ami exilé. Maxime, astre brillant de la famille des Fabius, écoute-moi, je te raconterai ce que j'ai vu, soit que ce fût une ombre vaine, ou un être réel, ou seulement un songe. C'était la nuit, et, à travers les deux battants de mes fenêtres, la lune pénétrait brillante et sous la forme qu'elle prend vers le milieu du mois. J'étais plongé dans le sommeil, le repos commun des soucis, et

mes membres étaient languissamment étendus dans mon lit, quand tout à coup l'air frémit, agité par des ailes, et ma fenêtre, légèrement secouée, fit entendre comme un faible gémissement. Effrayé, je me relève, appuyé sur le bras gauche et le sommeil s'enfuit, chassé par mes alarmes. L'Amour était devant moi, mais non sous les traits qu'il avait jadis, triste, abattu, sa main gauche s'appuyait sur un bâton d'érable, il n'avait ni collier autour du cou, ni réseau sur la tête, sa chevelure n'était pas, comme autrefois, disposée avec grâce, ses cheveux en désordre pendaient négligemment sur son visage et à mes yeux s'offre une aile hérissée, comme serait le plumage d'une colombe aérienne que plusieurs mains auraient froissé. Aussitôt que je l'eus reconnu, car nul n'est plus connu de moi, ma langue sans aucune crainte lui adressa ces mots :

«Enfant, qui, trompant ton maître, as causé son exil, toi que je n'aurais jamais dû former par mes leçons, tu es donc venu jusque dans ces lieux où la paix ne règne en aucun temps, dans ces contrées barbares, où les glaces enchaînent les ondes de Lister ! Pourquoi ce voyage, si ce n'est pour être témoin de mes maux? Ces maux, si tu l'ignores, te rendent odieux. C'est toi qui d'abord m'inspiras des vers folâtres, sous tes auspices, j'entremêlai l'hexamètre et le vers de cinq pieds. Tu ne m'as pas permis de m'élever jusqu'au ton du poète de Méonie, ni de chanter les exploits des grands capitaines. Mon génie n'avait pas grande vigueur, peut-être, il en avait pourtant, ton arc et ton flambeau l'ont affaibli car pendant que je chantais ton empire et celui de ta mère, mon esprit ne pouvait songer à des œuvres plus relevées. Ce ne fut pas assez, insensé, j'ai fait d'autres vers encore, afin que, par mes leçons, tu devinsses plus habile. Voilà, malheureux que je suis! ce qui m'a valu l'exil pour récompense, et cet exil au bout du monde, dans des lieux d'où la paix est bannie! Tel ne fut pas envers Orphée, Eumolpus, fils de Chioné, tel ne fut pas Olympus envers le Satyre de Phrygie, telle ne fut pas la récompense que Chiron reçut d'Achille, et l'on ne dit pas que Numa ait persécuté Pythagore. Et, pour ne pas rappeler tous ces noms choisis dans la suite des âges, seul je dois ma perte à mon disciple. Je te donnais des armes, je t'instruisais, enfant folâtre et voilà le prix que ton maître reçoit de son élève! Tu le sais cependant, et tu pourrais le jurer avec certitude, jamais je n'essayai de

troubler de légitimes nœuds. J'ai écrit pour celles dont une bandelette n'entoure pas la chaste chevelure, dont une longue robe ne couvre point les pieds. Dis-moi, je te prie, quand t'ai-je appris par mes leçons à séduire une épouse, et à rendre incertaine l'origine des enfants ? N'ai je pas rigoureusement interdit mes livres à toutes les femmes, à qui la loi défend un commerce clandestin ? A quoi cela me sert-il pourtant, si l'on m'accuse d'avoir, dans mes écrits, favorisé l'adultère que prohibe une loi sévère ? Mais, je t'en supplie, et si tu m'exauces, que rien ne résiste à tes flèches ! que jamais ne s'éteigne le feu rapide de tes torches ! que l'empire et tout l'univers soumis obéissent à César, ton neveu, puisque Énée est ton frère ! Fais en sorte que sa colère ne soit pas implacable, et qu'elle me fasse expier ma faute dans un lieu moins affreux. » C'est ainsi que je crus parler à l'enfant ailé, voici la réponse que je crus entendre :

« Par les traits que lance mon flambeau, par les traits que lance mon arc, par ma mère, par la tête d'Auguste, je le jure, tes leçons ne m'ont rien appris que de légitime, et dans ton Art il n'est rien de coupable. Que ne peux-tu justifier également tout le reste ! Tu sais qu'il est un autre grief qui te fut plus funeste. Quel qu'il soit, car je ne dois pas rappeler ce malheur, tu ne peux te dire innocent. Quand tu couvrirais ton crime du nom spécieux d'erreur, la colère de ton juge ne fut pas trop sévère. Cependant, pour te voir, pour te consoler dans ta disgrâce, mes ailes ont franchi des routes immenses. J'ai vu ces lieux pour la première fois , quand , à la demande de ma mère, j'ai percé de mes traits la jeune fille du Phase. Si je les revois aujourd'hui après tant de siècles, c'est pour toi, l'un des soldats les plus chers de toute mon armée. Bannis donc tes craintes, la colère de César s'adoucira, un jour plus heureux viendra combler tes vœux. Ne redoute pas un long retard, le temps que nous désirons approche. Le triomphe du prince répand la joie dans tous les lieux. Quand sa famille entière, et ses fils, et Livie leur mère sont dans l'allégresse quand tu es heureux toi-même, père auguste de la patrie et du triomphateur, quand le peuple te félicite, et que dans toute la ville l'encens brûle sur les autels, quand le temple le plus vénéré offre un accès facile, il faut espérer que nos prières auront quelque pouvoir. »

Il dit, et disparut clans les airs ou bien, dans ce moment, mes sens commencèrent à s'éveiller. Avant de douter que tu n'applaudisses à ces paroles, Maxime, je croirais que les cygnes sont de la couleur de Memnon. Mais non, le lait ne prend pas la couleur sombre de la poix et l'ivoire éclatant de blancheur ne se change pas en térébinthe. Ta naissance est digne de ton caractère car tu as le noble cœur et la loyauté d'Hercule. L'envie, ce vice des lâches, n'entre pas dans une âme élevée, et comme la vipère, il se cache et rampe à terre. Ton grand cœur l'emporte encore sur ta naissance, et ton caractère n'est pas au dessous du nom que tu portes. Ainsi, que d'autres tourmentent les malheureux et se plaisent à se faire craindre, qu'ils s'arment d'un aiguillon trempé dans un fiel mordant, toi, tu sors d'une famille accoutumée à protéger les suppliants. C'est parmi eux que je te prie de me compter.

LETTRE QUATRIÈME.

à Rufin

ARGUMENT

Il recommande à Ruffin son poème sur le triomphe de l'Illyrie. Il avoue que son ouvrage est au dessous du sujet mais l'affaiblissement de son génie, son éloignement de Rome, les malheurs de l'exil, la nature même de l'élégie, voilà ce qui doit l'excuser. Enfin il prédit à Tibère un second triomphe sur la Germanie.

Ton Ovide t'envoie de la ville de Tomes ces lignes qui t'apportent des vœux sincères, il te demande, Ru fin, ta faveur pour son triomphe, si toutefois ce poème est déjà tombé entre tes mains. C'est un travail bien modeste, bien au dessous de tout cet appareil solennel, cependant, tel qu'il est, je te prie de le protéger. La force se soutient par elle-même et n'a pas besoin d'un Machaon, le malade, dans le danger, a recours à l'aide d'un médecin. Les grands poètes n'ont pas besoin de lecteurs indulgents, ils captivent les plus rebelles et les plus difficiles, pour moi, dont les longues souffrances ont affaibli le génie, ou qui peut-être n'en eus jamais, languissant et sans force, je ne me soutiens que par votre bonté. Si tu me la retires, je croirai que tout m'est ravi, et si tous mes ouvrages

réclament l'appui d'une faveur bienveillante, ce livre surtout a droit à l'indulgence. Les autres poètes furent témoins des triomphes qu'ils ont décrits, c'est quelque chose, que la main soit guidée par la mémoire, et retrace ce qu'on a vu. Moi, je redis ces bruits publics que mon oreille avide a eu peine à saisir, et je n'ai vu que par les yeux de la renommée. Eh quoi! les impressions, l'enthousiasme sont-ils donc les mêmes pour celui qui entend, et pour celui qui voit? Cet éclat de l'argent et de l'or, cette pourpre que vous avez vue, ce n'est point là ce que mes yeux regrettent mais le tableau des lieux, mais ces peuples représentés sous mille formes diverses, mais l'image des combats auraient nourri ma Muse et le visage des rois, car le visage est l'interprète de l'âme, m'aurait sans doute inspiré pour mon travail. Les applaudissements mêmes du peuple et ses joyeux transports, il n'est pas de génie qu'ils ne puissent échauffer, à ces bruyantes acclamations, je me serais senti la même ardeur que le soldat novice, au son de la trompette guerrière. Mon cœur fût-il plus froid que les neiges, que la glace, que ces lieux mêmes oh je languis; la figure du triomphateur, debout sur son char d'ivoire, aurait ranimé mes sens engourdis. Privé de ce spectacle, n'ayant pu recourir qu'à des bruits incertains, j'ai bien droit d'invoquer l'appui de votre faveur. J'ignorais les noms des chefs, les noms des lieux, ma Muse connaissait à peine son sujet. Sur ce grand événement, que pouvait en effet m'apprendra la renommée? que pouvait m'écrire un ami? Ainsi, cher lecteur, j'ai droit à ton indulgence, s'il m'est échappé quelque erreur ou quelque oubli.

D'ailleurs ma lyre, habituée aux plaintes éternelles de son maître, ne s'est prêtée qu'avec peine aux accents de la joie. Après une si longue désuétude, les mots heureux refusaient de s'offrir à mon esprit, la joie avait pour moi quelque chose d'étrange, comme les yeux peu accoutumés à la lumière redoutent le soleil, de même mon esprit n'osait se livrer à la joie. De plus, il n'est rien qui plaise autant que la nouveauté, un hommage trop tardif n'obtient aucune faveur. Tous les vers que d'autres ont écrits à l'envi sur ce glorieux triomphe, depuis longtemps sans doute le peuple les a lus, c'était à des lecteurs altérés qu'ils offraient ce breuvage, et la coupe que je leur présente les trouve rassasiés, c'était une eau fraîche qu'ils buvaient, c'est une eau tiède que je leur verse. Je ne suis pas

resté oisif, la paresse n'est pas cause de mon retard mais j'habite le rivage le plus reculé du vaste Océan, pendant que la nouvelle arrive en ces lieux, que mes vers se font à la hâte, et que mon ouvrage terminé parvient jusqu'à vous, une année peut s'écouler. Et pourtant il n'est pas indifférent que votre main soit l'a première à cueillir des roses encore intactes, ou qu'elle ne trouve plus que quelques roses oubliées. Est-il donc étonnant, quand le parterre est épuisé de ses fleurs les plus belles, que je n'aie pas fait une couronne digne de mon héros ? Qu'aucun poète ne s'imagine qu'ici je veuille critiquer ses vers, ma Muse n'a parlé que pour elle. Poètes, un culte commun nous unit, si toutefois un malheureux peut être admis dans vos chœurs. Amis, vous fûtes toujours pour moi la meilleure partie de moi-même, et mon cœur est encore au milieu de vous pour vous aimer. Qu'il me soit donc permis de recommander mes vers à votre faveur, puisque moi-même je ne puis parler pour leur défense. Ce n'est guère qu'après sa mort qu'un écrivain peut plaire, l'envie s'attaque aux vivants, et les déchire d'une dent injuste. Si une vie malheureuse est une sorte de mort, je puis dire que la terre attend mes restes, et qu'à mon trépas il ne manque que le tombeau. Enfin, quand de toutes parts on critiquerait le fruit de mon travail, personne ne blâmera mon zèle. Si j'ai manqué de forces, mon intention du moins mérite des louanges et l'intention, je le pense, suffit aux dieux. C'est par elle que le pauvre lui-même est bien venu dans leurs temples, et qu'une brebis immolée leur plaît autant qu'un taureau. Telle était aussi la grandeur du sujet, que, pour le chantre sublime de l'Iliade, c'eût été un lourd fardeau à soutenir. Et puis le faible char de l'élégie ne pouvait, sur ses roues inégales, supporter le poids énorme d'un tel triomphe.

Je ne sais de quelle mesure je vais maintenant me servir. Ta conquête, fleuve du Rhin, nous présage un autre triomphe. Les poètes ne se trompent pas, leurs présages se réalisent. Jupiter réclame déjà un second laurier, quand le premier est vert encore. Et ce n'est pas moi qui te parle, moi, relégué sur les bords de l'Ister, de ce fleuve que boit le Gète indompté, c'est la voix d'un dieu, un dieu est dans mon cœur, c'est un dieu qui m'inspire l'avenir que je révèle. Pourquoi tarder, Livie, à préparer le char et la pompe triomphale? la victoire ne te permet plus de différer. La perfide Germaine jette ses armes

qu'elle maudit. Bientôt tu conviendras de la vérité de mon présage, crois-moi, dans peu l'événement le justifiera, ton fils, dans un second triomphe, s'avancera de nouveau sur le char qui le porta naguère, apprête la pourpre pour en revêtir ses épaules victorieuses, la couronne reconnaîtra d'elle-même la tête qu'elle a déjà parée. Que le bouclier, que le casque rayonnent de l'éclat de l'or et des pierreries, qu'au dessus des guerriers enchaînés s'élèvent des armes en trophées, que l'ivoire nous représente des villes ceintes de tours et de remparts et qu'à la vue de ces images, nous croyions voir la réalité. Que le Rhin en deuil cache, sous ses roseaux brisés, sa chevelure en désordre, et qu'il roule des ondes teintées de sang. Déjà les rois captifs réclament les insignes de leur royauté barbare, et ces tissus plus riches que leur fortune présente. Dispose enfin tout cet appareil, que t'a souvent demandé, que te demandera souvent encore l'indomptable valeur de ta famille. Dieux qui m'inspirez l'avenir que j'ai révélé, faites que bientôt l'événement justifie mes paroles!

LETTRE CINQUIÈME.

à M. Cotta

ARGUMENT.

Cotta lui a fait le plus grand plaisir en lui envoyant un discours qu'il a prononcé devant le tribunal des centumvirs. Le poète le prie de lui envoyer souvent le fruit de ses travaux. Il l'engage en même temps à se souvenir sans cesse d'un ami absent, dont le plus grand plaisir est de penser à lui.

Tu ne sais d'où te vient la lettre que tu lis? elle vient de ces lieux où l'Ister se jette dans l'onde azurée des mers. Au nom du pays, tu dois reconnaître l'auteur, Ovide, ce poète que son génie a perdu. Ces vœux, qu'il aimerait mieux t'apporter lui-même, il te les envoie, Cotta (1), du milieu des Gètes sauvages. Digne héritier de la parole de ton père! (2) j'ai lu cet éloquent discours que tu as prononcé dans le Forum. Quoique, dans une lecture rapide, j'y aie consacré bien des heures, je me plains cependant de sa brièveté mais je l'ai rendu plus long en le relisant souvent, et j'y ai toujours trouvé le même plaisir. Quand, après tant de lectures, un ouvrage ne perd rien de son

agrément, c'est par son mérite, et non par la nouveauté qu'il plaît. Heureux ceux qui ont pu t'entendre le prononcer toi-même, et jouir d'une voix si éloquente! En effet, quelque douce que soit la saveur de l'eau qu'on nous apporte, il est plus doux de boire à la source même, il est plus agréable de cueillir un fruit, en abaissant soi-même la branche, que de le prendre sur un plat ciselé.

Si je n'avais été coupable, si ma Muse ne m'avait exilé, cet ouvrage que j'ai lu, je l'aurais entendu de ta bouche, peut-être même, comme cela m'est arrivé souvent, choisi parmi les centumvirs, aurais-je comme juge entendu ton discours. Une plus grande joie aurait rempli mon cœur, quand, entraîné par tes paroles, je t'aurais donné mon suffrage. Puisque le destin a voulu qu'éloigné de vous et de la patrie, je vécusse parmi les Gètes barbares, envoie-moi souvent, je te prie, les fruits de tes études, afin que j'aie le plaisir, le seul qui me soit permis, de croire, en te lisant, être plus près de toi. Suis mon exemple, si tu ne dédaignes de me prendre pour ton modèle, toi qui serais le mien à plus juste titre. Je tâche, moi qui depuis longtemps ne vis plus pour vous, Maximus, je tâche de vivre encore par mon génie. Que par un juste retour mes mains reçoivent souvent aussi des monuments de tes travaux, ils me seront toujours précieux.

Dis-moi cependant, toi qui te nourris des mêmes études que moi, ces études mêmes me rappellent-elles à ton souvenir? Quand tu lis à tes amis des vers que tu viens d'achever, ou, ce qui t'arrive souvent, quand tu leur demandes d'en lire, ton cœur se plaint-il quelquefois, ne sachant ce qui lui manque? Oh! sans doute, il sent qu'il lui manque quelque chose. Toi qui si souvent parlais de moi en ma présence, maintenant le nom d'Ovide sort-il encore de ta bouche ? Pour moi, puissé-je périr victime de l'arc des Gètes, et tu sais combien ce châtiment pourrait suivre de près mon parjure, si, tout absent que je suis, je ne te vois presque à tous les instants. Grâce aux dieux, l'esprit peut aller où il veut, quand par lui j'arrive invisible au milieu de Rome, souvent je parle avec toi, souvent je t'entends parler. J'aurais peine à dire combien je jouis alors, combien ces moments sont doux à ma pensée. Alors, tu peux m'en croire, il me semble qu'admis dans le céleste séjour, je converse avec

les heureux habitants du ciel. Puis, quand je me retrouve ici, j'ai quitté le ciel et les dieux et la terre du Pont est bien voisine du Styx. Si c'est contre la volonté du destin que j'essaie d'en sortir, Maxime, délivre-moi d'un espoir inutile.

(1) Ovide parle encore de ce Maximus Cotta, livre IV des Pontiques, lett. 16, v. 41. Il paraît qu'il était frère de Cotta Messalinus, auquel est adressée la lettre 2 du livre III.

(2) Valerius Messala Corvinus, son père, fut un des plus grands orateurs romains.

LETTRE SIXIEME.

à un de ses amis.

ARGUMENT.

Le poète prouve à un de ses amis qui n'avait pas voulu être nommé dans ses vers, que cette crainte jette de l'odieux sur Auguste, dont la clémence est assez connue. Il l'engage à aimer l'exilé ouvertement et sans rien craindre, ou, du moins, en secret.

C'est Ovide qui envoie des bords de l'Euxin cette courte épître à son ami qu'il a failli nommer. Mais si sa main peu discrète avait écrit ton nom, peut-être ce témoignage d'amitié aurait-il excité tes plaintes. Et pourtant, quand d'autres n'y voient aucun danger, pourquoi seul demandes-tu que mes vers ne te nomment pas? Je puis t'apprendre, si tu l'ignores, combien, dans sa colère, César a de clémence. Moi-même je ne pourrais rien ôter au châtement que je subis, si j'étais forcé d'être juge dans ma propre cause. César ne défend pas qu'on se souvienne d'un ami, il n'empêche pas que je reçoive de tes lettres, et toi des miennes. Ce ne serait pas un crime pour toi, de consoler un ami, de soulager par de douces paroles sa cruelle destinée. Pourquoi, redoutant ce qui n'est pas dangereux, viens-tu, par tes craintes, jeter de l'odieux sur d'augustes divinités ?

Nous avons vu parfois des hommes atteints de la foudre, se ranimer, être rappelés à la vie, sans que Jupiter s'y opposât. Quand Neptune eut brisé le vaisseau d'Ulysse, Leucothée ne refusa pas de le secourir dans son naufrage. Crois-moi, les

divinités du ciel épargnent les malheureux, elles ne les persécutent pas toujours, elles ne les accablent pas sans relâche. Or, il n'est pas de dieu plus modéré que notre prince, il sait tempérer sa puissance par la justice, il vient de lui élever un temple de marbre, depuis longtemps elle en avait un dans son cœur. Souvent Jupiter lance sa foudre au hasard, et ceux qu'elle frappe ne sont pas tous également coupables. De tous ceux que le dieu des mers engloutit dans ses ondes cruelles, combien peu méritent de périr dans les flots ! Les plus braves succombent dans les batailles, et le dieu Mars, j'en appelle à son propre jugement, est souvent injuste dans le choix de ses victimes. Mais nous, que César a condamnés, si tu nous interrogés nous-mêmes, tous nous avouerons que nous avons mérité notre châtement. Je dirai plus, pour les victimes de Mars, ou des ondes, ou des feux célestes, il n'est plus d'espoir de salut et plusieurs d'entre nous doivent à César leur grâce ou le soulagement de leur peine. Fasse le ciel que j'augmente ce nombre.

Tel est le prince dont nous sommes les sujets, et tu crois t'exposer en conversant avec un proscrit ? Tes craintes seraient fondées, peut-être, sous l'empire d'un Busiris ou du tyran qui brûlait ses victimes dans un taureau d'airain. Cesse de calomnier un cœur compatissant par tes vaines terreurs, pourquoi redouter d'affreux écueils au milieu d'une onde paisible ? Moi-même je me trouve à peine excusable de vous avoir écrit d'abord des lettres sans nom mais, dans ma stupeur, l'effroi m'avait ôté l'usage de ma raison, et cette disgrâce soudaine avait anéanti mon âme. Redoutant ma fortune, et non la colère de mon juge, mon nom m'effrayait moi-même en tête de mes lettres. Rassuré désormais, permets à un poète reconnaissant de placer dans ses vers des noms qu'il chérit. Ce serait une honte pour tous deux, si, malgré notre longue intimité, tu ne paraissais jamais dans mon livre. Que cette crainte pourtant ne trouble pas ton sommeil, mon amitié n'ira pas plus loin que tu ne voudras, je tairai ton nom, jusqu'à ce que tu m'aies permis de le dire. Je ne forcerai personne d'accepter mes hommages. Tu pourrais sans crainte m'aimer ouvertement mais si tu y vois du danger, ne cesse pas du moins de m'aimer en secret.

LETTRE SEPTIÈME.

à ses amis.

ARGUMENT.

Il accuse de timidité ses amis et sa femme et, renonçant à tout espoir de retour, il assure qu'il mourra courageusement dans le pays des Gètes.

Les paroles me manquent pour une demande tant de fois répétée, j'ai honte enfin de renouveler sans cesse des prières inutiles. Et vous, sans doute vous lisez avec ennui des vers qui se ressemblent tous, et vous connaissez d'avance ce que je demande. Vous savez ce que contient ma lettre, avant d'avoir détaché les liens qui l'entourent. Je vais donc changer le sujet de mes vers, pour ne pas aller toujours contre le courant du fleuve. Pardonnez, mes amis, si j'ai trop compté sur vous, c'est une faute dans laquelle je ne retomberai plus. On ne dira plus que j'importune mon épouse, autant elle est fidèle à son mari, autant elle est timide et peu entreprenante. Tu supporteras encore ce malheur, Ovide, car tu en as supporté de plus grands, désormais aucun fardeau ne saurait t'accabler. Le taureau, nouvellement séparé du troupeau, refuse de traîner la charrue, et dérobe au joug pesant sa tête novice, pour moi, que le destin s'est accoutumé à persécuter, depuis longtemps il n'est plus de maux qui me soient nouveaux. Je suis venu sur les rives des Gètes, il faut que j'y meure et que la Parque achève ma destinée, comme elle l'a commencée. Qu'ils se livrent à l'espérance, ceux que l'espérance ne flatte pas toujours en vain, qu'ils fassent des vœux, ceux qui comptent sur l'avenir. Le mieux, après cela, c'est de désespérer à propos, et de reconnaître franchement qu'on est perdu sans ressource.

Nous voyons quelquefois les remèdes envenimer des blessures, auxquelles il eût mieux valu ne pas toucher. La mort est plus douce pour celui que l'onde engloutit tout à coup, que pour celui dont les bras s'épuisent en efforts contre les flots soulevés. Pourquoi me suis-je imaginé que je pourrais quitter un jour les bords de la Scythie, et obtenir un séjour plus heureux ? Pourquoi ai-je jamais espéré un adoucissement à mes maux ? Pouvais-je ainsi méconnaître ma fortune ? mes tourments en deviennent plus cruels et l'aspect de ces lieux où se reporte mon souvenir, renouvelle mes douleurs et recommence mon exil.

Cependant le défaut de zèle de mes amis m'est encore moins funeste que ne l'eût été l'inefficacité de leurs prières. Oui, elle est difficile, la cause dont vous n'osez vous charger, mes amis mais, si l'on demandait, il y aurait une volonté disposée à accorder. Pourvu que la colère de César ne vous ait pas répondu par un refus, je mourrai courageusement sur les bords de l'Euxin.

LETTRE HUITIÈME.

A MAXIME.

ARGUMENT.

Il envoie à Maxime un carquois rempli de traits, c'est le seul présent que puisse lui fournir la terre de Scythie. Il le prie d'agréer son offrande.

Je cherchais quel présent pourraient t'envoyer les champs de Tomes, pour te prouver mon tendre souvenir. De l'argent serait digne de toi, de l'or plus digne encore mais c'est pour les donner que tu aimes ces richesses, d'ailleurs on n'extraît de cette terre aucun métal précieux, à peine si l'ennemi permet au laboureur d'y creuser des sillons. Souvent une bordure de pourpre brille sur tes vêtements mais la main des Sarmates ne sait pas teindre la pourpre. Les troupeaux n'y portent que de rudes toisons, et les femmes de Tomes n'ont pas appris l'art de Pallas, au lieu de travailler la laine, les femmes broient les dons de Cérès, et portent sur leur tête fatiguée une onde pesante. Ici l'ormeau n'est pas revêtu du pampre de la vigne on ne voit pas les branches affaissées sous le poids des fruits. Ici des plaines hideuses ne produisent que la triste absinthe, et la terre par ses fruits prouve combien elle est amère. Ainsi dans toute cette contrée, à la gauche de l'Euxin, mon amitié empressée ne trouve rien à l'envoyer. Je t'envoie cependant des traits enfermés dans un carquois de Scythie, puissent-ils s'abreuver du sang de tes ennemis! Voilà les plumes de cette contrée, voilà ses livres, voilà, Maxime, la Muse qui règne dans ces lieux. J'ai honte de t'envoyer des présents qui paraissent de si peu de valeur, je te prie cependant d'agréer mon offrande.

LETTRE NEUVIÈME.

à Brutus

ARGUMENT.

Brutus se plaignait de ce que les vers de son ami exprimaient toujours la même pensée, et manquaient de correction, le poète répond que, dans sa tristesse, ses accents sont nécessairement tristes, et que sa vie lui est plus précieuse que la réputation de ses ouvrages.

Tu me mandes, Brutus, que mes vers sont critiqués par je ne sais quel censeur, parce que mes lettres renferment toujours la même pensée, que sans cesse je demande d'obtenir un séjour moins éloigné, que sans cesse je me plains d'être entouré de nombreux ennemis. Quoi ! parmi tant de défauts, on n'en blâme qu'un seul ! Si ma Muse n'en a pas d'autre, je suis content. Je vois moi-même ce qui manque à mes livres, quoique chacun vante ses vers au delà de leur mérite. L'auteur applaudit toujours à son œuvre, ainsi jadis Agrius trouvait peut-être que les traits de Thersite n'étaient pas sans beauté mais mon jugement ne s'est pas abusé sur ce point, et je ne me hâte pas d'aimer tout ce que je produis.

Pourquoi donc fais-tu mal, me diras-tu, si tu vois tes défauts ? pourquoi laisses-tu des fautes dans tes écrits ? Ce n'est pas la même chose de se sentir malade, et de se guérir. Tout homme sent son mal, l'art seul trouve le remède. Souvent, tout en désirant changer un mot, je le laisse, ce n'est pas le goût, ce sont les forces qui me manquent. Souvent (pourquoi n'avouerais-je pas la vérité ?) j'ai peine à corriger et à supporter le poids d'une longue fatigue. L'enthousiasme soutient l'écrivain et allège son travail, son ouvrage s'élève et s'échauffe avec son âme. Mais, pour la difficulté, la correction l'emporte sur la composition, non moins que, pour le génie, Homère sur Aristarque. Ce travail éteint lentement le feu de l'esprit, c'est comme le cavalier qui retient la bride à un ardent coursier. Puissent les dieux compatissants adoucir en ma faveur la colère de César ! puissent mes cendres être inhumées dans une terre, paisible, comme il est vrai que souvent, quand j'essaie d'appliquer mon esprit, l'image cruelle de ma fortune vient troubler mes efforts. J'ai peine à croire que ce ne soit pas une folie à moi de faire des vers, et de songer à les corriger au milieu des Gètes barbares.

Cependant, rien de plus excusable dans mes écrits, que de renfermer presque toujours la même pensée. Dans mon bonheur, mes accents furent ceux du bonheur, ils sont tristes dans ma tristesse, mes œuvres répondent au temps qui les inspira.

De quoi parlerais-je dans mes vers, sinon des misères de cette odieuse contrée? Que demanderais-je, sinon de mourir dans un lieu plus heureux ? J'ai beau répéter la même chose, à peine si l'on m'écoute et mes paroles, qu'on fait semblant de ne pas entendre, restent sans effet. Cependant, si je répète les mêmes choses, ce n'est pas aux mêmes personnes, si ma voix est toujours la même, elle n'implore pas toujours les mêmes intercesseurs. Fal lait-il, Brutus, pour que le lecteur ne trouvât pas deux fois la même pensée, ne m'adresser qu'à un seul ami? Je n'y ai pas attaché tant d'importance. Savants, pardonnez à mon aveu, ma conservation doit passer avant la réputation de mes ouvrages.

Enfin le poète peut varier à son gré le sujet qu'il tire de son imagination, et ma Muse n'est que l'interprète trop véridique de mes malheurs, elle a toute l'autorité d'un témoin incorruptible. Mon dessein et l'objet de mon travail n'étaient pas de faire un livre, mais d'écrire à chacun de mes amis. Ensuite j'ai rassemblé ces lettres, je les ai réunies au hasard et sans ordre. Ne crois donc pas que ce recueil soit un choix. Sois indulgent pour des écrits qui m'ont été dictés, non par l'amour de la gloire, mais par mon intérêt et par les devoirs de l'amitié.

LIVRE QUATRIEME.

LETTRE PREMIÈRE.

à Sextus Pompée.

ARGUMENT.

Il s'excuse d'écrire dans cette lettre le nom de Sextus, dont il raconte les services avec reconnaissance. Il a la confiance que Sextus ne lui manquera pas pour l'avenir.

Reçois, Pompée (1), ces vers composés par un poète qui te doit la vie. Si tu ne me défends pas d'y écrire ton nom, tu mettras

le comble à tes bienfaits. Si ton front s'obscurcit, j'avouerai que j'ai eu tort et cependant tu dois approuver le motif qui m'a rendu coupable, mon cœur n'a pu s'empêcher d'être reconnaissant, que ta colère, je t'en conjure, ne s'appesantisse pas sur ma pieuse gratitude. Oh! combien de fois dans ces vers me suis-je reproché comme un crime de ne t'avoir nommé nulle part! oh! combien de fois, voulant écrire un autre nom, ma main, à son insu, a-t-elle tracé le tien sur la cire! Je trouvais du plaisir à cette erreur, à ces méprises, et c'était à regret que ma main effaçait ce qu'elle avait écrit. Après tout, me disais-je, qu'il en soit, comme il voudra, qu'il se plaigne, j'y consens, j'ai honte de n'avoir pas plus tôt mérité ses reproches. Tu m'abreuverais des eaux du Léthé, qui, dit-on, rendent insensible, je ne pourrais cependant l'oublier. Ne t'y oppose pas, je te prie, ne repousse pas avec dédain mes paroles, ne me fais pas un crime de mon zèle, reçois pour tant de bienfaits cette faible marque de ma gratitude, sinon, malgré toi, je serai reconnaissant.

Jamais ta bienveillance n'a hésité à m'aider dans mon malheur, jamais ta bourse ne m'a refusé les secours de sa munificence. Aujourd'hui encore ta compassion, sans s'effrayer de ma disgrâce inattendue, soutient et soutiendra toujours mon existence. Tu me demanderas peut-être d'où me vient tant de confiance dans l'avenir? c'est qu'on n'abandonne jamais son ouvrage. Comme la Vénus qui presse sa chevelure trempée de l'onde marine, est l'œuvre et la gloire du sculpteur de Cos, comme les effigies d'ivoire et d'airain de la déesse guerrière qui protège la citadelle d'Athènes, sont sorties de la main de Phidias, comme Calamis revendique la gloire des coursiers, son chef-d'œuvre, de même que cette génisse qui paraît animée, est le travail de Myron, de même, Sextus, je ne suis pas le moindre de tes ouvrages, je puis le dire, ce que je suis est un don de ta main, l'œuvre de ta bonté.

(1) Suivant Heinsius, ce Pompée était un descendant de celui qui fut vaincu auprès de Numance, et que Cicéron appelle quelque part un homme nouveau. Valère-Maxime raconte qu'il accompagna ce Sextus Pompée dans son gouvernement d'Asie, à titre de compagnon et d'ami. On s'accorde généralement à dire que la mort d'Auguste arriva sous son consulat.

LETTRE DEUXIÈME.

à Sévère.

Il y a deux poètes de ce nom, l'un Cassius Severus, de Parme, dont parle Horace. Il avait pris parti dans la guerre civile pour les républicains, et combattu à Philippes. Après la défaite de Brutus et de Cassius, il se retira à Athènes, où Varius, dit-on, le fit mourir, à la sollicitation d'Auguste. Ce n'est pas de lui qu'il s'agit ici, mais apparemment de Cornélius Severus, poète épique, dont Quintilien parle, Inst. orat., liv. x.

ARGUMENT.

Ovide écrit cette lettre au poète Sévère, il lui dit pour quels motifs il n'a pas encore célébré son nom dans ses vers, quoique cependant il n'ait jamais cessé de lui écrire en prose.

Ces lignes que tu lis, Sévère, toi le plus grand des rois de la lyre, te viennent du milieu des Gètes à la longue chevelure. J'ai honte, s'il faut te dire la vérité, de ne t'avoir pas encore nommé dans mes livres, ce pendant, si je ne t'ai jamais adressé de vers, du moins un mutuel échange de lettres a toujours entretenu notre amitié. Oui, les vers sont le seul gage de souvenir que je ne t'aie pas donné. Et pourquoi te donner ce que tu fais toi-même? Qui donnerait du miel à Aristée, du vin au dieu de Falerne, à Bacchus, du froment à Triptolème, des fruits à Alcinoüs? Ton génie est fécond, et de tous ceux qui cultivent l'Hélicon, c'est toi qui recueilles la moisson la plus abondante. Envoyer des vers à un tel poète, c'était donner des feuillages aux forêts. Telle fut, Sévère, la cause de mon retard et cependant mon esprit ne répond plus comme jadis à mes désirs mais c'est un rivage aride que laboure ma charrue stérile. Sans doute comme la fange obstrue les veines d'où l'eau s'échappe, et que l'onde contenue par un puissant obstacle s'arrête à sa source comprimée; ainsi mon esprit est altéré par la fange du malheur, et mes vers coulent d'une veine appauvrie. Homère lui-même, s'il eût été placé sur cette terre, Homère, n'en doute pas, serait devenu Gète. Et puis, pardonne-moi, car, je l'avoue, mon ardeur pour l'étude s'est ralentie, et ce n'est que rarement que ma main trace des lettres. Ce feu sacré qui nourrit le cœur

des poètes, que je sentais jadis en moi, je ne l'ai plus. Ma Muse se décide avec peine à m'aider dans mon travail et quand j'ai pris mes tablettes, c'est par force, pour ainsi dire, qu'elle y porte une main paresseuse. Je n'ai que peu de plaisir, ou plutôt je n'en ai pas à écrire, et je ne trouve aucun charme à soumettre des mots à la mesure, soit parce que ce talent, loin de m'assurer aucun avantage, fut le principe de ma disgrâce, soit parce que c'est danser dans les ténèbres, que d'écrire des vers que personne ne lira.

Le lecteur anime l'écrivain, les éloges excitent le courage, et la gloire est un puissant aiguillon. Ici, à qui réciterais-je mes vers, sinon à des Coralles au teint jaunâtre, et à ces autres peuples qui habitent les rives barbares de l'Ister? Et pourtant que ferais-je seul ici? par quelle occupation abrégier le jour, et perdre mon triste loisir? Je n'aime ni le vin, ni le jeu perfide, qui font passer le temps inaperçu, je ne puis, comme je voudrais, car la guerre cruelle me le défend, charmer mes ennuis par la culture, et donner à la terre une face nouvelle. Que me reste-t-il donc, sinon les Muses? triste consolation, car ces déesses n'ont pas bien mérité de moi. Mais toi, qui bois avec plus de bonheur aux sources de l'Aonie, aime toujours une étude qui te donne d'heureux succès, rends aux Muses les honneurs que tu leur dois, et fais-moi lire dans ces lieux quelque nouveau fruit de tes veilles.

LETTRE TROISIEME.

à un ami inconstant.

ARGUMENT

Il s'empporte contre un ami perfide et lui rappelle l'instabilité des choses humaines.

Faut-il me plaindre ou me taire ? dirai-je ton crime, sans le nommer, ou ferai-je connaître à tous qui tu es? Je ne me servirai pas de ton nom, de peur de te rendre célèbre par mes plaintes, de peur que mes vers ne te donnent de la renommée. Quand mon navire reposait sur une carène solide, tu étais le premier à vouloir voguer avec moi. Aujourd'hui, parce que la Fortune a ridé son front, tu te retires, quand tu sais que j'ai

besoin de ton secours, tu dissimules même, tu veux faire croire que tu ne me connais pas, quand tu entends mon nom, tu demandes, Quel est cet Ovide? Je suis, tu l'entendras malgré toi, celui qu'une ancienne amitié unit, encore enfant, à ton enfance, celui qui le premier était instruit de tes affaires sérieuses, qui le premier partageait les plaisirs de tes jeux, celui qui, toujours avec toi, fut ton ami le plus assidu, le plus intime, celui que tu appelaais ton unique Muse. Eh bien ! cet ami, tu ne sais aujourd'hui s'il vit encore, tu ne songes pas, perfide, à informer de lui. Ou jamais je ne te fus cher, et alors, de ton propre aveu, tu me trompais ou, si tu ne feignais pas, ton inconstance est manifeste. Dis-moi donc, dis quel ressentiment a pu te changer, si tes plaintes ne sont pas justes, mes plaintes à moi le seront. Qui t'empêche d'être aujourd'hui ce que tu fus jadis ? Je suis devenu malheureux, est-ce un crime à tes yeux? Si tu ne pouvais m'assister ni de ta fortune, ni de tes démarches, tu pouvais m'envoyer du moins quelques mots de souvenir. J'ai peine à le croire, mais on dit que tu insultes encore à ma disgrâce, et que tes discours ne m'épargnent pas. Que fais-tu, insensé? pourquoi, si la fortune devait te quitter un jour, dessèches-tu les larmes qui pleureraient ton naufrage ? Cette déesse nous montre son inconstance par cette roue toujours mobile dont sans cesse elle foule le sommet, de son pied incertain, elle est plus légère que la feuille, que le moindre souffle, toi seul, ami sans foi, tu légales en légèreté. Toutes les choses d'ici-bas sont suspendues à un fil fragile, et l'édifice le plus solide s'écroule tout à coup. Qui ne connaît l'opulence du riche Crésus? et cependant, captif, il dut la vie à son ennemi. Ce tyran, si redouté naguère à Syracuse, c'est à peine si, par un vil emploi, il peut repousser les rigueurs de la faim. Quoi de plus grand que Pompée? et cependant Pompée fugitif implora d'une voix suppliante l'assistance de son client et celui à qui l'univers entier obéissait, devint lui-même le plus misérable des hommes. Ce guerrier fameux par ses triomphes sur Jugurtha et sur les Cimbres, qui, consul, donna tant de fois la victoire aux Romains, Marius se cacha dans la fange, dans les roseaux d'un marais, et souffrit mille outrages indignes d'un si grand homme. La puissance divine se joue des destinées humaines, et nous pouvons à peine compter sur l'heure présente. Si quelqu'un m'avait dit : Tu iras un jour sur les bords de l'Euxin , tu redouteras les atteintes de l'arc des Gètes : - Va,

aurais-je répondu, bois ces breuvages qui guérissent la raison, bois tous les sucς que produit Anticyre (1) . Et voilà pourtant ce que j'ai enduré. Quand j'aurais évité les traits des mortels, je ne pouvais échapper à ceux du plus grand des dieux. Toi aussi, tremble, et songe que ce qui fait ta joie, peut, pendant que tu parles, devenir un sujet de tristesse.

(1) L'île d'Anticyre produisait l'ellébore, plante qu'on croyait propre à guérir la folie. Carnéades l'Académicien, se préparant à écrire contre Zénon, prit de l'ellébore blanc, pour chasser les humeurs corrompues qui auraient pu nuire à la force de son esprit et à la vigueur de son jugement. Il y avait donc deux sortes d'ellébores, le blanc et le noir, le premier servait à purger l'estomac par les vomissements l'autre à purger le ventre par des évacuations alvines. L'ellébore était ainsi tout à la fois un vomitif et un purgatif. Pline, dans son Histoire Naturelle, dit que l'île d'Anticyre était le meilleur endroit pour prendre l'ellébore avec succès, et que le tribun Livius Drusus s'y rendit pour se guérir de l'épilepsie. Du reste, il paraît que la propriété spéciale de l'ellébore était de guérir la folie, pour peindre un fou du premier ordre, Horace dit que tout l'ellébore cueilli dans trois Anticyres ne lui rendrait pas la raison.

LETTRE QUATRIÈME.

à Sextus Pompée.

ARGUMENT.

Il assure qu'au milieu de ses malheurs il a appris avec bien du plaisir que Sextus était nommé consul, cette nouvelle l'a rempli de joie.

Il n'est pas de jour où l'humide Auster amène assez de nuages, pour que la pluie tombe sans interruption, il n'est pas de lieu assez stérile, pour qu'une plante utile ne s'y mêle souvent aux durs buissons, les coups de la fortune ne sont jamais si cruels, qu'elle n'adoucisse toujours le malheur par quelque joie. Me voilà, moi, privé de ma famille, de ma patrie, de la vue de mes amis, jeté par un naufrage sur les rives de la mer des Gètes, et j'y ai trouvé cependant de quoi dérider mon front, et oublier ma

fortune. Je me promenais, triste, sur le sable jaunissant, quand je crus entendre derrière moi le bruit d'une aile, je me retourne : ce n'était pas un corps que mes yeux pussent voir, et cependant mon oreille entendit ces paroles : « Je suis la Renommée, je suis venue à traversées routes immenses de l'air, pour t'annoncer de bonnes nouvelles : Pompée est nommé consul, Pompée, le plus cher de tes amis, l'année qui va venir sera belle et heureuse, » Elle dit, et quand elle eut répandu dans le Pont cette bonne nouvelle, la déesse se dirigea vers d'autres nations. Soudain ce joyeux message dissipa mes soucis, et ce lieu perdit pour moi sa sauvage horreur.

Ainsi donc, Janus, dieu au double visage, quand tu auras ouvert cette année si lente à venir, et que le mois qui t'est consacré aura chassé décembre, Pompée revêtira la pourpre de la dignité suprême, et il n'aura plus rien à ajouter à ses honneurs. Déjà je crois voir la foule se précipiter dans le palais du consul et le peuple se presser à l'envi dans l'enceinte trop étroite. D'abord tu montes au temple de la roche Tarpéienne, et les dieux y deviennent favorables à tes vœux. Des taureaux plus blancs que la neige, que Falisque a nourris dans ses pâturages, présentent leur tête au coup assuré de la hache. Tu voudras te rendre propices tous les dieux mais tu invoqueras surtout César et Jupiter. Le sénat te recevra dans son enceinte, et les pères, assemblés suivant l'usage, prêteront l'oreille à tes paroles. Quand ta voix éloquente, les aura remplis d'allégresse, quand ce jour aura ramené ces vœux de bonheur qui l'accompagnent tous les ans, quand tu auras rendu de justes actions de grâces aux dieux, et à César qui souvent te donnera l'occasion de les renouveler, alors, environné de tout le sénat, tu rentreras dans ta maison, et ta maison contiendra à peine tout ce peuple jaloux de te rendre ses hommages. Et moi, malheureux, on ne me verra pas dans cette foule ! et mes yeux ne pourront jouir de ce spectacle ! Mais je te verrai du moins des yeux de l'esprit, et je contemplerai, quoique absent, les traits d'un consul qui m'est cher. Fassent les dieux que, dans ce jour, mon nom se présente un instant à ta pensée, et que tu dises : Hélas ! le malheureux ! que fait-il maintenant ? Si l'on m'apprend que tu aies prononcé ces paroles, j'avouerai aussitôt que mon exil est moins cruel.

LETTRE CINQUIÈME.

à S. Pompée, déjà consul.

ARGUMENT.

Il envoie cette lettre à S. Pompée, pour le remercier de l'avoir secouru dans son exil, et de l'avoir comblé de biens.

Allez, distiques légers, allez, qu'un docte consul vous entende, présentez ces paroles à un magistrat auguste. La route est longue, vous ne marchez qu'à pas inégaux, et la terre est cachée sous la neige dont l'hiver la couvre. Quand vous aurez traversé la Thrace glacée, l'Hémus enveloppé de nuages, et les ondes de la mer Ionienne, vous arriverez, en moins de dix jours, même sans presser votre marche, dans la ville, reine du monde. De là dirigez-vous tout d'abord vers la maison de Pompée, il n'en est pas qui soit plus voisine du Forum d'Auguste. Si un curieux, dans la foule, vous demande qui vous êtes, d'où vous venez, faites entendre à son oreille trompée quelque nom pris au hasard. Il n'y aurait pas de danger, je le crois, à parler avec franchise mais pourtant un nom emprunté vous exposera moins. Il ne vous sera pas permis, dès que vous aurez touché le seuil, de voir le consul sans obstacle. Ou bien, magistrat équitable, il rendra la justice aux Romains, élevé sur un siège d'ivoire enrichi de diverses figures ou bien il mettra à l'enchère la ferme des revenus publics, attentif à conserver intacts les richesses de la grande cité ou, au milieu des sénateurs assemblés dans le temple que Jules a fondé, il s'occupera de graves intérêts dignes d'un si grand consul ou il offrira ses vœux accoutumés à Auguste et à son fils, et les consultera sur ses fonctions encore nouvelles pour lui. Le temps que ces soins lui laisseront, sera consacré tout entier à César Germanicus, c'est lui qu'après les dieux puissants il révère le plus.

Toutefois, quand il se sera reposé de cette multitude d'affaires, il vous tendra une main bienveillante, et peut-être vous demandera-t-il ce que je fais, moi, votre père, voici comme je désire que vous lui répondiez : « Il vit encore, et sa vie, il reconnaît qu'il te la doit, à toi, mais, avant tout, à la clémence de César. Souvent il raconte avec reconnaissance qu'à son départ pour l'exil, ce fut à tes soins qu'il dut de parcourir sans danger tant de contrées barbares, que, si le glaive des Bistons ne s'est pas abreuvé de son sang, ce fut un

effet de ta tendre sollicitude, qu'en outre, pour qu'il ménageât ses propres ressources, tu pourvus généreusement aux besoins de son voyage. En reconnaissance de tant de bienfaits, il jure qu'il sera à jamais ton serviteur dévoué. Les arbres n'ombrageront plus les sommets des montagnes, les mers ne seront plus sillonnées par les vaisseaux aux voiles, rapides, les fleuves, dans un cours rétrograde, remonteront vers leur source, avant qu'il perde le souvenir de tes bienfaits. » Quand vous aurez achevé ces mots, priez-le de conserver son propre ouvrage, et votre message sera rempli.

LETTRE SIXIÈME.

à Brutus.

ARGUMENT.

Il déplore la mort de Fabius Maximus son intercesseur, et celle d'Auguste lui-même, qui le privent de tout espoir de retour. Il loue la bienveillance de Brutus et sa bonté pour ceux qui l'implorent.

Cette lettre que tu lis, Brutus, te vient de ces lieux où tu ne voudrais pas qu'Ovide fût relégué. Mais ce que tu ne voudrais pas, un déplorable destin l'a voulu. Hélas! ce destin est plus puissant que tes vœux. J'ai passé dans la Scythie les cinq années d'une olympiade, et j'entre déjà dans un second lustre, car la fortune s'obstine à me poursuivre, et la perfide repousse mes vœux de son pied cruel. Tu avais résolu, Maxime (1), toi l'honneur de la famille des Fabius, d'adresser en ma faveur des paroles suppliantes au divin Auguste et tu meurs avant de le prier et moi, Maxime, je suis peut-être la cause de ta mort, je ne valais pas un si haut prix. Je n'ose plus confier à personne le soin de me sauver, ta mort me défend d'implorer aucun appui. Auguste commençait à pardonner à ma faute, à mon erreur, il est enlevé à la fois à mon espoir et au monde. Cependant, Brutus, je vous ai envoyé de ces bords lointains, en l'honneur de ce nouvel habitant du ciel, des vers tels que ma Muse a pu me les dicter. Puisse ma piété m'être de quelque secours ! puisse-t-elle mettre un terme à mes malheurs, et adoucir la colère de cette auguste maison!

Et toi aussi, je le jurerais sans crainte, tu fais les mêmes vœux, Brutus, toi qui m'as donné tant de preuves d'amitié, tu m'as toujours montré une affection véritable mais cette affection, dans mon malheur, a pris de nouvelles forces. En voyant tes larmes couler avec les miennes, on aurait cru que tous deux nous étions condamnés à la même peine. La nature t'a fait bon et sensible, elle n'a donné à personne un cœur plus compatissant. Oui, si l'on ignorait quelle est ta puissance dans les débats du Forum, on aurait peine à croire que la bouche puisse faire condamner un accusé, la contradiction n'est qu'apparente, il est dans la nature de se montrer à la fois facile aux suppliants et terrible aux coupables. Quand tu entreprends de venger la sévérité des lois, chacune de tes paroles semble trempée dans un venin mortel. Puissent nos ennemis éprouver combien les armes sont terribles, et sentir les traits de ton éloquence ! tu es si habile à les aiguïser, qu'à te voir, on ne soupçonnerait pas un talent de ce genre sous un tel extérieur. Mais si tu vois quelque victime des injustices de la fortune, alors ton cœur est plus tendre que celui d'une femme. Je l'ai éprouvé, moi surtout, quand la plupart de mes amis m'ont renié, m'ont méconnu. Ceux-là je les oublie mais je ne vous oublierai jamais, vous dont la sollicitude a soulagé mes souffrances. L'Ister, hélas ! trop voisin de moi, remontera des bords de l'Euxin vers sa source, et, comme si nous revenions au temps du festin de Thyeste, le char du Soleil retournera vers les ondes de l'orient, avant que vous, qui avez pleuré ma perte, vous me trouviez coupable d'ingratitude et d'oubli.

(1) Ovide, à ce qu'il paraît, n'était pas fort au courant de ce qui se passait à Rome, puisqu'il se croyait la cause de la mort de Fabius Maximus. Cet événement n'est pas clair mais le chapitre 5 du livre I des Annales de Tacite, prouve suffisamment qu'il avait une tout autre cause. La fin soudaine de Maximus fit soupçonner un crime de la part de Livie, lors de la mort d'Auguste.

LETTRE SEPTIÈME.

à Vestalis

ARGUMENT.

Le poète appelle à témoin des rigueurs de son exil Vestalis, gouverneur de la Mysie. Il raconte ses hauts faits, surtout à la prise d'Egyptos.

Vestalis (1), puisque tu fus envoyé aux bords de l'Euxin pour rendre la justice aux peuples qui habitent sous le pôle, tu vois de tes yeux dans quelle contrée je languis, et tu attesteras que mes plaintes continuelles ne sont pas sans fondement. Ton témoignage, illustre descendant des rois des Alpes, confirmera la vérité de mes paroles. Tu le vois, il est bien vrai qu'ici la mer est enchaînée par les glaces, qu'ici le vin, durci par la gelée, cesse d'être liquide. Tu vois les farouches Iasyges (2) conduisant leurs bœufs et leurs lourds chariots sur les ondes de l'Ister, tu vois aussi que leurs flèches aiguës volent armées d'un funeste poison, et que leurs traits sont doublement mortels. Et plutôt aux dieux que, simple témoin de cette partie de mes maux, tu ne l'eusses pas toi-même éprouvée dans les combats!

C'est à travers mille périls que l'on arrive au grade de premier centurion. Cet honneur fut décerné naguère à ta valeur mais, malgré les nombreux avantages attachés à ce titre glorieux, ton mérite était encore au dessus de ton rang. Témoin l'Ister, dont les ondes furent jadis par ton bras teintes du sang des Gètes. Témoin Égyptos qui, reprise à ton approche, sentit que son heureuse situation n'était pour elle d'aucun secours. Aussi bien défendue par sa position que par les bras de ses soldats, cette ville s'élevait jusqu'aux nues sur le sommet d'une montagne. Un ennemi barbare l'avait enlevée au roi de Sithonie, et, vainqueur, il jouissait du fruit de sa conquête. Mais Vitellius (3), descendant le courant du fleuve, débarque ses soldats, et porte ses étendards contre les Gètes. Alors, courageux descendant de l'antique Daunus, une noble ardeur t'entraîne contre les ennemis, tu pars aussitôt, couvert d'armes brillantes qui attirent au loin tous les regards, tu ne veux pas que tes hauts faits restent cachés dans l'ombre. Précipitant ta marche, tu braves le fer, la nature des lieux, et les pierres qui tombent, plus nombreuses que la grêle dans la saison des frimas. Rien ne t'arrête, ni les javelots lancés du haut des murs, ni les traits trempés dans le sang des vipères, ton casque se hérisse de flèches aux plumes peintes, et ton bouclier n'offre plus de place à de nouveaux coups. Tu n'as pas le bonheur de

dérober ton corps à toutes les blessures mais l'ardent amour de la gloire est plus fort que la douleur. Tel, dans les champs de Troie, Ajax, devant les vaisseaux des Grecs, soutint, dit-on, l'attaque et les feux d'Hector. Bientôt on joignit l'ennemi, la mêlée s'engagea, et l'épée sanglante put de près disputer la victoire. Je ne puis redire tout, ce que fit alors ta valeur, combien de guerriers tu immolas, quelles furent tes victimes, et comment elles succombèrent. Vainqueur, tu foulais des monceaux de Gètes immolés par ton glaive, et ton pied pressait de nombreux cadavres. Le second centurion combat à l'exemple de son chef, chaque soldat porte et reçoit mille coups. Mais ta valeur t'élève au dessus de tous les autres, autant que Pégase surpassait en vitesse les plus rapides coursiers. Égyptos est vaincue, et mes chants, Vestalis, attesteront à jamais tes exploits.

(1) Nous ne pouvons dire à quelle famille appartenait ce Vestalis. Pline (liv. XXXV et XXXVI) parle d'un Fabius Vestalis qui avait écrit sur la peinture. Nous ne savons pas davantage quels étaient ces rois des Alpes dont Ovide le fait descendre.

(2) Les Iasyges étaient un peuple habitant des plaines scythiques et des bords de l'Ister ou Danube.

(3) On croit que ce Vitellius était l'oncle de celui qui fut empereur.

LETTRE HUITIEME,

à Suillius

ARGUMENT.

C'est après la mort d'Auguste, dont nous avons déjà parlé, que le poète écrit à Suillius, gendre de sa femme. Il le remercie de la lettre qu'il a reçue de lui, quoique arrivée, un peu tard, elle lui a fait le plus grand plaisir. Il lui demande ensuite de le faire rentrer en grâce auprès de Germanicus le jeune. En reconnaissance de ses bienfaits, il promet à Germanicus, non des temples de marbre, mais des louanges dans ses vers. Il prouve que rien ne peut être plus agréable à l'homme puissant, que les vers des poètes qui célèbrent sa gloire. Alors, saisissant cette occasion, il vante la puissance de la poésie, il fait des vœux

pour que ses vers lui soient utiles, afin que, s'il ne peut obtenir son retour dans la patrie, il obtienne, du moins, un exil moins éloigné de Rome , où il puisse apprendre les hauts faits de César, et les célébrer dans ses vers.

Docte Suillius (1), ta lettre, quoique arrivée un peu tard, m'a fait un vrai plaisir. Tu me dis que, si une tendre amitié peut par des prières fléchir les dieux, tu soulageras mes malheurs. Quand même tu ne le pourrais, je te serais cependant obligé de ton intention bienveillante, c'est bien mériter de moi, que de vouloir m'être utile. Puisse l'ardeur de ton zèle se soutenir longtemps ! puissent mes malheurs ne pas lasser ta pieuse affection ! J 'ai quelque droit de la réclamer, des liens de parenté nous unissent, fasse le ciel qu'ils soient toujours indissolubles ! Ton épouse est, pour ainsi dire, ma fille, et celle qui te donne le nom de gendre me donne celui d'époux. Malheur à moi, si, en lisant ces vers, tu fronces le sourcil, si tu rougis de ma parenté! mais tu n'y trouveras aucun sujet de honte, si ce n'est cette fortune, qui pour moi fut aveugle. Si tu considères ma naissance, tu verras, en remontant à l'origine, que mes nombreux aïeux furent tous chevaliers. Veux-tu examiner comment j'ai vécu ? ma vie, si on en retranche une malheureuse erreur, est pure et sans tache. Ah ! si tu espères quelque effet de tes prières, invoque d'une voix suppliante les dieux que tu honores. Tes dieux à toi, c'est le jeune César : apaise celte divinité, il n'en est pas dont les autels soient plus connus de toi, elle ne souffre jamais que les prières de son ministre restent sans effet. C'est auprès d'elle qu'il faut chercher un remède à mes maux. Qu'elle m'envoie un souffle favorable, quelque léger qu'il soit, ma barque se relèvera du sein des ondes qui l'engloutissent : alors je livrerai aux flammes rapides un encens solennel, et mon témoignage attestera la puissance de ton dieu. Je ne t'élèverai pas, Germanicus, un temple en marbre de Paros, mon désastre a épuisé ma fortune. Que les familles, que les villes opulentes vous élèvent des temples, Ovide vous offrira des vers, ce sont là ses richesses. C'est rendre bien peu, sans doute, en retour d'un grand service, que d'offrir des paroles à celui qui m'accordera la vie mais donner ce que l'on a de mieux, c'est satisfaire à la reconnaissance, la piété ne peut aller au delà. L'encens du pauvre, offert aux dieux dans un vase sans prix, n'a pas moins de pouvoir que celui

qu'on leur offre sur un vaste bassin. L'agneau qui tette encore sa mère, aussi bien que la victime nourrie dans les pâturages de Falisque, teint de son sang les autels du Capitole. Mais que dis-je? ce qui flatte le plus l'homme puissant, ce sont les hommages que les poètes lui renflent dans leurs vers, ce sont les vers qui proclament votre gloire, et préservent de l'oubli la renommée de vos actions, ce sont les vers qui donnent à la vertu une vie durable, et qui, la sauvant du tombeau, la font connaître à la dernière postérité. Le temps destructeur ronge le fer et le marbre, et rien ne résiste à la puissance des siècles mais les ouvrages des poètes bravent les années : c'est par les écrits des poètes que vous connaissez Agamemnon et tous ces guerriers qui ont porté les armes avec lui ou contre lui. Sans le secours des vers, qui connaîtrait Thèbes et les sept chefs, et tous les événements qui précédèrent, et tous ceux qui suivirent? Ce sont les vers, si j'ose le dire, qui font les dieux eux-mêmes, et leur majesté a besoin d'une voix qui célèbre ses grandeurs. Les vers nous apprennent que du chaos, de cette forme première de la nature encore confuse, sortirent l'ordre et les éléments divers, et que les Géants, aspirant à l'empire des cieux, furent précipités dans le Styx par les Feux vengeurs, enfants des Nues. Ce sont eux qui ont assuré la gloire de Bacchus, triomphateur des Indes, et d'Alcide, conquérant d'Échalie. Et naguère, César, quand ton aïeul, par sa vertu, s'éleva jusqu'aux cieux, les vers ne furent pas étrangers à son apothéose.

Ainsi, Germanicus, si mon génie conserve encore quelque vigueur, elle te sera consacrée tout entière. Poète toi-même, tu ne peux dédaigner les hommages d'un poète, tu sais trop bien en apprécier la valeur et si ton grand nom ne t'avait appelé à de plus hautes destinées, tu serais devenu l'honneur et la gloire des Muses.

Il est plus glorieux, sans doute, d'inspirer des vers, que d'en faire soi-même et cependant tu ne peux renoncer tout à fait à ton talent, tantôt tu livres des batailles, tantôt tu soumets des mots aux lois de la mesure, et ce qui est un travail pour d'autres n'est qu'un jeu pour toi. Ni la lyre, ni l'arc, ne sont étrangers à Apollon, et ses mains divines en manient tour-à-tour les cordes, de même tu n'ignores ni les arts des savants, ni ceux des princes, et ton esprit se partage entre Jupiter et les

Muses. Puisqu'elles ne m'ont pas repoussé non plus de ces ondes que le cheval issu de la Gorgone fit jaillir dû sol creusé par son pied,, qu'il me soit utile, salutaire aujourd'hui d'être initié aux mêmes mystères, d'avoir cultivé les mêmes études ! Que j'échappe enfin aux Gètes cruels, à ces rivages trop voisins des Coralles sauvages! Si, dans mon malheur, la patrie m'est fermée pour toujours, qu'au moins j'habite un lieu moins éloigné de la ville de l'Ausonie, un lieu où je puisse célébrer ta gloire à sa naissance, et chanter sans retard tes hauts faits! Pour que les dieux du ciel soient propices à ces vœux, cher Suillius, implore-les en faveur de celui que ton épouse peut appeler son père.

(1) Ce Suillius n'était rien moins qu'un honnête homme, s'il est vrai que ce soit le même dont il est parlé dans les premiers chapitres du livre XI des annales de Tacite, nous y renvoyons le lecteur. Après la mort de Germanicus, dont il avait suivi la fortune, il fut condamné comme juge prévaricateur, et banni de l'Italie, puis relégué par un édit de Tibère, il revint à Rome, après la mort de ce prince, et se rendit agréable à Claude et à Messaline, en accusant ceux dont les courtisans convoitaient la fortune. Plus tard, il reçut le prix de ses œuvres, et fut relégué dans les îles Baléares. On peut voir au liv. xiii , ch. 42 et 43 des Annales, sa défense contre les attaques de Sénèque, qui finit par lui faire appliquer la loi Cincia, c'était, du reste, un homme assez éloquent, énergique et prêt à tout.

LETTRE NEUVIÈME.

à Grecinus

ARGUMENT.

Grecinus avait été nommé consul, il devait avoir pour successeur Pomponius Flaccus son frère. Après l'avoir félicité de cet honneur, le poète se plaint de ne pouvoir être près de lui. Il recommande ses intérêts à l'un et à l'autre. Il dit que les rigueurs de son cruel exil doivent être connues de Flaccus, qui a été gouverneur de la Mysie. Il prend la terre du Pont à témoin de sa probité, appréciée des Barbares eux-mêmes, et de sa piété envers les Césars.

C'est de ces lieux où l'a placé le sort, et non sa volonté, c'est des bords de l'Euxin qu'Ovide t'envoie ces vœux, ô Grécinus (1). Fassent les dieux que ma lettre te parvienne en ce jour, qui le premier te verra précédé des douze faisceaux! Consul, tu vas monter sans moi au Capitole, et je ne figurerai pas dans ton cortège mais que du moins ma lettre remplace près de toi son auteur, et qu'elle te présente, au jour fixé, l'hommage de ton ami ! Si j'étais né sous un astre plus favorable, si l'essieu de mon char ne s'était brisé dans la carrière, ces devoirs que te rend aujourd'hui ma main dans cette lettre, ma bouche te les aurait rendus. Dans mes félicitations, à des vœux de bonheur j'aurais mêlé mes embrassements, et tes nouveaux honneurs m'auraient appartenu non moins qu'à toi-même.

Oui, je l'avoue, j'aurais été fier de ce beau jour, aucun palais n'eût été assez vaste pour mon orgueil. Pendant que tu marches, entouré de l'auguste cortège du sénat, chevalier, je précéderais les pas du consul, et moi, si jaloux d'être toujours auprès de toi, je m'applaudirais de ne pouvoir trouver place à tes côtés. Quand je serais écrasé par la foule, je ne m'en plaindrais pas, c'est avec joie que, dans ce jour, je me sentirais pressé par la multitude. Je contemplerais avec bonheur la longue file du cortège, et l'espace immense occupé par une foule innombrable. Enfin, vois comme je serais attentif aux choses les plus simples, j'examinerais jusqu'au tissu de la pourpre dont tu serais revêtu, j'étudierais les figures ciselées sur ta chaise curule, et les riches sculptures de l'ivoire de Numidie. Après ton entrée solennelle dans le temple du mont Tarpéien, pendant que la victime sainte tomberait par ton ordre, le dieu puissant, placé au milieu de l'auguste enceinte, m'entendrait, moi aussi, lui adresser en secret mes actions de grâces, et du fond de mon cœur je lui offrirais plus d'encens que n'en brûlent les bassins sacrés, heureux, mille fois heureux de te voir élevé aux suprêmes honneurs! Oui, je serais présent au milieu de tes amis, si un destin plus doux me permettait le séjour de Rome. Ce plaisir, que mon esprit peut seul goûter aujourd'hui, alors mes yeux le partageraient. Les dieux ne l'ont pas voulu! peut-être est-ce avec justice car à quoi bon nier que mon châtiment fût mérité?

Mon esprit, du moins, qui seul n'est pas exilé de Rome, jouira de ce spectacle, il contempera ta robe prétexte et tes faisceaux, il te verra rendre la justice au peuple, et se croira transporté dans ces lieux qui me sont interdits. Je te verrai tantôt mettre aux enchères, pour la durée d'un lustre, les revenus de l'empire, et affermer nos richesses avec une probité scrupuleuse, tantôt faire entendre, au milieu du sénat, des paroles éloquentes, et chercher ce que peut réclamer l'intérêt de l'état, tantôt décerner des actions de grâces aux Immortels, et frapper les blanches têtes des superbes taureaux. Puisses-tu, après avoir prié pour de plus graves intérêts, demander aussi que la colère divine s'apaise en ma faveur! A cette prière, que le feu sacré s'élève de l'autel chargé d'offrandes, et qu'une flamme brillante favorise tes vœux d'un heureux présage ! Cependant je ne serai pas tout entier aux regrets et dans ces lieux aussi je célébrerai, comme je le pourrai, la fête de ton consulat.

A ce bonheur s'en joint un autre, et il n'est pas moins grand, ton frère doit hériter de ta dignité. Oui, Grécinus, ce pouvoir, qui expire pour toi à la fin de décembre, doit commencer pour lui au jour de Janus et telle est votre tendre amitié, que vous serez fiers tour à tour, toi des faisceaux de ton frère, et lui des tiens. Ainsi tu doubleras ton consulat, il doublera le sien, et cette dignité restera deux ans dans la même famille. Quelle qu'en soit la grandeur, quoique, dans la ville de Mars, aucun pouvoir n'éclipse le pouvoir suprême des consuls, cependant la main auguste dont il émane ajoute encore à cet honneur, et le don participe de la majesté du donateur. Qu'il vous soit donc donné, à Flaccus et à toi, d'obtenir toujours ainsi les suffrages d'Auguste! Cependant, quand le soin des affaires ne l'occupera pas tout entier, unissez, je vous en prie, vos prières aux miennes et pour peu qu'un vent favorable gonfle la voile, hâtez-vous de lâcher les cordages, afin que mon navire sorte enfin des ondes du Styx.

Naguère Flaccus commandait dans ces lieux, et sous ses auspices, Grécinus, les bords farouches de l'Ister jouissaient du repos. Il sut maintenir dans une paix constante les peuples de Mysie, et son glaive effraya les Gètes, fiers de leurs armes. Par son courage actif, il a reconquis Trosmis, enlevée par l'ennemi, il

a rougi le Danube du sang des Barbares. Demande-lui quel est l'aspect de ces lieux, quelles sont les rigueurs du ciel de Scythie, demande-lui combien sont terribles les ennemis qui m'entourent, qu'il te dise si leurs flèches légères ne sont pas trempées dans le fiel des serpents, s'ils n'immolent pas des victimes humaines devant de barbares au tels, si c'est moi qui vous trompe, ou si réellement le froid gèle et enchaîne le Pont-Euxin, s'il couvre de glace une vaste étendue de mer. Quand il t'aura répondu, informe-toi de ce que l'on dit de moi dans ce pays, demande comment je vis dans ce cruel exil, ici personne ne me liait et, certes, je ne mérite pas de haine, mon cœur n'a pas changé avec ma fortune. J'ai conservé dans mon âme ce calme que tu louais souvent, et sur mon visage cette pudeur que, depuis longtemps, tu me connais. Sur ces bords lointains, dans ces lieux où un ennemi barbare rend les lois impuissantes devant la force brutale des armes, telle a été ma vie, que, depuis tant d'années, Grécinus, ni femme, ni homme, ni enfant ne saurait se plaindre de moi. Aussi, puisqu'il me faut invoquer le témoignage de cette contrée, les habitants de Tomes, touchés de mes malheurs, me soutiennent et me favorisent. Ils voudraient bien que je partisse, parce qu'ils voient que je le désire mais, pour eux-mêmes, ils souhaitent que je reste. Si tu n'en crois pas mes paroles, crois-en les décrets, les actes publics qui font mon éloge, et m'exemptent des charges de l'état et, quoiqu'il ne convienne pas au malheureux de se glorifier ainsi, les villes voisines m'accordent les mêmes privilèges.

Ma piété est connue de cette terre étrangère, on sait que dans ma maison est un sanctuaire dédié à César, là sont aussi les images de son fils pieux et de son épouse, souveraine prêtresse, de ces deux divinités non moins augustes que notre nouveau dieu. Et pour qu'il n'y manque aucun membre de cette famille, ses deux petits-fils y sont aussi, l'un auprès de son aïeule, l'autre à côté de son père. Je leur offre de l'encens avec des prières, toutes les fois que le jour se lève des rives de l'Orient. Interroge le Pont tout entier, le témoin de ma piété, il ne démentira pas mes paroles. La terre du Pont sait encore que je célèbre par des jeux le jour de la naissance de notre dieu, avec toute la solennité que permet cette contrée. Cette piété n'est pas moins célèbre parmi les étrangers que la vaste Propontide nous envoie sur ces mers ton frère lui-même, quand il commandait

la rive gauche du Pont, en aura peut-être entendu parler. Ma fortune ne répond pas à mon zèle ; mais c'est avec bonheur que, dans ma pauvreté, je consacre à ces hommages mes faibles ressources. Relégué loin de Rome, mon but n'est point de frapper vos regards, mais je mécontente d'une piété sans éclat ; et cependant un jour le bruit en viendra jusqu'aux oreilles du prince ; rien ne lui échappe de ce qui se fait dans le monde. Tu la connais, du moins, toi qui fus admis dans les cieux, tu la vois, César, car la terre est soumise à tes regards. Placé parmi les astres, tu entends de la voûte céleste les vœux inquiets qui s'échappent de ma bouche. Peut-être parviendront-ils aussi jusqu'à toi, ces vers que j'ai envoyés à Rome, pour célébrer ton entrée dans le ciel. J'en ai le pressentiment, ils apaiseront ta divinité et ce n'est pas sans raison que tu portes le doux nom de père.

(1) Cette lettre, adressée à Grécinus, consul désigné, n'est guère qu'une fade paraphrase de la quatrième et de la cinquième lettre du livre III, écrites à Sextus Pompée. Nous renvoyons le lecteur aux notes de ces deux lettres.

LETTRE DIXIÈME.

à Albinovanus

ARGUMENT.

Le poète prétend que les malheurs d'Ulysse, quelque cruels qu'ils aient été, ne sont pas comparables aux rigueurs qu'il endure depuis six ans dans son exil. Il rappelle à Albinovanus, le poète où il a célébré la gloire de Thésée, et lui propose à imiter la fidélité constante de son héros.

Voilà le sixième été qu'il me faut passer sur les bords cimmériens, au milieu des Gètes grossiers. Quel marbre, cher Albinovanus (1), quel fer serait assez dur pour résister autant que moi ? L'eau en tombant creuse la pierre, l'anneau s'use par le frottement, le soc recourbé s'émousse contre la terre qu'il presse. Le temps, qui détruit tout, n'épargnera-t-il donc que moi ? La mort même ne peut pénétrer de ses coups la trame de mes jours.

On cite pour modèle d'une patience inébranlable Ulysse, qui, pendant deux lustres, erra au gré des flots mais il n'eut pas à supporter continuellement les rigueurs du destin, il eut souvent des intervalles de repos. Fut-il si malheureux d'aimer pendant six ans la belle Calypso, et de partager la couche d'une déesse des mers ? Il fut accueilli par le fils d'Hippotas, qui lui donna les vents emprisonnés, pour qu'un souffle favorable dirigeât, à son gré, ses voiles. Il ne fut pas si pénible d'entendre de jeunes filles aux chants harmonieux, son palais ne trouva pas amer le fruit du lotus. Ah! que l'on me donne de ces sucs qui font oublier la patrie, je les achèterai au prix d'une partie de ma vie! Tu ne compareras pas sans doute la ville des Lestrygons avec ces peuples qu'arrose l'Ister, dans son cours sinueux. Le Cyclope ne l'emporte pas en cruauté sur le barbare Phycès et qu'est-ce encore que Phycès, au milieu de tant de sujets d'alarmes? Si les monstres qui garnissent le flanc difforme de Scylla font entendre d'affreux aboiements, les navires héniochiens sont encore plus funestes aux matelots. Charybde n'est pas non plus comparable aux terribles Achéens, quoique trois fois elle vomisse les flots qu'elle engloutit trois fois. Ces Barbares, sans doute, infestent avec plus d'audace la rive droite du fleuve mais le côté que j'habite n'est pas, non plus, exempt de leurs ravages. Ici la campagne est sans feuillage, les flèches empoisonnées, ici l'hiver rend la mer accessible même au piéton, et sur ces ondes où la rame ouvrait naguère un passage, le voyageur, négligeant son vaisseau, s'avance à pied sec. Ceux qui arrivent de Rome nous disent que vous avez peine à croire à tant de misère, qu'il est malheureux, celui qui souffre des maux incroyables ! Crois-moi, cependant et je ne veux pas te laisser ignorer pourquoi l'affreux hiver gèle ainsi la mer des Sarmates. Tout près de nous est cette constellation qui présente la forme d'un char, et dont l'influence répand un froid rigoureux. C'est d'ici que sort Borée, cette rive est son domaine, plus il naît près de nous, plus son souffle est violent. Le Notus, au contraire, dont la tiède haleine part du pôle opposé, vient rarement de si loin, et ne nous arrive que languissant. Ajoute que, dans cette mer sans issue, se déchargent des fleuves nombreux, et que, par ce mélange, l'onde marine perd sa vertu. Là se jettent le Lycus, le Sagaris, le Pénus, l'Hypanis , le Cratès, et les eaux de l'Halys que bouleversent de nombreux tourbillons, là descendent aussi le violent Parthénus, et le

Cyuapès qui entraîne les rochers et le Tyras, le plus rapide des fleuves et toi, Thermodon , qui vois sur tes rives des femmes belliqueuses et toi, Phase, que visitèrent les héros de la Grèce, et le Borysthène avec les eaux limpides du Dyraspe et le Mélanthe, qui là vient terminer son cours lent et paisible et ce fleuve qui, séparant l'Asie de la sœur de Cadmus, se fraie un chemin entre ces deux contrées et d'autres sans nombre, parmi lesquels le Danube, le plus grand de tous, te dispute la palme, fleuve du Nil. Tous ces courants, en s'unissant à l'onde marine, l'altèrent, et ne lui permettent pas de conserver sa vertu. Bien plus, semblable à un étang, aux eaux dormantes d'un marais, sa couleur s'efface, elle est à peine azurée. L'eau douce surnage, plus légère que l'onde marine, à laquelle le mélange du sel donne une pesanteur particulière.

Si l'on me demande pourquoi je raconte tous ces détails à Pédon, et à quoi sert d'assujétir à la mesure de semblables idées, C'est employer le temps, répondrai-je, c'est tromper mes ennuis, voilà le fruit d'une heure ainsi passée en écrivant ces mots, j'oubliais ma douleur accoutumée, je ne sentais plus que j'étais au milieu des Gètes.

Pour toi, qui , dans tes vers, célèbres la gloire de Thésée, je ne doute pas que tu ne te montres digne des vertus de ton héros, que tu n'imites celui que tu chantes et, certes, il ne veut pas que l'amitié ne soit fidèle qu'aux jours du bonheur. Quel que soit l'éclat de ses hauts faits, quelque grand que nous le représente une voix si digne de le chanter, on peut cependant l'imiter en un point, en amitié, chacun peut devenir un Thésée. Je ne de mande pas qu'armé du glaive ou de la massue, tu domptes les brigands qui rendaient inaccessible l'isthme de Corinthe mais il faut que tu m'aimes, cela n'est pas dif ficile à qui veut bien. Est-il si pénible de conserver une foi pure, inviolable? Toi, dont la constante amitié ne s'est jamais démentie, tu ne prendras pas sans doute mon langage pour un reproche.

(1). Albinovane (v. 4). Tout ce que nous pouvons dire sur cet Albinovanus, c'est qu'il ne paraît pas être le même que celui à qui Horace a adressé une épître, celui d'Ovide s'appelle Caius Piso Albinovanus, l'autre Celsus.:

LETTRE ONZIEME.

à Gallion

ARGUMENT.

Il s'excuse d'avoir différé d'offrir ses consolations à Gallion, après la mort de sa femme.

Ce sera pour moi un crime impardonnable, Gallion, de n'avoir pas, jusqu'à ce jour, consigné ton nom dans mes vers car, je m'en souviens, quand les traits d'un dieu me frappèrent, toi aussi, par tes larmes, tu soulageas ma blessure. Et plutôt au ciel qu'affligé déjà de la perte d'un ami, tu n'eusses pas éprouvé de nouvelles douleurs! Les dieux ne l'ont pas voulu. Les cruels! ils ont cru qu'ils pouvaient sans crime te ravir une chaste épouse. Oui, naguère une lettre est venue m'annoncer ton deuil, et j'ai arrosé de mes larmes la nouvelle de ton malheur. Je n'oserai pas, moi, si peu philosophe, consoler un savant, ni te redire ces conseils de la sagesse qui le sont familiers. Déjà le temps, sinon la raison, aura sans doute mis fin à ta douleur. Pendant que ta lettre m'arrive, et que la mienne va te trouver à son tour à travers tant de mers, tant de terres, toute une année s'écoule. Il n'est qu'une époque pour les consolations de l'amitié, c'est lorsque la douleur est dans son cours, et que le malade réclame du soulagement. Mais quand le temps a calmé les blessures du cœur, des soins importuns ne font que les rouvrir. D'ailleurs, et puisse mon présage se vérifier! peut-être as-tu déjà trouvé le bonheur dans de nouveaux liens.

LETTRE DOUZIEME.

à Tuticanus

ARGUMENT.

Ovide écrit à Tuticanus que si, jusqu'à présent, il ne lui a pas envoyé de vers, c'est que son nom ne peut se soumettre aux lois de la mesure. Il le prie de se rappeler son ancienne amitié, et de chercher à soulager ses malheurs.

Si tu n'occupes aucune place dans mes livres, mon ami, c'est la faute de ton nom lui-même car personne ne me paraît plus que toi

digne de cet honneur, si, toutefois c'est un honneur de figurer dans mes écrits. Mais les lois de la mesure et la nature même de ton nom s'opposent à mon désir, je ne vois aucun moyen de te faire entrer dans mes vers, je n'oserais, en effet, partager ton nom entre deux vers, en faire la fin de l'un et le commencement de l'autre, j'aurais honte d'abréger une syllabe que la voix allonge, et de te nommer Tuticanus, je ne puis non plus t'admettre dans mon vers, en l'appelant Tuticanus, et changer de longue en brève la première syllabe, enfin je ne puis ôter sa rapidité à la seconde voyelle, et lui donner une quantité qui n'est pas dans sa nature. Si j'osais estropier ainsi ton nom, on se moquerait de moi, on dirait avec justice que j'ai perdu la raison.

Voilà pourquoi j'ai différé à te payer la dette de l'amitié mais ma terre l'acquittera avec usure. Oui, je te chanterai, on te reconnaîtra, n'importe à quels signes, je t'enverrai des vers, toi que, dès ton enfance, je connus enfant moi-même, toi qui dans le cours de ces années, dont notre vie s'est accrue également, me fus toujours cher, comme un frère l'est à son frère. Tu me prodiguas tes sages conseils, tu fus mon guide et mon compagnon, quand ma main, tendre encore, savait à peine diriger les rênes. Souvent j'obéis à tes critiques, pour corriger mes écrits, souvent aussi, dans tes vers, mes conseils effacèrent des taches, quand, sous l'inspiration des Muses, tu composais cette Phéacide que n'eut point désavouée le chantre de Méonie. Cette fidélité, cet accord, ils datent de notre verte jeunesse, et vivent encore inaltérables sous nos cheveux blancs. Si tu étais insensible à ces souvenirs, je croirais que ton cœur est enfermé dans le fer le plus dur, dans le diamant le plus impénétrable. Mais le Pont serait délivré de la guerre et des frimas, fléaux éternels de cette terre odieuse, Borée soufflerait la chaleur, et l'Auster le froid, mon sort deviendrait lui-même plus doux, avant que ton cœur se montrât cruel pour ton ami malheureux. Le destin n'a pas voulu, puisse-t-il ne vouloir jamais! mettre ainsi le comble à ma douleur. Seulement n'oublie pas de t'adresser aux dieux, et parmi eux au plus véritable de tous, à celui dont le règne voit ta gloire croître sans cesse, protégeant un banni avec toute la constance de l'amitié, fais que mes voiles n'attendent pas en vain un vent favorable. Tu demandes ce que je désire de toi, je veux mourir,

si je puis te le dire mais peut-on mourir, quand déjà on a cessé de vivre? Je ne sais ce que je dois faire, ce que je veux, ce que je ne veux pas, je vois à peine quel est mon intérêt. Crois-moi, la sagesse, la première, abandonne les malheureux, le sens et la raison s'enfuient avec la fortune. Cherche toi-même, je t'en prie, par quel moyen tu peux m'être utile, vois s'il est quelque chemin pour arriver au but de mes désirs.

LETTRE TREIZIÈME.

à Carus

ARGUMENT.

Ovide dit que ses vers seront reconnus à la couleur du style par un poète aussi distingué que Carus. Il raconte qu'il a chanté en langue gétique les louanges d'Auguste et que les Gètes eux-mêmes l'ont jugé digne rappelé par Auguste. Il ajoute que, cependant, son exil se prolonge depuis six années. Il s'adresse à Carus, chargé de l'éducation des fils de Germanicus, et lui demande de chercher à obtenir son pardon.

Toi qui mérites d'être compté parmi mes plus fidèles amis, et qui est pour moi tout ce que signifie ton nom, Carus, reçois mes vœux. Tu reconnais sur le champ d'où te vient cette lettre, à la couleur du style, à la tournure des vers, non qu'ils soient admirables, mais du moins ils diffèrent de tant d'autres! quels qu'ils soient, on y reconnaît ma main. Et toi aussi, quand tu effacerais les titres de tes écrits, il me semble que je pourrais toujours dire s'ils sont de toi, au milieu de mille autres, je distinguerais les tiens, je les reconnaîtrais à des marques certaines. L'auteur s'y décèle à mes yeux par une vigueur vraiment digne d'Hercule, vraiment digne du héros que tu chantes. Et peut-être ma Muse, trahie par la nature de ses productions, est-elle remarquable par ses défauts mêmes. La laideur de Thersite l'empêchait de rester inconnu, de même que, par sa beauté, Nirée attirait tous les yeux. Si mes vers ont des défauts, tu aurais tort d'en être surpris, ils sont, pour ainsi dire, l'ouvrage d'un poète gète. Oh! j'en ai honte, j'ai écrit des vers en langue gétique, j'ai assujéti à notre mesure des mots barbares! Cependant, félicite-moi, j'ai été goûté, et déjà les Gètes grossiers m'ont donné le nom de poète. Tu me demandes

mon sujet? j'ai célébré les louanges de César, le dieu que je chantais m'a soutenu dans ce travail nouveau. Ces peuples ont appris de moi que le corps du père auguste de la patrie était mortel, mais que son âme divine s'était élevée dans les demeures célestes, que sa vertu a trouvé un digne héritier dans son fils, qui, après bien des refus, n'a pris que malgré lui les rênes de l'empire, que tu es, ô Livie, la Vesta de nos chastes Romaines, loi qui te montres aussi digne de ton fils que de ton époux, qu'auprès du trône sont deux jeunes princes, fermes appuis de leur père, et qui déjà ont donné des gages certains de leur grande âme.

Quand j'eus récité ce poème inspiré par une Muse étrangère, quand ma main fut arrivée à la dernière page, je vis s'agiter toutes les têtes de mes auditeurs, tous leurs carquois remplis de flèches et leurs voix barbares firent entendre un long murmure. Un d'entre eux s'écria : «Puisque tu parles ainsi de César, César devrait le rendre à ta patrie. » Oui, il l'a dit, Carus, et cependant depuis six hivers je me vois relégué sous le pôle glacé. Mes vers ne me servent à rien, mes vers m'ont été funestes jadis, ils furent la première cause de ce déplorable exil. Mais, je t'en conjure par ces liens dont nous unit le culte des Muses, par le nom de l'amitié, sacré pour toi et, si tu m'entends, puisse Germanicus, chargeant des fers du Latiura ses ennemis captifs, fournir une riche matière aux poètes de Rome ! puissent être toujours à l'abri des dangers, ces enfants, objets de la sollicitude des dieux, et qui, pour ta gloire, furent confiés à tes soins ! Je t'en conjure, emploie tout ton pouvoir pour sauver un ami qui meurt, s'il ne change de séjour.

LETTRE QUATORZIEME.

à Tuticanus.

ARGUMENT.

Il désire changer d'exil, non que les habitants de Tomes soient mal disposés pour lui, il n'a jamais reçu d'eux que des services et des marques de bienveillance mais il voudrait, du moins, vivre à l'abri des attaques de l'ennemi.

C'est à toi que j'écris, à toi dont le nom excita naguère mes plaintes, parce qu'il refuse de se prêter à la mesure. Tu ne trouveras dans mes vers rien qui te fasse plaisir, si ce n'est que ma santé se soutient comme elle peut mais la santé même m'est odieuse, aujourd'hui tous mes vœux sont de sortir d'ici, pour aller n'importe en quel lieu. Je n'ai d'autre souci que de quitter cette terre, toute autre me plaira plus que celle où je suis, que je vois sans cesse. Que mon navire m'entraîne au milieu des Syrtes, à travers le gouffre de Charybde, pourvu que je m'éloigne du pays que j'habite. Le Styx lui-même, s'il existe, je le préférerais à l'Ister et s'il est dans le monde un abîme plus profond que le Styx, je le préférerais encore. Le champ cultivé est moins ennemi des herbes inutiles, l'hirondelle des frimas, qu'Ovide du voisinage des Gètes belliqueux.

Ces paroles irritent contre moi les habitants de Tomes, mes vers ont soulevé la colère publique. Je ne cesserai donc jamais de me nuire par mes vers! je serai donc toujours la victime de mon imprudent génie! et j'hésite encore à me couper la main, pour ne plus écrire, et je ne puis, insensé, renoncer à ces armes qui m'ont été si funestes ! Je me tourne de nouveau vers ces écueils d'autrefois, vers ces ondes où ma poupe s'est brisée dans le naufrage. Et pourtant, je ne suis pas coupable, je n'ai commis aucun crime, je vous aime, habitants de Tomes, je ne hais que votre pays. Que l'on fouille dans toutes les productions de mes veilles, on ne trouvera pas dans mes lettres une seule plainte contre vous. Ce dont je me plains, ce sont ces incursions qui, de toutes parts, nous menacent, ce sont ces ennemis qui battent vos remparts, c'est aux lieux, et non aux habitants, que s'adressent mes trop justes reproches. Et vous-mêmes, souvent, vous accusez votre sol.

La Muse du poète antique qui chanta la culture osa bien dire qu'Ascra, sa patrie, était insupportable en tout temps. Et il avait reçu le jour à Ascra, celui qui écrivit ces mots et pourtant Ascra ne s'irrita pas contre son poète. Qui jamais a plus chéri sa patrie que le prudent Ulysse? et pourtant, c'est lui qui nous apprend combien est âpre et stérile le lieu de sa naissance. Scepsius poursuivit de ses reproches amers, non le pays, mais les mœurs de l'Ausonie, il mit en cause Rome elle-même. La ville qu'il accusait supporta sans colère ses injustes

calomnies, et ne punit pas l'écrivain de l'audace de son langage. Mais des interprètes malveillants excitent contre moi la colère du peuple, et découvrent un nouveau crime dans mes vers. Oh ! que ne suis-je aussi heureux que mon cœur est pur ! Mes paroles n'ont encore blessé personne et, quand je serais plus noir que la poix d'Illyrie, aurais-je pu m'attaquer à un peuple si dévoué ? C'est avec bienveillance, que vous avez accueilli mon infortune, habitants de Tomes, tant d'humanité révèle votre origine grecque. Les Pélignes, mes compatriotes, et Sulmone, ma patrie, n'auraient pu se montrer plus sensibles à ma disgrâce. Un honneur que vous accorderiez à peine à celui que la fortune a respecté, vous me l'avez accordé naguère et, sur ces bords, moi seul jusqu'à ce jour je me suis vu exempt des charges publiques, moi seul, et ceux à qui la loi donne droit à ce privilège. Vous m'avez ceint la tête d'une couronne sacrée, que j'ai reçue malgré moi de la faveur du peuple. Aussi la terre de Délos, qui seule offrit un asile à Latone errante, n'est pas plus chère au cœur de la déesse que ne l'est au mien Tomes, où, banni de ma patrie, j'ai trouvé jusqu'à ce jour l'hospitalité la plus fidèle. Plût aux dieux seulement que tout espoir de paix ne lui fût pas ravi ! qu'elle fût plus éloignée du pôle glacé !

LETTRE QUINZIÈME.

à Sextus Pompée.

ARGUMENT.

Le poète déclare qu'il doit à Sextus d'avoir conservé la vie que César lui a accordée. Il fait des vœux pour que Sextus obtienne un adoucissement à son exil, de l'empereur, pour lequel il professe une pieuse vénération.

S'il est encore au monde un homme qui se souvienne de moi, et qui s'informe de ce que devient Ovide dans son exil, qu'il sache que César m'a donné la vie, et que Sextus me l'a conservée. Oui, toujours Sextus sera pour moi le premier après les dieux. Que je passe en revue toute la durée de ma misérable vie, il n'est aucun de mes jours qui ne soit marqué par ses bienfaits, j'en compterais autant que, dans un jardin fertile, la grenade sous sa flexible enveloppe enfame de grains de pourpre, autant qu'il croît d'épis sur la terre d'Afrique, de raisins sur les coteaux

de Tmole, d'olives à Sicyone, autant que l'Hybla donne de rayons de miel. Je le déclare moi-même, tu peux en prendre acte, signez tous, citoyens, il n'est pas besoin de la puissance des lois, je l'avoue sans contrainte, tu peux me compter, moi chétif, dans ton patrimoine, je veux être une partie, quelque faible qu'elle soit, de ta fortune. Les terres que tu possèdes en Sicile, et dans la contrée où règne Philippe, cette maison qui se prolonge jusqu'au forum d'Auguste, et ce domaine de Campanie, les délices de son maître, tous ces biens qui t'appartiennent par droit d'héritage ou d'achat, ne sont pas plus que moi ta propriété, grâce à cette triste acquisition, tu ne peux dire que tu n'as aucun bien dans le Pont. Plaise aux dieux que tu le puisses un jour, que j'obtienne un séjour moins ennemi, et que tu réussisses à mieux placer ton bien !

Puisque cela dépend des dieux, de ces dieux que ta piété ne cesse d'honorer, cherche à les fléchir par tes prières, tu le peux car ton amitié est peut-être autant la preuve de mon innocence que mon appui dans mon malheur. Si je t'implore, ce n'est pas que je doute de toi mais, lors même que l'on descend le fleuve, souvent la rame ajoute à la force du courant. Je rougis, je crains de vous répéter sans cesse la même prière, je tremble de vous inspirer un trop juste ennui. Mais que faire ? on ne peut modérer un violent désir. Pardonne, tendre ami, à un cœur malade, souvent, tout en désirant écrire autre chose, je retombe dans les mêmes idées, c'est ma plume qui, d'elle-même, demande un autre séjour. Mais, soit que ton crédit ne reste pas sans effet, soit que la Parque cruelle me condamne à mourir sous le pôle glacé, mon cœur reconnaissant rappellera sans cesse tes bienfaits, cette terre saura que je suis à toi, et tous les peuples qui habitent ces climats le sauront aussi, pourvu que ma Muse franchisse le pays sauvage des Gètes. On saura que je te dois la conservation de ma vie, et que je t'appartiens à plus juste titre que si tu m'avais acheté à prix d'argent.

LETTRE SEIZIÈME.

à un envieux.

ARGUMENT.

Le poète, dans cette dernière lettre, invite un envieux à ne pas déchirer ses écrits. Il lui dit que son exil est une sorte de mort, et que l'envie ne s'acharne que sur les vivants, et laisse les morts en repos. Il l'engage, par ce motif, à ne plus aiguïser contre ses vers les traits mordants de l'envie, il vaut mieux qu'il s'attaque à plusieurs autres poètes célèbres dont Ovide fait l'énumération.

Envieux, pourquoi déchires-tu les vers d'Ovide, qui n'est plus? Le trépas, d'ordinaire, ne nuit pas au génie, et la renommée grandit après la mort et moi, j'avais déjà de la célébrité, quand je comptais encore parmi les vivants. Alors florissaient et Marsus, et le sublime Rabirius, et Macer, le chantre d'Ilion; et le divin Pédon et Carus, qui, en chantant Hercule, aurait offensé Junon, si ce dieu n'eût pas encore été le gendre de Junon et Sévère, qui a donné au Latium de sublimes tragédies et les deux Prisaïs, avec l'élégant Numa et toi, Montanus, non moins habile dans les distiques inégaux que dans les vers héroïques, et célèbre également dans les deux genres. Alors florissait Sabinus, dont le génie dicta ces lettres adressées à Pénélope par Ulysse, errant depuis deux lustres sur une mer courroucée, Sabinus, qui, enlevé par une mort prématurée, laissa sa Trézène et ses Fastes inachevés et Largus, dont le nom est digne de son génie, et qui conduisit le vieillard phrygien dans les champs gaulois et Camerinus, qui chanta Troie conquise par Hercule et Tuscus, qui doit sa renommée à sa Phyllis et le chantre de la mer que franchissent des voiles rapides, l'auteur de ce poème, qui semble l'ouvrage des dieux marins. Alors florissait ce poète qui chanta les armées libyennes et leurs combats contre les Romains et Marius, dont le génie se prête à tous les genres, Trinacrius, auteur de la Perséide, et Lupus, qui célébra le retour du fils de Tantale et de la fille de Tyndare et le poète qui traduisit la Phéacide inspirée par Homère et toi aussi, Rufus, qui sus toucher la lyre de Pindare et la Muse de Turranus, montée sur le cothurne tragique et la tienne, Melissus, plus légère, et chaussée du brodequin. Alors, pendant que Varus et Gracchus prêtaient aux tyrans des paroles superbes, pendant que Proculus marchait sur les traces du tendre Callimaque, Tityre conduisait ses troupeaux dans les champs de ses pères, et Gratius donnait au chasseur les armes qui lui conviennent, Fontanus chantait les Naïades, aimées des Satyres,

Capeila enfermait sa pensée dans des vers inégaux. Beaucoup d'autres brillaient encore, qu'il serait trop long de nommer tous, et dont les vers sont dans toutes les mains. Enfin s'élevaient de jeunes poètes que je n'ai pas le droit de citer, car leurs ouvrages n'ont pas vu le jour. Toi, cependant, je n'oserais te laisser dans la foule, te passer sous silence, toi, Cotta, l'honneur des Muses et le soutien du barreau, toi qui, descendant par ta mère des Cotta, et des Messala par ton père, réunis dans tes veines le sang de deux nobles familles. Au milieu de ces grands noms, ma Muse, si j'ose le dire, avait aussi une brillante renommée, elle trouvait aussi des lecteurs. Cesse donc, Envie, de déchirer un exilé, ne viens pas, cruelle, disperser mes cendres. J'ai tout perdu, il ne me reste que la vie pour sentir, pour alimenter mes douleurs. A quoi bon plonger le fer dans un cadavre? Il n'y reste plus de place pour de nouvelles blessures.

Fin de l'ouvrage



sommaire